



**HAL**  
open science

# Alphonse de Châteaubriant, d'une guerre à l'autre (1918-1939)

Damien Tourte

► **To cite this version:**

Damien Tourte. Alphonse de Châteaubriant, d'une guerre à l'autre (1918-1939). Histoire. 2018. dumas-02086951

**HAL Id: dumas-02086951**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02086951v1>**

Submitted on 1 Apr 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

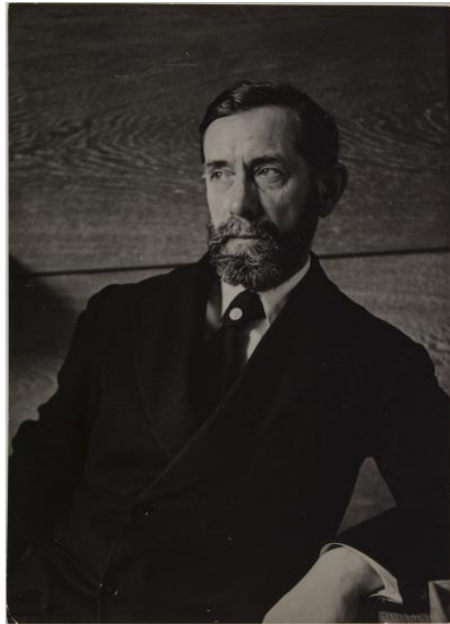
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne  
Centre d'histoire sociale du XXe siècle

Histoire (UFR09)

Damien TOURTE

## **Alphonse de Châteaubriant, d'une guerre à l'autre (1918-1939)**



Mémoire de Master 2 préparé sous la direction de Fabien Théofilakis

Session 2018



Illustration de couverture : *Alphonse de Châteaubriant (1877-1951). Écrivain. Plan rapproché.*  
*Costume de ville*, date de publication inconnue, Villes de Paris / BHVP / Roger-Viollet.

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne  
Centre d'histoire sociale du XXe siècle

Histoire (UFR09)

Damien TOURTE

## **Alphonse de Châteaubriant, d'une guerre à l'autre (1918-1939)**

Mémoire de master 2 préparé sous la direction de Fabien Théofilakis

Session 2018

Ce mémoire est le résultat de deux années de travail. Mes remerciements vont à ceux qui m'ont aidé, soutenu et encouragé :

En premier lieu je remercie mon directeur de mémoire, M. Fabien Théofilakis, maître de conférences à l'université Paris-1 Panthéon-Sorbonne, pour le temps qu'il m'a consacré et pour ses précieux conseils. Si ces deux années de master ont été particulièrement intéressantes et formatrices, M. Théofilakis en est en grande partie responsable. Qu'il soit remercié avec ma reconnaissance la plus sincère.

Ensuite, je tiens à remercier M. Gaëtan Bonnot, doctorant et enseignant d'histoire à la Sorbonne, dont les cours sur les méthodes quantitatives appliquées à l'histoire m'ont été grandement utiles.

Je remercie aussi mes deux correctrices, M<sup>mes</sup> Charlotte Reitiger et Lisa Hugotte, pour leur aide et leurs précieux conseils, et Tom Annodeau mon imprimeur attitré.

# Sommaire

## Introduction

- Présentation du sujet
- Historiographies du sujet
- Présentation critique des sources
- Outils et méthodes utilisés
- Enjeux de la recherche et annonce du plan

## **Partie I : Finir la guerre et déposer les armes : les démobilisations d'Alphonse de Châteaubriant**

### **Chapitre 1 : La démobilisation militaire du soldat Alphonse de Châteaubriant**

#### I – A l' écart des dernières grandes offensives de 1918 : la fin de la guerre pour le soldat Alphonse de Châteaubriant

- A) Alphonse de Châteaubriant et son ambulance d'armée
- B) Cessation des hostilités et démobilisation militaire d'Alphonse de Châteaubriant

#### II – Écrire la guerre, écrire la douleur : la souffrance ressentie par Alphonse de Châteaubriant

- A) Le corps à l'épreuve de la violence
- B) Ecrire le temps d'avant

#### III – De quelques idées à la fin de la guerre

- A) Le constat de la fin d'une époque
- B) Du triple refus de la démocratie, du libéralisme et du bolchevisme
- C) Alphonse de Châteaubriant et l'Allemagne : interprétation d'un « non-dit »

### **Chapitre 2 : Alphonse de Châteaubriant et les années d'après-guerre : une démobilisation culturelle réussie ?**

#### I – Les traces de l'expérience combattante

- A) Le retour à la vie civile d'Alphonse de Châteaubriant : le bonheur retrouvé ?

- B) Ne pas écrire la guerre : les non-dits de l'expérience combattante
- C) Alphonse de Châteaubriant et la sociabilité ancien-combattant

II – *La Brière* (1923) : un écrivain encore mobilisé ?

- A) *La Brière* : un roman « raciste » ?
- B) « Aoustin » l'antihéros
- C) La réception de *La Brière*

## **Partie II : D'une guerre d'usure, à une société usée**

### **Chapitre 3 : Alphonse de Châteaubriant l'antimoderne**

I – Une pensée réactionnaire

- A) Alphonse de Châteaubriant prophète du déclin
- B) Lutter contre 1789 et ses conséquences

II – En lutte contre les modèles politiques modernes

- A) La démocratie ou l'horreur de l'égalité
- B) Le Moyen Âge en opposition à la démocratie
- C) Le communisme ou l'horreur de l'irréligion

III – La vision du monde d'Alphonse de Châteaubriant dans sa prose romanesque

- A) Le village et l'incarnation dans l'espace des opinions d'Alphonse de Châteaubriant
- B) Alphonse de Châteaubriant et les leçons de la nature la négation de l'individualité

## **Partie III : S'engager et convaincre, Alphonse de Châteaubriant au service de l'Allemagne nazie**

### **Chapitre 4 : De l'ermite au prosélyte, l'évolution d'une position politique**

I – Le refus de l'engagement

- A) Un « collaborateur » dès 1918 ? La question des sources écrites, de leur influence et du positionnement politique d'Alphonse de Châteaubriant
- B) Un intellectuel « dégagé » : Alphonse de Châteaubriant dans les années 1920



C) Une écriture idéologique qui s'affirme : l'évolution des occurrences en « -isme » dans les écrits d'Alphonse de Châteaubriant de 1918 à 1939

II – Alphonse de Châteaubriant dans la mêlée

A) Un engagement progressif (1932-1935)

B) De la prose romanesque à la prise de position militante (1936-1939)

III – S'engager, c'est convaincre : la structure argumentative et assertive de *La Gerbe des forces* (1937)

A) Administrer la preuve : mélanger les genres et les arguments

B) L'effacement de l'énonciateur et l'intégration du lecteur : de l'usage des pronoms « nous » et « on » sous la plume d'Alphonse de Châteaubriant

C) Convaincre le plus de lecteurs possible : Alphonse de Châteaubriant et les inquiétudes de ses contemporains

**Chapitre 5** : Foi chrétienne et foi nazie

I – Une pensée chrétienne comme prémices à la fascisation

A) Un homme est mauvais par nature quand il est privé de Dieu

B) Un relativisme moral : un « mal » naturel, et non en acte

C) Théorie pour un homme nouveau

II – De l'homme nouveau chrétien à l'homme nouveau nazi

A) Alphonse de Châteaubriant et le nazisme : le transfert d'un système de pensée dans une réalité concrète

B) Alphonse de Châteaubriant et la violence

C) La racialisation d'une pensée : l'évolution du conservatisme naturaliste au racisme biologique

Conclusion

La vision du monde d'Alphonse de Châteaubriant, d'une guerre à l'autre

Le double échec du militantisme d'Alphonse de Châteaubriant

Perspectives de recherches et prolongements

Annexe

Etat des sources

Bibliographie

Table des illustrations

Table des matières



## Introduction

La France n'en a pas fini avec la Seconde Guerre mondiale et ses écrivains « indignes », rentrés tout droit au panthéon de la honte nationale pour leur lien de près ou de loin avec l'occupant nazi, continuent d'attirer l'intérêt des médias, des universitaires et des écrivains. Paradoxalement, les fascistes français qui n'ont pas eu l'audience escompté en leur temps, bénéficient aujourd'hui d'un intérêt accru pour leur œuvre littéraire et leur parcours intellectuel et idéologique. N'importe quel Français s'aventurant dans une bibliothèque ou une librairie peut mesurer à loisir la présence de ce « passé qui ne passe pas » pour reprendre le constat, déjà ancien, d'Henry Rousso<sup>1</sup>. Du côté des idées, la réédition d'un ouvrage de Zeev Sternhell en 2013, ouvrage dont l'objectif est de remonter le cours du fascisme en France jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, avait entraîné une levée de boucliers de la part des universitaires français amenant une riposte à cette réédition en 2014<sup>3</sup> tout en ravivant une polémique vieille de trente ans<sup>4</sup>.

La mémoire autour de cet événement de l'histoire de France continue d'entraîner crispations et polémiques. En janvier 2018, la maison d'édition Gallimard qui s'était engagée à publier les pamphlets de Louis-Ferdinand Céline fait machine-arrière devant l'émoi provoqué par l'annonce d'une telle republication. Antoine Gallimard, le PDG de la maison d'édition, tient toujours à les faire publier : leur réimpression est suspendue jusqu'à nouvel ordre. L'indignation était à la portée de la renommée de l'écrivain. Céline est un symbole. En revanche, la republication des *Décombres* de Lucien Rebatet en 2015 n'a pas provoqué de tels remous<sup>5</sup>. Le pamphlétaire proposait pourtant, au moment même où les Juifs de France étaient enfermés au Vél' d'Hiv' les 16 et 17 juillet 1942, le « châtement collectif » pour ceux-ci avant de suggérer de les déchoir de la citoyenneté et de l'humanité puis d'avancer comme solution leur enfermement dans un ghetto, conséquences logiques de ses pulsions exterminatrices<sup>6</sup>.

En mars 2018, on apprenait que 10 des 12 membres du Haut Comité aux Commémorations nationales, dont faisaient partie les historiens Pascal Ory, Jean-Noël Jeanneney ou encore Claude Gavard, annonçaient conjointement leur démission après l'annonce du retrait de Charles Maurras du Livre des Commémorations nationales. Le maître à

---

<sup>1</sup> Henry Rousso et Eric Conan, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Paris, Gallimard, 1996.

<sup>2</sup> Zeev Sternhell, *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Gallimard, 2013 (1983).

<sup>3</sup> Serge Berstein et Michel Winock, *Fascisme français ? La controverse*, Paris, CNRS Editions, 2014.

<sup>4</sup> Robert Belot, *Lucien Rebatet. Le fascisme comme contre-culture*, Paris, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 30.

<sup>5</sup> Bénédicte Vergez-Chaignon, *Le dossier Rebatet*, Paris, Robert Laffont, 2015.

<sup>6</sup> R. Belot, *Lucien Rebatet. Le fascisme comme contre-culture, op. cit.*, p. 275.

penser de l'Action française a été condamné à la réclusion criminelle à perpétuité et à la dégradation nationale en 1945 pour intelligence avec l'ennemi. Politique et histoire se trouvent encore une fois mêlées dans des logiques sociales et mémorielles qui les dépassent. Pour les littéraires aussi, la Seconde Guerre mondiale et ses acteurs constituent une source d'inspiration. Gégard Guégan, après s'être intéressé au méconnu Jean Fontenoy, a publié une fable ayant pour trame principale la vie de Drieu la Rochelle<sup>7</sup>. Fin 2017, l'écrivain Olivier Guez obtient le prix Renaudot pour son ouvrage *La Disparition de Josef Mengele* qui narre la fuite du médecin d'Auschwitz en Amérique latine. L'écriture romanesque n'est donc pas étrangère à ces destins singuliers.

## **Présentation du sujet**

Céline et Rebatet ont comme point commun, parmi d'autres, de s'être retrouvés à Sigmaringen avec la fine fleur de la France collaborationniste en 1945. Ils y retrouvent Alphonse de Châteaubriant. C'est d'ailleurs pour cette période de la vie d'Alphonse de Châteaubriant – c'est-à-dire pour son prosélytisme en faveur de l'Allemagne nazie à partir de 1937 qui le conduit à devenir le directeur de *La Gerbe*, l'un des principaux journaux collaborateurs de l'Occupation – que l'écrivain est essentiellement connu des historiens et de leurs étudiants<sup>8</sup>. En général, son nom se perd parmi une kyrielle de collaborationnistes plus ou moins connus dans des ouvrages généraux. Son itinéraire et son évolution idéologique n'en sont pourtant pas moins intéressants et singuliers. Alphonse de Châteaubriant a servi sous les drapeaux français d'août 1914 à février 1919. Il s'est battu contre les Allemands pendant soixante mois de son existence. Au milieu des années 1930, celui qui se déclare chrétien est fasciné par le régime nazi au point de se faire le propagandiste officieux de l'Allemagne hitlérienne en France. L'ennemi d'hier devient l'allié, voire le sauveur, d'une Europe qu'il pense en décadence, menacée par le bolchevisme et l'ancien combattant repart au combat d'une guerre à l'autre, d'un ennemi à l'autre. Mieux comprendre l'évolution d'une vision du monde aux caractéristiques, en apparence, contradictoires a largement motivé cette recherche sur Alphonse de Châteaubriant et sa vie.

---

<sup>7</sup> Gérard Guégan, *Fontenoy ne reviendra plus*, Paris, Stock, 2011 et *Tout à une fin, Drieu*, Paris, Gallimard, 2016.

<sup>8</sup> Sébastien Cessac, « La Gerbe : hebdomadaire de la volonté française, 1940-1944 », mémoire de maîtrise en histoire sous la direction de Claire Andrieu et d'Antoine Prost, Université Paris-1, Paris, 1994, 183 p ; Christian Marche, « La Gerbe : un organe collaborationniste », thèse de doctorat en histoire sous la direction de Géraldine Leroy, Université d'Orléans, Orléans, 1998, 500 p ; Jean-Felix Lapille, « Une parousie européenne : La Gerbe (1940-1944) », mémoire de maîtrise en histoire sous la direction de Pascal Ory et Denis Peschanski, Université Paris-1, Paris, 2016, 234 p.

Notre sujet de recherche s'intitule : « Alphonse de Châteaubriant, d'une guerre à l'autre (1918-1939) ». Comment faire d'« Alphonse de Châteaubriant » un objet d'histoire ? L'existence réelle de ce personnage historique ne dispense pas d'un essai de définition. La meilleure description que nous pouvons donner de lui est protéiforme. Il est d'abord un jeune bourgeois né en 1877, parti de sa Loire-Atlantique natale pour monter à Paris là où se font et se défont les carrières littéraires. Il est aussi un combattant, un épistolier, un ancien combattant, un intellectuel de droite qui puise dans la doctrine contre-révolutionnaire bon nombre d'éléments idéologiques, un décliniste et un pessimiste ; il est enfin un militant au service de l'Allemagne nazie. L'angle biographique permet de mesurer au mieux les influences réciproques de ces dimensions qui forment une personnalité complexe et non sécable.

Les bornes chronologiques de notre recherche cherchent donc à prendre en compte la diversité de ces aspects dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle : elles s'étendent de la dernière année de la Première Guerre mondiale d'Alphonse de Châteaubriant en 1918 jusqu'aux prémices de la Seconde Guerre mondiale en 1939. Selon nous, cette chronologie permet de donner du sens à l'engagement et à l'évolution intellectuelle d'Alphonse de Châteaubriant : c'est pendant la dernière année de sa mobilisation qu'il fixe un certain nombre de thèmes idéologiques qui évoluent par la suite dans la période de l'entre-deux-guerres, et c'est au contact de l'Allemagne nazie que ce système de pensée trouve une réalisation concrète. Nous nous étions déjà intéressés à l'expérience combattante d'Alphonse de Châteaubriant pour notre mémoire de première année de master<sup>9</sup>. Il nous a paru inutile de reprendre le dossier consacré à cette Grande Guerre dans sa totalité, même s'il est inenvisageable de la passer sous silence. Nous avons donc repris nos analyses en nous concentrant cette fois uniquement sur l'année 1918 afin de saisir au mieux les enjeux de la mobilisation d'Alphonse de Châteaubriant. La lecture des écrits et des correspondances de celui-ci fraîchement retourné à la vie civile permet ensuite d'étudier sa « démobilisation culturelle »<sup>10</sup> : nous nous fixons comme objectif d'analyser l'expérience combattante d'Alphonse de Châteaubriant dans le temps long, et de mesurer au mieux l'évolution de ses représentations issues de la guerre dans la période de l'entre-deux-guerres.

---

<sup>9</sup> Damien Tourte, « Un écrivain dans la guerre. L'impact de la Première Guerre mondiale sur l'itinéraire intellectuel d'Alphonse de Châteaubriant », mémoire de master 1 en histoire sous la direction de Fabien Théofilakis, Université Paris-1, Paris, 2017, 103 p.

<sup>10</sup> John Horne, « Démobilisations culturelles après la Grande Guerre » dans *14-18 Aujourd'hui – Today – Heute*, Editions Noësis, Paris, 2002, vol.5, p. 45-53. Nous évoquons cette notion et les spécificités de l'histoire culturelle de la Grande Guerre dans la partie de notre introduction réservée à la critique de l'historiographie de notre sujet.

Quant au choix de l'année 1939 qui clôt chronologiquement notre recherche, plusieurs logiques convergentes ont déterminé sa sélection. En 1940, de Châteaubriant devient le directeur de *La Gerbe*. De cette position découlent de nouvelles logiques historiographiques dans l'analyse de son parcours intellectuel, et la nécessaire prise en compte de nouvelles sources comme les articles qu'il publie dans ce journal. Avec l'effondrement de la Troisième République en juin 1940, Alphonse de Châteaubriant devient une tête d'affiche du Tout-Paris collaborationniste. Cette période de sa vie à un contexte spécifique, des modalités particulières, des représentations qui évoluent et qui ont changé depuis les années 1930, que nous ne pouvons étudier faute de temps.

Concernant les bornes spatiales, notre sujet se limite essentiellement à la France. En 1936-1937, Alphonse de Châteaubriant part en Allemagne, voyage que nous évoquons longuement dans notre mémoire. Toutefois, nous avons dû renoncer à une analyse exhaustive de ses déplacements effectués outre-Rhin. La barrière langagière ainsi que le temps imparti à la réalisation de notre mémoire, nous ont obligé à laisser l'étude des rapports détaillés entre l'Allemagne et Alphonse de Châteaubriant en terre brune pour un travail ultérieur.

### **Historiographies du sujet**

Notre mémoire s'appuie essentiellement sur trois historiographies spécifiques : l'histoire culturelle de la Grande Guerre telle qu'elle se développe depuis les années 1980, une histoire des intellectuels qui prend en compte la dimension de l'engagement, et enfin une historiographie du fascisme s'appuyant sur l'aspect culturel de la fascisation et de l'adhésion au nazisme.

Notre étude de l'évolution intellectuelle d'Alphonse de Châteaubriant est à la croisée de plusieurs champs historiographiques. Le premier concerne l'historiographie de la Première Guerre mondiale. Antoine Prost et Jay Winter ont proposé de restituer les configurations qui se sont succédé au cours du XX<sup>e</sup> siècle sur cet événement<sup>11</sup>. La première est une histoire « militaire et diplomatique », une histoire de la guerre « vue d'en haut », qui laisse la place dans les années 1950 à une « histoire sociale » de la Grande Guerre reléguant au second plan le regard des généraux et des diplomates pour mettre en lumière les combattants et les civils<sup>12</sup>. La

---

<sup>11</sup> Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 15.

troisième configuration, dans laquelle se placent nos travaux, est celle de « l'histoire culturelle » du conflit. Les historiens se tournent dorénavant vers « les représentations, les sentiments, les émotions des hommes et des femmes pendant la guerre »<sup>13</sup>. Pour nous, il ne s'agit pas d'étudier Alphonse de Châteaubriant vu d'en haut mais de prendre en considération son univers mental.

Le paradigme de cette historiographie se trouve dans l'usage fait à la « culture de guerre » dans l'explication et la compréhension de l'aspect anthropologique du conflit. Cette « culture de guerre » est composée d'un « corpus de représentations du conflit cristallisé en un véritable système donnant à la guerre sa signification profonde »<sup>14</sup>. Cette histoire culturelle de la Grande Guerre a forgé ses outils linguistiques. On parle désormais de « champ de représentations », « d'imaginaire » et de « pratiques » liées à l'expérience combattante pour expliquer une guerre si longue et si coûteuse en hommes. Les travaux de Jean-Jacques Becker<sup>15</sup>, d'Annette Becker et de Stéphane Audoin-Rouzeau<sup>16</sup> et enfin de Bruno Cabanes<sup>17</sup>, mettent en lumière la subjectivité des combattants à travers des étapes bien spécifiques de la Grande Guerre : avant, pendant et après. Chaque événement de la guerre, de la mobilisation générale jusqu'à la réappropriation de la sociabilité familiale et affective par les démobilisés, est étudié à travers le prisme d'un univers mental, ou « univers des représentations »<sup>18</sup>, qui donne sens et justification à chaque acte. Nous nous fixons comme objectif de mettre en lumière les représentations de la guerre, de la paix ou encore de l'Allemagne, d'Alphonse de Châteaubriant.

Cela nous amène à considérer la guerre d'Alphonse de Châteaubriant au-delà des bornes étroites que constituent les extrémités officielles du conflit. Le système de pensée des soldats n'est pas mort avec l'armistice. Poser le postulat d'une « culture de guerre » c'est prendre en compte son évolution : à la mobilisation des armes et des consciences succèdent les évolutions des représentations observées. Comme l'explique Anne Rasmussen : « Les notions de mobilisation-démobilisation ont fourni des outils heuristiques pour restituer une vision dynamique et processuelle plus propre à rendre compte de la complexité des logiques à l'œuvre dans la conversion des appareils militaires, politiques, économiques ou sociaux à la guerre et à la paix »<sup>19</sup>. Cette question de la démobilisation culturelle d'Alphonse de Châteaubriant est

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>14</sup> Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 145.

<sup>15</sup> Jean-Jacques Becker, *1914 : Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1977.

<sup>16</sup> S. Audoin-Rouzeau et A. Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, *op. cit.*

<sup>17</sup> Bruno Cabanes, *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Seuil, 2004.

<sup>18</sup> S. Audoin-Rouzeau et A. Becker, *14-18. Retrouver la guerre*, *op. cit.*, p. 233.

<sup>19</sup> Anne Rasmussen, « Réparer, réconcilier, oublier : enjeux et mythes de la démobilisation scientifique, 1918-1925 », *Histoire@Politique*, 1<sup>er</sup> avril 2010, n° 3, p. 1.



essentielle pour saisir au mieux son évolution intellectuelle. Nous avons cherché, dans notre mémoire, à étudier les modalités de l'évolution de ses opinions à partir de 1918 tout en essayant de comprendre l'influence de la Grande Guerre sur son rapport au monde.

Avant d'être un combattant, Alphonse de Châteaubriant est un écrivain. La deuxième historiographie dans laquelle s'insère notre mémoire est celle des intellectuels. Elle recoupe en certains points, et surtout à partir des années 1980, des intérêts communs avec l'histoire culturelle au sens large. Ce sont les littéraires qui au départ se saisissent de la figure de l'intellectuel : Julien Benda avec son pamphlet *La Trahison des Clercs* (1927) critiquait vertement les penseurs qui s'étaient mobilisés dans l'effort de guerre français lors de la dernière guerre<sup>20</sup>. Dans les années 1980, cette histoire des intellectuels s'est affirmée grâce à Jean-François Sirinelli – il consacre sa thèse d'Etat aux *Khâgneux et normaliens des années vingt. Histoire politique d'une génération d'intellectuels (1919-1945)* soutenue en 1986<sup>21</sup> – et Pascal Ory. Tous deux publient un livre, la même année, sur les intellectuels au XX<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup>. Les sociologues se sont également emparés de cette question de la figure de l'intellectuel. Pierre Bourdieu a théorisé la notion de « champ littéraire » afin de rendre compte des sociabilités opérantes sur les carrières littéraires<sup>23</sup>. L'intellectuel comme le littéraire se trouvent insérés dans des champs de force qui influencent leurs pratiques et leurs représentations. Dans la continuité de l'analyse bourdieusienne, Gisèle Sapiro a montré comment le positionnement dans la collaboration ou dans la résistance des écrivains pendant la Seconde Guerre mondiale en France était déterminé et conditionné par leur place dans le champ littéraire<sup>24</sup>.

Une nouvelle approche intellectuelle, qui concerne de plus près notre sujet pour les logiques qu'elle sous-tend, est due aux analyses de Christophe Charle<sup>25</sup>. Il montre qu'un individu devient un intellectuel lorsqu'il met en jeu le prestige acquis dans un domaine intellectuel spécifique pour s'autoriser à produire des avis et à intervenir dans le débat sociopolitique<sup>26</sup>. La figure de l'intellectuel se trouve liée à la question de l'engagement. Cette notion d'engagement est essentielle dans notre mémoire. Il s'agit de comprendre pourquoi la vision du monde d'Alphonse de Châteaubriant, structurée par son expérience combattante,

---

<sup>20</sup> Philippe Poirrier, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Points, 2004, p. 145.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>22</sup> Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France : de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Perrin, 2004 (1986).

<sup>23</sup> Pierre Bourdieu, « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1991, vol. 89, n° 1, p. 3-46 ; Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.

<sup>24</sup> Gisèle Sapiro, *La guerre des écrivains (1940-1953)*, Paris, Fayard, 1999.

<sup>25</sup> Christophe Charle, *Naissance des intellectuels, 1880-1900*, Paris, Minuit, 1990.

<sup>26</sup> Benoît Denis, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, Paris, Seuil, 2000, p. 21.

l'amène à prendre publiquement position dans les années 1930 alors qu'il se tient à l'écart de tout militantisme et de toute prise de position publique dans les années 1920. A cet égard, l'ouvrage de Benoît Denis sur les genres et les modalités de l'engagement chez les écrivains nous a été particulièrement utile<sup>27</sup>.

La dernière historiographie concernant notre sujet, et la plus grande en importance si l'on prend en compte la nature et la durée des débats historiques et intellectuels qui la concernent, a traité à la question du fascisme. Nous l'avons évoqué en préambule de notre devoir : Alphonse de Châteaubriant s'est rangé du côté du national-socialisme, il fut donc nazi. Afin d'éclaircir le propos, nous nous proposons une rapide remise en contexte du débat sur la question du fascisme en France, avant de souligner les apports spécifiques des nouvelles configurations pour notre sujet.

Après la Seconde Guerre mondiale, et pendant plusieurs dizaines d'années, la question de la Collaboration et du régime de Vichy n'était pas, ou trop peu, traitée par l'historiographie française. Quand elle l'était, c'était par le biais de commentateurs indulgents. A titre d'exemple, Robert Aron publie son *Histoire de Vichy* en 1954 et il affirme que le régime de Vichy, privé de toute autonomie politique, n'avait fait qu'obéir aux ordres de l'occupant. De cette conception de Vichy découle la thèse du bouclier et de l'épée : de Gaulle et Pétain travaillaient tacitement à la défense des intérêts de la France, l'un dans une attitude de collaboration, l'autre attendant le moment opportun pour attaquer l'Allemagne. Cette thèse a longtemps prévalu dans une France soucieuse de passer sous silence ce passé gênant, et dans laquelle il pouvait se faire qu'un Président de la République allât fleurir la tombe du général Pétain à l'île d'Yeu<sup>28</sup>. La remise en cause de cette historiographie se fit en deux temps, et les critiques vinrent de l'extérieur du pays par deux universitaires étrangers.

En 1973, l'historien américain Robert O. Paxton publie aux Etats-Unis une *Histoire de Vichy* qui fit grand bruit en France et qui mit un terme au mythe de Vichy « bouclier de la France ». Comme le résume Robert Belot, dans maints domaines le régime de Vichy ne fit pas que gérer la contrainte et anticipa sur les souhaits du régime hitlérien : dans le domaine de la répression ou de la politique antisémite par exemple, mais aussi dans la politique de la dérépublicanisation de la France dont l'objectif ultime était d'inscrire le pays dans un nouvel

---

<sup>27</sup> *Idem.*

<sup>28</sup> François Mitterrand a fleuri la tombe du maréchal chaque 11 novembre de 1986 à 1992. Il fut le dernier président à le faire, Jacques Chirac s'y refusa.

ordre européen dominé par les nazis<sup>29</sup>. Ensuite, il y eut la polémique historiographique lancée par l'historien israélien Zeev Sternhell qui affirmait que la France avait été le « laboratoire intellectuel » du fascisme, dans son ouvrage *La droite révolutionnaire, 1885-1914. Les origines françaises du fascisme* paru en 1978. Cette thèse a eu deux conséquences : elle a remis en cause le paradigme d'analyse de la droite théorisée par René Rémond qui divisait la culture politique française de ce courant en trois groupes – légitimiste, orléaniste et bonapartiste<sup>30</sup> – et elle déclencha de violentes réponses à l'affirmation d'un fascisme européen né en France. Ces deux ouvrages ont non seulement fait évoluer la perception des Français et des historiens sur Vichy et le fascisme, mais ils ont en plus renouvelé les interrogations culturelles et politiques concernant la France de l'entre-deux-guerres : il y a bien à cette époque une culture fasciste dans une partie du champ politique, social et culturel, et Vichy ne fut pas un accident de l'histoire. Malgré son ascension provoquée par une défaite militaire, ses origines, son idéologie, ses fonctionnaires et ses actions prennent racines dans la France de la Troisième République. La thèse discutée d'une continuité entre les institutions républicaines et le régime de Vichy a été investie par Gérard Noiriel dans son ouvrage *Les origines républicaines de Vichy* publié en 1999. L'historien spécialiste de l'immigration et du monde ouvrier affirme que Vichy prolongeait en divers points les pratiques institutionnelles républicaines, notamment dans ses pratiques policières et répressives. Cette thèse fait encore débat aujourd'hui.

Si les travaux de Robert Paxton font l'unanimité dans l'historiographie française, ce n'est pas le cas de ceux de Zeev Sternhell. À cet égard, et pour nous rapprocher de notre sujet après cette présentation historiographique certes brève mais nécessaire, il nous semble utile de revenir sur le livre de l'historienne britannique Kay Chadwick qui traite de l'écrivain au cœur de notre étude dans son livre : *Alphonse de Châteaubriant : Catholic collaborator* publié en 2002. Cet ouvrage s'inscrit dans la lignée des travaux et des conclusions de Zeev Sternhell.

La première affirmation de Kay Chadwick est celle d'une constante linéarité dans le parcours intellectuel d'Alphonse de Châteaubriant. Ce dernier serait un collaborateur dès 1918, c'est-à-dire quinze années avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir<sup>31</sup>, et toute son existence tendrait vers cette adhésion au national-socialisme. Au-delà de cette lecture téléologique et de l'écueil de cette identité « postulée à travers le temps »<sup>32</sup>, argument sur lequel nous revenons

---

<sup>29</sup> R. Belot, *Lucien Rebatet. Le fascisme comme contre-culture*, op. cit., p. 39.

<sup>30</sup> S. Berstein et M. Winock, *Fascisme français ? La controverse*, op. cit., p. 33. À ces trois droites, s'ajoute donc une « droite révolutionnaire ».

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>32</sup> S. Berstein et M. Winock, *Fascisme français ? La controverse*, op. cit., p. 76.

longuement dans notre quatrième chapitre, le reste de ses analyses nous semblent également présenter d'autres limites historiographiques et méthodologiques. L'historienne a tendance à faire du discours et des écrits d'Alphonse de Châteaubriant le point cardinal des analyses de son comportement, en dépit de tout passage à l'acte et de toute analyse de la pratique. Cette critique a aussi été adressée à Zeev Sternhell<sup>33</sup>. Il est certain que la vision du monde d'Alphonse de Châteaubriant donne sens à son adhésion au nazisme. En revanche, l'analyse de ses idées ne peut faire l'impasse de la question de l'engagement et de son investissement personnel dans le débat politique de son époque. Alphonse de Châteaubriant n'est en rien un intellectuel engagé en 1918. Une attitude critique à l'égard de la démocratie ne suffit pas à qualifier un intellectuel de fasciste. Si Alphonse de Châteaubriant devient nazi, c'est parce que la possibilité d'une adhésion à un tel régime politique lui est offerte : il n'est pas donc pas nazi avant l'heure, et toute son existence ne concourt pas à attendre Hitler puis à le suivre aveuglément. De Châteaubriant tombe en admiration devant une doctrine et un système étatique bien implantés, et non pas devant un agitateur de brasserie emprisonné ou un groupuscule violent des années 1920.

Kay Chadwick affirme que la Grande Guerre ne fut pas décisive dans l'itinéraire intellectuel d'Alphonse de Châteaubriant : la guerre le confirmerait surtout dans ses postulats antidémocratiques et antimodernes<sup>34</sup>. Pourtant c'est la guerre, véritable événement de rupture, qui amène à un ajustement de sa vision du monde en direction d'un rejet systématique et constant du socialisme et du libéralisme démocratique. L'expérience combattante d'Alphonse de Châteaubriant ne peut être passée sous silence, surtout pour un intellectuel en voie de fascisation dans les années 1930. C'est pendant sa mobilisation que l'écrivain règle son compte à la modernité et élabore les points essentiels de sa pensée. Après la guerre, de Châteaubriant revient progressivement dans le monde la paix avec une certaine réussite en retrouvant le calme feutré de son domicile. En revanche, sa vision du monde est fixée et elle ne cesse de s'affirmer et de s'épaissir à tel point que le nazisme lui apparaît comme une solution souhaitable en 1936-1937.

Une autre limite réside dans l'interprétation faite du rapport qu'entretient Alphonse de Châteaubriant avec la violence. L'historienne soutient qu'en juillet 1915, de Châteaubriant est déjà préparé à « justifier la violence »<sup>35</sup>. Une telle affirmation fait l'impasse sur le contexte.

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>34</sup> K. Chadwick, *Alphonse de Châteaubriant : Catholic collaborator*, op. cit., p. 71.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 48.

Alphonse de Châteaubriant a probablement été brutalisé<sup>36</sup> pendant la Grande Guerre – la violence est au cœur des attitudes combattantes et des cultures de guerre<sup>37</sup> – mais l’analyse de sa sortie de guerre en vainqueur et de son nouveau statut d’ancien combattant dans les années qui succèdent au conflit, doit prendre en compte l’ardent désir de paix et de démobilisation des consciences qui caractérisent les anciens combattants<sup>38</sup>. Dans notre quatrième chapitre, nous abordons ce rapport qu’entretient Alphonse de Châteaubriant avec la violence, et nous affirmons que c’est au contact du nazisme qu’émerge de nouveau une justification de la violence infligée.

Enfin, Kay Chadwick étudie Alphonse de Châteaubriant dans une société française qui se résume à Maurice Barrès et à Charles Maurras<sup>39</sup>. Le problème essentiel d’une telle délimitation réside dans le fait que de Châteaubriant ne cite à aucun moment ces deux figures de proue du nationalisme français. De plus, Alphonse de Châteaubriant n’est en rien nationaliste dans la période de l’entre-deux-guerres : comme nous l’expliquons dans notre premier chapitre, c’est parce qu’il considère le modèle national français dépassé qu’il appelle à une union pacifique avec l’Allemagne. C’est aussi parce qu’il considère la démocratie républicaine française usée et décadente qu’il accueille avec si peu de retenue les affres du nazisme. C’est enfin parce qu’il n’est pas un nationaliste français que les prétentions du nationalisme allemand ne le gênent pas : l’intérêt de la France passe par une alliance avec l’Allemagne, et de Châteaubriant ne saurait se soucier de frontières hexagonales qu’il appelle à dépasser. Il est donc collaborationniste sans être nationaliste, de la même manière que Brasillach et Rebatet ont renié Maurras et l’Action française après le 6 février 1934 pour mieux s’approcher du nazisme.

Nos remarques sur l’historiographie du fascisme ne seraient pas complètes sans évoquer l’évolution de cet intérêt historique jusqu’à récemment. L’étude sur le fascisme s’est penchée depuis quelques années sur l’influence du symbolisme et du culturel pour la compréhension de l’adhésion à ces régimes politiques totalitaires et totalisants. Peter Reichel par exemple, a montré comment et de quelles manières le nazisme pouvait être absolument fascinant<sup>40</sup>. Allemands et Italiens ont poussé le culte de l’irrationalité, de la propagande et de la mise en

---

<sup>36</sup> Cette notion est empruntée à l’historien américain George Mosse. Selon-lui, la guerre moderne a rendu brutaux les soldats. Dès lors, la guerre ne s’arrête pas avec la fin officielle des hostilités pour beaucoup de combattants : leur comportement et leurs pratiques violentes sont transposés dans la société civile. Voir l’introduction de Stéphane Audoin-Rouzeau dans George Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Hachette, Paris, 1999 (1990), p. 6-18.

<sup>37</sup> S. Audoin-Rouzeau et A. Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, op. cit.

<sup>38</sup> Antoine Prost, *Les anciens combattants, 1914-1940*, Paris, Gallimard, 2014 (1977).

<sup>39</sup> K. Chadwick, *Alphonse de Châteaubriant : Catholic collaborator*, op. cit., p. 52.

<sup>40</sup> Peter Reichel, *La fascination du nazisme*, Paris, Editions Odile Jacob, 1993 (1991).

scène, jusqu'à des degrés jamais atteints dans les histoires politiques occidentales. Le nazisme fut un modèle politique enviable pour certains, puisqu'il masquait systématiquement tout ce qui faisait les spécificités des régimes politiques modernes comme la bureaucratie par exemple. Reprenant cette analyse de l'univers symbolique du nazisme, Michel Lacroix a proposé une grille d'interprétation de l'adhésion au fascisme, via le rapport à l'esthétique, organisée autour de trois thèmes majeurs : le culte du chef, de la jeunesse et de la foule<sup>41</sup>. C'est autour de la question du mythe et de l'interpénétration de la politique avec le religieux, que le spécialiste italien du fascisme, Emilio Gentile, propose une analyse explicative du fascisme italien<sup>42</sup>. Pascal Ory a souligné, lui aussi, le « poids des investissements symboliques » dans l'adhésion au fascisme, et l'intérêt d'une lecture culturaliste pour cette question<sup>43</sup>. En considérant la vie de Lucien Rebatet, Robert Belot se propose de mettre au jour non pas une « culture » fasciste mais une « contre-culture » : la vision du monde de Rebatet qui donne sens à son engagement jusqu'au-boutiste au service de l'Allemagne nazie, n'est compréhensible que dans une culture d'opposition à Vichy, au nationalisme maurrassien et à la droite traditionnelle qui fut la sienne<sup>44</sup>.

Notre mémoire se situe dans cette interprétation culturaliste du fascisme. Alphonse de Châteaubriant dans ses opinions, ses impressions, ses écrits et sa prose romanesque, laisse apparaître une vision du monde, une culture et des représentations. Citons aussi brièvement les études récentes sur le nazisme qui recoupent les distinctions que nous venons d'opérer sur le fascisme. Nous n'évoquerons pas l'immense bibliographie consacrée au nazisme depuis plus d'un demi-siècle, ni les multiples oppositions entre les historiens dits structuralistes et ceux qualifiés d'intentionnalistes dans la compréhension de l'influence d'Hitler, du rapport entre le parti et l'Etat, de la structure du pouvoir ou encore de la politique d'extermination<sup>45</sup>. Une approche culturaliste s'est peu à peu imposée après 1995. Comme le souligne Johann Chapoutot, l'acte nazi et le consentement à la violence doivent être inscrits, pour une pleine intelligibilité, dans un univers mental qui leur donne sens et valeur<sup>46</sup>. Nous analysons donc l'itinéraire intellectuel d'Alphonse de Châteaubriant d'une guerre à l'autre à travers le questionnement permanent de son rapport à soi et aux autres. Si la guerre de 14 lui fut imposée,

---

<sup>41</sup> Michel Lacroix, *De la beauté comme violence : l'esthétique du fascisme français, 1919-1939*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004.

<sup>42</sup> Emilio Gentile, *La religion fasciste*, Paris, Perrin, 2002 (1993) ; Emilio Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, Paris, Gallimard, 2004 (2002).

<sup>43</sup> Pascal Ory, *Du fascisme*, Paris, Perrin, 2010 (2003). Voir l'« Introduction », p. 11-18.

<sup>44</sup> R. Belot, *Lucien Rebatet. Le fascisme comme contre-culture*, *op. cit.*

<sup>45</sup> Ian Kershaw, *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris, Gallimard, 1997 (1985).

<sup>46</sup> Johann Chapoutot, *La loi du sang : penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, 2014.

l'adhésion au nazisme fut décidée volontairement, en pleine connaissance de cause. Il nous faut chercher à savoir pourquoi.

## **Présentation critique des sources**

Les historiographies rattachées à notre sujet décrites, il nous faut maintenant évoquer le traitement de nos sources dont les supports varient. En premier lieu, nous avons à notre disposition une trentaine de lettres disséminées dans plusieurs centres d'archives : à titre d'exemple, nous pouvons citer des lettres adressées pendant la guerre à sa femme, sa sœur et à ses deux fils, puis pour la période qui suit, des lettres échangées avec Romain Rolland, Jean-Richard Bloch, Jean Guéhenno etc. Ensuite, grâce aux archives privées de la maison d'édition Grasset conservées à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), nous avons eu accès à tous les articles, du plus élogieux au plus critique parus dans la presse pour chaque nouveau livre ou réédition, concernant Alphonse de Châteaubriant. Du reste, nos sources imprimées comprennent un poème publié en 1923, neuf textes parus entre 1923 et 1939 dont la plupart sont des romans. S'ajoutent ensuite deux livres de compilations de notes datées dans la période chronologique qui nous intéresse mais qui ont été publiés après la mort de l'écrivain en 1951. Bien que de Châteaubriant n'ait jamais été un journaliste assidu, il a publié une vingtaine d'articles dans des journaux périodiques et quotidiens que nous prenons en compte, et enfin neuf préfaces rédigées çà et là dans des livres aux sujets divers et variés.

Nous avons fait le choix de faire reposer notre étude exclusivement sur des sources écrites, et ce pour plusieurs raisons. Pour commencer, la prise en compte de la totalité des écrits romanesques d'Alphonse de Châteaubriant d'une période déterminée nous permet de prétendre à l'exhaustivité et de mesurer une évolution. Nous ne possédons pas toutes les lettres qu'il a pu envoyer et les quelques lettres à notre disposition ne représentent très probablement qu'une modeste part de sa prose épistolaire. Ensuite, ses écrits, romans, préfaces et lettres, nous permettent d'approcher sa subjectivité et de voir comment sa vision du monde s'élabore. Alphonse de Châteaubriant en écrivant définit une esthétique, une philosophie de l'histoire, une nouvelle anthropologie censée dépasser les apories du démocratism moderne. C'est par les sources écrites issues de ses propres publications – dans ses éloges religieux, ses descriptions paysagères qui peuvent sembler les plus anecdotiques, ses emportements contre les valeurs libérales ou encore sa lecture de Dostoïevski – qu'il laisse apparaître peu à peu son tempérament politique et idéologique et rend intelligible son adhésion au nazisme. De Châteaubriant ne

cherche pas tant un régime politique classique dans le national-socialisme qu'un support à ses postulats irrationnels du monde et de l'homme

## **Outils et méthodes utilisés**

En première année de master, nous avons eu la possibilité d'étayer nos arguments à l'aide d'une base de données et de nous exercer aux tableaux croisés dynamiques. Nous avons classé les lettres de guerre d'Alphonse de Châteaubriant selon des catégories – comme la « foi », la « violence » ou encore « l'espérance », elles-mêmes divisées en sous-catégories, comme « mort », « espoir », « regret/amertume » – afin de préciser la spécificité de chaque lettre tout en l'insérant dans des problématiques et des questionnements plus larges. L'essentiel était de mesurer l'évolution du moral et des opinions d'Alphonse de Châteaubriant. Nous avons pu déterminer qu'à l'inverse de ses prétentions ultérieures, la foi n'avait pas été un élément déterminant pendant sa mobilisation militaire. Il nous a été aussi possible d'analyser l'évolution de son moral en fonction des batailles auxquelles il prenait part – la Marne en septembre 1914, Verdun en février 1916, la Somme peu de temps après, et enfin les grandes offensives du printemps 1918 – et mesurer les phases de découragement et les phases de remobilisation dans le consentement à la souffrance vécue et infligée.

Deux éléments nous ont convaincus de continuer l'usage des outils quantitatifs pour notre recherche : les résultats obtenus qui étaient plutôt satisfaisants et invitaient à persévérer dans notre démarche, ainsi que la nature des sources que nous avons cette année. Celles-ci sont exclusivement des sources écrites et se prêtent à l'analyse quantitative. L'usage de méthodes quantitatives, cette « simple affaire de bon sens »<sup>47</sup> pour reprendre l'expression d'Antoine Prost, nous permet de dépasser l'écueil d'une simple compilation de citations, celles-ci n'étant « jamais une preuve irréfutable »<sup>48</sup>.

Les méthodes statistiques appliquées aux textes d'Alphonse de Châteaubriant nous semblent particulièrement appropriées pour rendre compte au mieux de son évolution intellectuelle et politique. C'est pour cette raison que nous avons jugés utile de traiter notre corpus de texte avec le logiciel TXM. Cependant, comme toute méthode, la statistique lexicale a aussi son envers et ses limites qu'il faut avoir à l'esprit. Le principal danger est de couper les

---

<sup>47</sup> Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 2010 (1996), p. 199.

<sup>48</sup> Antoine Prost, « Les mots » dans René Rémond (dir.), *Pour une histoire politique*, Paris, Seuil, 1988, p. 259.



textes de leur situation d'énonciation, ou de leur contextualisation. Un exemple nous paraît symptomatique pour notre sujet : l'évolution du pronom personnel « je ». On remarque que cette occurrence croît dans les écrits d'Alphonse de Châteaubriant au fil du temps : doit-on en conclure que c'est une spécificité qui lui est exclusive ? Non, de Châteaubriant accompagne une tendance générale plus qu'il ne s'en sépare. Les écrivains des années 1930 traversent tous une « crise de la fiction » commencée des années plus tôt qui se systématisait, et qui rend caduque la sentence de Flaubert sur l'œuvre littéraire : « L'Artiste ne doit pas plus apparaître dans son œuvre que Dieu dans la nature »<sup>49</sup>. Des écrivains aussi divers et variés que Cendrars, Malraux, Sartre ou Céline, vont investir le roman via l'angle de l'autobiographie, à des degrés variables bien évidemment, ce qui a pour conséquence une surreprésentation à cette époque du « je » littéraire. La statistique lexicale adaptée à notre corpus ne nous informe pas sur l'évolution d'un champ littéraire en pleine transformation.

Une autre limite nous semble significative. La statistique ne rend pas, ou rend mal, la logique littéraire de l'engagement. Suivant la définition établie par Benoît Denis, un écrivain peut être dit engagé quand il soumet sa littérature entière à un engagement éthique qui la dépasse<sup>50</sup>. Comment rendre compte d'une telle logique dans une analyse statistique ? Comment, avec ce logiciel, faire ressortir les passages marginaux du corpus où l'écrivain questionne les tenants et les aboutissants de son art littéraire à des fins politiques ? De plus, l'analyse lexicale ne rend pas compte des supports de publication et d'édition : publier son roman en feuilletons dans *La Revue universelle* n'a pas la même influence que de publier dans des revues régionales ou locales de faible portée. L'analyse statistique a l'immense avantage de mettre au jour, au-delà de la signification première du texte, certaines logiques invisibles à l'œil nu, mais cette signification première ne doit pas non plus être oubliée et constitue un préalable indispensable à toute analyse.

Pour constituer notre corpus, il nous a fallu traiter différemment les textes en fonction de leur disponibilité dans les librairies, les centres d'archives ou sur internet. En premier lieu, évoquons les neuf préfaces rassemblées qui ont pour caractéristique commune, du fait du peu de pages qu'elles contiennent, d'avoir été directement saisies par ordinateur. Parmi les romans, seule *La Brière* était directement disponible sur internet en format PDF, et donc aisément et rapidement intégrée à notre corpus. Les écrits les plus importants, en terme de pages, avaient

---

<sup>49</sup> Lettre à George Sand, vers le 31 décembre 1875. Cité par Henri Godard, *Poétique de Céline*, Gallimard, 1985, p. 423.

<sup>50</sup> B. Denis, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, op. cit.

l'immense avantage d'être disponibles sur le marché en version papier et à des prix raisonnables : *La Meute*, *La Réponse du Seigneur*, *La Gerbe des Forces*, *Les Pas ont chanté*, *Lettre à la Chrétienté mourante*, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, *Cahiers 1906-1951*, *L'Un et l'autre II*. Pour ces textes-là, le parcours a été le même une fois l'acquisition effectuée. Les textes ont été scannés, avant d'être océrisés puis corrigés<sup>51</sup>. A plusieurs reprises, il a fallu refaire l'essentiel des scanners pour certains textes. De biais ou mal ajustés, les fichiers scannés et insérés dans le logiciel de reconnaissance optique de caractères étaient parfois truffés de fautes.

La tâche a été singulièrement plus compliquée pour les textes suivants : *Le Bouquet Fané*, *Hommage à René Bazin*, *Au pays de Brière*, *Locronan*. Pour *Le Bouquet Fané*, il nous a fallu nous rendre à la bibliothèque de l'Arsenal, seul établissement facilement accessible possédant un exemplaire dans ses magasins. Les autres textes ont directement été consultés en version papier à la Bibliothèque nationale de France, site François-Mitterrand. Ces quatre textes ont dû être photographiés avec un appareil photo, ce qui fut de loin l'une des tâches les plus fastidieuses dans la constitution de notre corpus. En effet, il fallait que les photos soient parfaitement prises à la verticale, que les pages des textes soient parfaitement tendues, afin de faciliter le travail du logiciel d'océrisation. Très vite, nous avons abandonné la prétention de photographier les pages entières pour nous concentrer sur des paragraphes ou sur des courts passages de quelques dizaines de lignes. A titre indicatif, *Le Bouquet fané*, texte de 104 pages, a nécessité la prise de quelques 160 photographies. C'est le roman *Au pays de Brière*, texte de 152 pages qui nous a pris le plus de temps, avec 211 photographies prises pour ce roman.

Une fois les centaines de pages de notre corpus réunies et océrisées, une relecture s'imposait afin d'éviter le plus possible les coquilles qui jalonnaient nos écrits. Le logiciel d'océrisation, aussi performant soit-il, confondait parfois les « j » avec les « l », de la même manière qu'il ne rassemblait pas les mots séparés en fin de phrase par des tirets. Ensuite, tâche beaucoup plus facile puisque que beaucoup moins importante que l'attention portée sur les fautes de frappe, nous avons enlevé les titres des livres en haut de chaque page et les références infrapaginales rajoutées par les éditeurs. A ce sujet-là, c'est la compilation des lettres d'Alphonse de Châteaubriant et de Romain Rolland sous le titre déjà évoqué de *L'un et l'autre II* qui en contenait le plus, à chaque page pour être précis, puisque l'éditeur se livrait à un précieux travail critique pour chaque lettre. Les sous-titres rajoutés *a posteriori* des écrits afin de faciliter la lecture, ainsi que la numérotation des pages, ont aussi été enlevés afin de ne pas fausser les

---

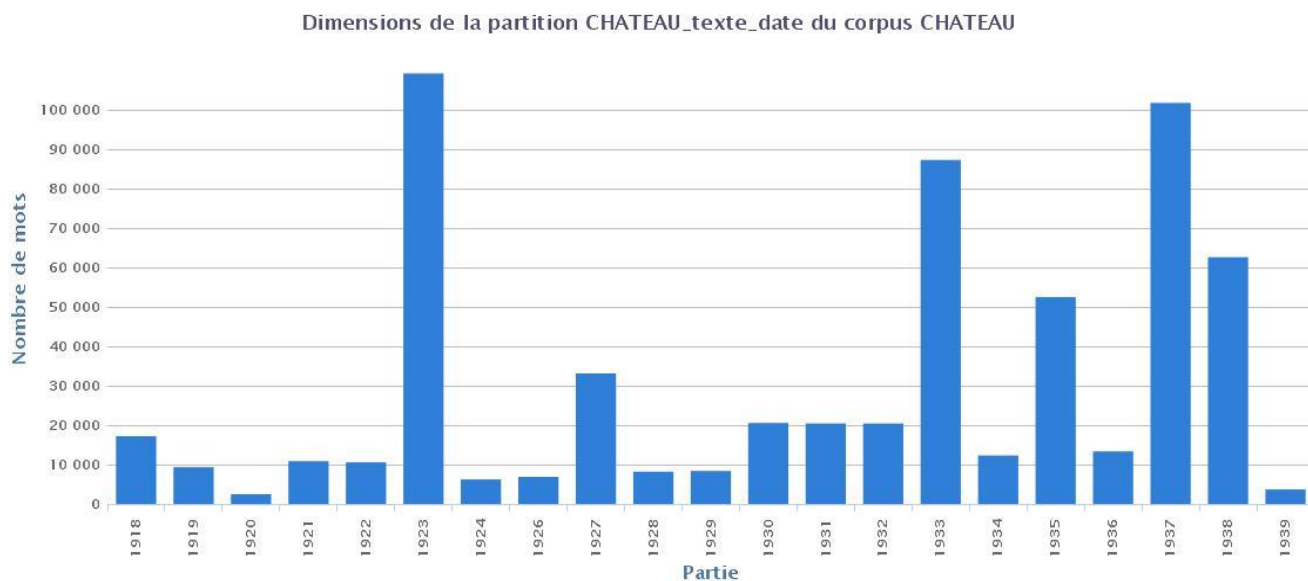
<sup>51</sup> L'océrisation est la transformation en format textuel d'un fichier contenant une image ou une photographie grâce à un logiciel OCR (Optical Character Recognition).

résultats de nos analyses.

La constitution du corpus s'est heurtée à des problèmes matériels. Il était initialement prévu d'intégrer les articles de presse d'Alphonse de Châteaubriant, ce qui, selon nous, aurait eu le grand avantage d'analyser les soubassements de sa littérature sur plusieurs supports disponibles : sa prose romanesque, sa prose journalistique, et une prose plus personnelle concernant ses notes. Alphonse de Châteaubriant s'adresse-t-il de la même manière à son lectorat dans un article paru dans la presse régionale que dans un roman fictionnel ? Les mêmes figures, les mêmes occurrences, reviennent-elles continûment et invariablement selon les supports ? Ces articles de presse étaient trop difficilement accessibles. Certains, il est vrai, étaient disponibles directement sur *Gallica* et une simple capture d'écran, voire un téléchargement, nous aurait permis de nous approprier leur contenu. Cependant, de Châteaubriant a aussi écrit dans de petits journaux locaux non numérisés sur *Gallica*. Notons tout de même que les articles les plus intéressants, par leur contenu et leur longueur, sont les onze articles rédigés entre 1933 et 1934 dans *La Revue universelle*. Ces articles sont consultables en microfilm à la BNF, mais la prise de photographie est proscrite comme l'indique le règlement de la bibliothèque. Heureusement, ils sont reproduits en grande partie dans les ouvrages de notes publiés après la mort d'Alphonse de Châteaubriant. Du coup, l'impasse sur certains des articles portant la signature de l'écrivain ne nous a pas profondément handicapés dans notre démarche, notre rédaction et la construction de notre raisonnement.

Une fois ces fichiers lus, relus et nettoyés, nous les avons intégrés dans le logiciel *Notepad++* afin de structurer notre corpus sous format XML, format qui se caractérise par des balises ouvrantes entre chaque texte, auxquels on ajoute des attributs spécifiques comme la date, ou le titre de l'ouvrage. Nous avons dû « casser » les ouvrages qui recoupaient les notes et les lettres de notre auteur par date afin de les constituer en autant de fichiers personnels et isolés. Ce travail effectué, le fichier a été importé dans notre logiciel TXM, mettant fin aux travaux autour de notre corpus, pour laisser la place à un travail d'interprétation. A ce titre, la description du corpus une fois importé donne quelques indications intéressantes à retranscrire. Notre corpus est ainsi composé de 618 535 mots, il s'étend sur 21 dates de 1918 à 1939, et comprend 109 titres. Le graphique issu du logiciel TXM reproduit ci-dessous représente le traitement de nos données et la répartition de notre corpus :

**Figure 1 : Un vaste corpus espacé dans le temps : la répartition des écrits d'Alphonse de Châteaubriant (1918-1939)**



## **Enjeux de la recherche et annonce du plan**

A travers l'analyse du parcours intellectuel d'un écrivain réputé en son époque, nous poursuivons divers objectifs. Le premier est de faire la généalogie du processus de fascisation d'Alphonse de Châteaubriant en cernant au mieux sa vision du monde fortement déterminée par son expérience combattante de la Première Guerre mondiale. Le deuxième objectif est de déterminer la nature, les modalités et l'évolution de son engagement militant au service d'une cause qui subordonne sa littérature et sa renommée littéraire. Le troisième objectif est de situer l'évolution d'Alphonse de Châteaubriant dans un milieu, la droite en l'occurrence, et d'en déterminer les influences et les limites. A bien des égards, de Châteaubriant semble se situer dans le sillage de l'Action française sans ne jamais s'engager dans l'organisation royaliste. Il nous faut comprendre pourquoi.

Pour répondre à ces enjeux et à ces problématiques de travail, il nous a paru nécessaire en premier lieu de revenir sur l'expérience combattante d'Alphonse de Châteaubriant, et surtout sur son année 1918. C'est à cette date, peu de temps avant sa démobilisation, que se mesurent ses opinions et les conditions de son retour à une vie normale. Nous étudions, dans un deuxième chapitre, les modalités de sa démobilisation culturelle en analysant les caractéristiques de son retour à la paix et à la vie civile. Alphonse de Châteaubriant a-t-il une nostalgie du front ? A-t-

il été brutalisé ? Pour répondre à ces questions, il nous faut considérer la publication de son deuxième roman *La Brière* (1923) qui, dans le fond et dans la forme, donne des renseignements sur son retour à la paix.

Dans la deuxième partie de notre mémoire, nous analysons le développement progressif d'une conception du monde en opposition radicale avec les valeurs démocratiques. Cette conception du monde héritée de la guerre s'étoffe et s'épaissit dans l'entre-deux-guerres, et à bien des égards Alphonse de Châteaubriant développe une vision antimoderne de la politique, de la société et de l'histoire. C'est le sujet de notre troisième chapitre.

Notre dernière partie est l'occasion d'étudier l'évolution du militantisme d'Alphonse de Châteaubriant, tout en analysant longuement son roman *La Gerbe des Forces* (1937), c'est-à-dire son œuvre la plus engagée et la plus militante. C'est le sujet de notre quatrième chapitre. Enfin, nous mettons au jour, dans notre cinquième et dernier chapitre, les liaisons entre la lecture particulière du christianisme par Alphonse de Châteaubriant et le nazisme. Il s'agit de savoir de quelles manières une foi a précédé l'autre, et selon que les modalités. Nous étudions l'opposition entre les valeurs d'Alphonse de Châteaubriant, celles qui constituent sa vision du monde, et celles du national-socialisme : nous analysons les similarités, les oppositions et l'acculturation d'un système de pensée dans une idéologie foncièrement raciste, violente et antidémocratique.

**Partie I : Finir la guerre et déposer les armes : les  
démobilisations d'Alphonse de Châteaubriant**

# **Chapitre 1 : La démobilisation militaire du soldat**

## **Alphonse de Châteaubriant**

La Première Guerre mondiale représente pour de nombreux soldats mobilisés l'expérience la plus importante de toute leur existence. Pour certains la plus traumatisante aussi, les corps n'ayant jamais autant souffert à une telle échelle<sup>1</sup>. La compréhension de l'itinéraire intellectuel d'Alphonse de Châteaubriant jusqu'aux prémices de son activité collaborative en 1940 – la défaite de la France a pour conséquence son accession, avec l'aide et l'autorisation bienveillante des nazis, au poste de directeur du journal *La Gerbe* – ne peut faire l'impasse sur cet événement singulier, primordial, de sa vie. Alphonse de Châteaubriant est mobilisé pendant 60 mois, ce qui est plutôt rare tant la durée de vie d'un soldat français est inversement proportionnelle à la durée de son engagement. Chez lui, la guerre a effacé tout un imaginaire de certitude, tout un système de représentations hérité du temps de paix, évaporé sous la mitraille et les obus ; elle a créé, en revanche, un nouveau rapport à soi, un nouveau rapport aux autres et une reconsidération de l'avenir et de ses possibles.

L'expérience du front change considérablement le rapport que les soldats entretiennent avec leur famille : elle crée un espace gigantesque entre ceux qui vivent la guerre et ceux qui l'imaginent. Le soldat dans sa correspondance n'est pas seulement confronté à un travail de description : il doit aussi s'adonner à un travail de traduction. La lettre revêt un rôle de soutien psychologique primordial comme l'explique Carine Trévisan : « En contraignant à mettre en mots, pour l'arrière, l'impensable, l'insoutenable, qui conduit parfois le soldat qui est y est confronté au bord de la psychose, la lettre permet de résister »<sup>2</sup>. Pour ce chapitre, nous nous appuyons essentiellement sur les lettres écrites, et reçues, par Alphonse de Châteaubriant pendant sa mobilisation. La lettre apparaît comme un vecteur d'accès privilégié à la subjectivité la plus profonde de l'écrivain. Le journal des marches et opérations de l'ambulance 13/11, l'ambulance dans laquelle est mobilisée Alphonse de Châteaubriant, nous est utile pour mieux le situer par rapport aux offensives qui secouent le front de l'Ouest en 1918.

---

<sup>1</sup> Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 43.

<sup>2</sup> Carine Trévisan, « Lettres de guerre », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2003, vol. 103, n° 2, p. 331.

## **I – A l' écart des dernières grandes offensives de 1918 : la fin de la guerre** **pour le soldat Alphonse de Châteaubriant**

L'année 1918, dernière année de correspondance de guerre et d'écriture de soi du soldat Alphonse de Châteaubriant, révèle les dernières étapes et les ultimes évolutions de son univers mental en guerre, avant que le mobilisé ne bascule dans la paix. Comment se déroule pour lui la dernière année du conflit ? Comment perçoit-il sa vie « d'après » ? Dans quel état, mental et physique, sort-il de cette guerre ?

### **A) Alphonse de Châteaubriant et son ambulance d'armée**

Alphonse de Châteaubriant a été mobilisé début août 1914 dans une ambulance d'armée. S'il ne s'agit pas de restituer en détail son parcours militaire depuis son départ de Nantes, rappelons néanmoins qu'en 1918 le plus dur est passé pour ce qu'on appelle la chaîne de soin aux armées<sup>3</sup>. Les premiers mois de la guerre sont les plus dangereux, la confrontation avec une nouvelle puissance de feu jusque-là inconnue efface brutalement le calme et la résignation qui régnaient lors de la mobilisation générale, et les soldats basculent dans une violence extrême dans un laps de temps très court<sup>4</sup>. Pour les personnels de santé, tout vient assez vite à manquer : les moyens financiers font cruellement défauts, la formation aux missions d'aide et de transports est insuffisante, les médecins sont inégalement répartis<sup>5</sup>. Les pertes sont importantes et les blessures graves sont liées aux capacités offensives de l'armement face aux dérisoires protections des soldats. L'impréparation de la chaîne de santé aux armées est due aux considérations stratégiques et militaires du haut commandement français : la guerre devait être courte. Le 17 novembre 1914, l'état-major allemand, sous la direction d'Erich von Falkenhayn, décide d'arrêter la bataille de Flandres : le mythe de la « guerre courte » est enterré en même temps que les ambitions allemandes de contourner les armées françaises qui les avaient vaincues dans la Marne début septembre 1914. Paradoxalement, c'est une bonne nouvelle pour les personnels de santé qui suivent de près l'infanterie française : avec la guerre de mouvement,

---

<sup>3</sup> Alain Larcen et Jean-Jacques Ferrandis, *Le service de santé aux armées pendant la Première Guerre mondiale*, Paris, Editions LBM, 2008. Voir le sous-chapitre « Le fonctionnement de la chaîne d'évacuation », p. 200-203.

<sup>4</sup> S. Audoin-Rouzeau et A. Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, op. cit., p. 57.

<sup>5</sup> A. Larcen et J.-J. Ferrandis, *Le service de santé aux armées pendant la Première Guerre mondiale*, op. cit. Ces informations sont tirées du chapitre « L'entrée en guerre et les premières opérations », p. 37-55.



les ambulances étaient condamnées à loger près de la ligne de front. Il faut attendre la stabilisation du front pour que les conditions de vie du cantonnement d'Alphonse de Châteaubriant s'améliorent au début de l'année 1915. Les lieux d'installation du matériel deviennent fixes, souvent dans des bâtiments en dur, et les ambulanciers sont davantage en retrait des lignes de combat.

En 1918, Alphonse de Châteaubriant entame sa quatrième année de mobilisation en tant qu'ambulancier. Il n'est pas une bonne source de renseignements pour saisir au mieux le fonctionnement d'une ambulance d'armée. Ses lettres ne disent rien, ou très peu, du fonctionnement de son cantonnement, d'un poste de secours ou encore du rôle d'une ambulance divisionnaire dans la chaîne des évacuations des blessés. Pourtant le maillage de santé est primordial dans le soutien militaire et logistique apporté aux unités directement exposées au feu ennemi. C'est tout un univers médical, avec ses gestes, ses odeurs et ses horreurs, qui n'est pas transcrit. On apprend, en revanche, que le grade militaire procure des avantages matériels non négligeables : en plus du revolver d'ordonnance alloué, Alphonse de Châteaubriant a le droit, quand cela est possible, à une chambre personnelle et à un lit. Les avantages sont aussi pécuniaires : en tant que sous-officier à partir de mai 1915, il touche une solde quotidienne de 72 centimes par jour ; un simple soldat du rang touche 5 centimes par jour, soit une pièce d'un sou<sup>6</sup>. Quand de Châteaubriant décrit sa chambre et son confort matériel, il n'oublie jamais de signaler la jouissance qu'il éprouve quant à la possibilité de dormir dans un lit.

Cependant, il est un des éléments de la vie du cantonnement dont il est difficile de se départir : l'ennui. Parfois, des opérations viennent rompre la monotonie des jours. Le 14 février 1918, de Châteaubriant explique à sa sœur Marie-Louise être « en train de barboter dans la cour »<sup>7</sup>. Le 20 février, à la même destinataire, il explique être « toujours là, dans l'attente. De temps en temps un coup de main ; souvent les avions »<sup>8</sup>. Il n'est aucun des destinataires de ses lettres qui ne soient au courant du peu d'intérêt qu'il manifeste à la vie du cantonnement. Le 9 mars 1918, il écrit à son épouse Marguerite : « Ma vie est toujours aussi monotone [...] Voici quatre mois que je n'ai pas bougé de la cour du cantonnement »<sup>9</sup>. Six jours plus tard, les propos rapportés à sa sœur font toujours état de la très grande monotonie qu'il subit tant bien que mal : « Nous sommes toujours ici au même endroit, l'arme au pied, regardant fuir les jours, et

---

<sup>6</sup> Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, 2013, p. 428.

<sup>7</sup> Alphonse de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, Paris, André Bonne, 1952, p. 217.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 218.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 219.

vieillissant peu à peu »<sup>10</sup>. À la veille des grandes offensives allemandes du printemps 1918, ses principales occupations sont celles d'un intellectuel : il lit beaucoup, écrit tout autant, et correspond avec neuf destinataires différents. Dans son cercle familial il y a des lettres envoyées à sa femme Marguerite, sa sœur Marie-Louise, son frère Guy, et à ses deux fils, Guy et Robert de Châteaubriant. A ceux-là s'ajoutent le docteur Bertillon<sup>11</sup>, Louise Cruppi<sup>12</sup>, Romain et Madeleine Rolland<sup>13</sup>.

La violence, élément central de toute expérience de guerre quelle qu'elle soit, ne se résume pas qu'à des atteintes corporelles : indirectement, elle fait mouvoir les hommes, ordonne le quotidien du cantonnement, implique certains gestes et certaines pratiques. En d'autres termes, elle est créatrice d'activités, et celles-là ne manquent pas : c'est pour se protéger de la violence que les abris sont construits, que les tranchées sont creusées, que les barbelés sont déposés<sup>14</sup>. Plus près de l'univers médical, c'est la violence qui amène à la pulvérisation des corps, à l'enfouissement des morts dans des fosses ou dans des tombes individuelles et aux soins en tout genre puisque l'ambulance constitue l'intermédiaire entre la violence du champ de bataille et les hôpitaux de l'arrière<sup>15</sup>. C'est la violence, son impact mortifère, qui organise l'univers du cantonnement afin de répondre au mieux et au plus vite à l'arrivée continuelle des blessés. La violence est aussi mouvement : c'est elle qui amène un déploiement d'efforts et d'activités humaines pour être anticipée, soignée, effacée. Cependant, cet univers d'activités créées par la violence n'est quasiment jamais évoqué par Alphonse de Châteaubriant. Du maniement des outils, de l'utilisation des compétences logistiques pour ordonner les hommes, de l'agencement des baraquements et du matériel de soin, rien n'est dit. Le soldat de Châteaubriant se confie parfois, et de manière succincte, sur ses tâches les plus avilissantes. A sa sœur dans une lettre du 2 février 1918, il écrit : « J'ai fait ces jours-ci, une besogne bien terrible. Je viens d'enterrer, de faire glisser dans le trou, en un peu plus de quatorze heures, quarante-huit cadavres. Attaque au gaz. Tous ces morts nous sont arrivés en pleine nuit »<sup>16</sup>. La violence est essentiellement tue, édulcorée et on ne sait comment le « sang versé » organise son

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 220.

<sup>11</sup> Nous ne savons que peu de chose sur Jacques Bertillon. Médecin, il meurt en 1922.

<sup>12</sup> Romain Rolland l'avait rencontrée en 1905. Alphonse de Châteaubriant la rencontre lors d'une escapade dans la demeure de l'auteur de *Jean-Christophe* en Suisse. Voir Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 139

<sup>13</sup> Sœur de Romain Rolland

<sup>14</sup> Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie de la guerre moderne (XIXe-XXIe siècle)*, Paris, Seuil, 2008. Voir le sous-chapitre « L'entour des corps : les champs de bataille » p. 243-252.

<sup>15</sup> A. Larcen et J.-J. Ferrandis, *Le service de santé aux armées pendant la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, p. 203.

<sup>16</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, *op. cit.*, p. 215.

cantonnement et ses mouvements.

Alphonse de Châteaubriant est au cœur de la Lorraine, en Meurthe-et-Moselle, quand la situation militaire du front de l'Ouest connaît un brutal regain d'activité à partir de la fin mars 1918. La victoire est acquise sur le front oriental pour les troupes allemandes ; ils peuvent maintenant concentrer la quasi-totalité de leurs forces sur le front franco-britannique. Le temps presse pour l'état-major du Kaiser depuis l'entrée en guerre des États-Unis le 6 avril 1917. Les plus hauts dignitaires allemands sont d'accord sur un point : le temps joue contre eux, il faut obtenir la rupture du front avant l'arrivée massive des Américains en préconisant la stratégie dite de *rupture de front*. Il s'agit de concentrer le meilleur des troupes – les fameuses troupes d'assaut, les *Stosstruppen* –, sur un point précis du front afin d'enfoncer les lignes adverses. Cinq offensives sont prévues et Ludendorff choisit le 21 mars pour lancer la première d'entre elles en Picardie : les opérations débutent par une formidable opération d'artillerie et les armées anglaises sont rapidement débordées. Les Allemands percent le front britannique et avancent à la vitesse de 15 kilomètres par jour. Très vite, malgré le succès foudroyant du début de l'offensive, ils ne parviennent pas à maintenir l'élan des troupes. Les paysages sont dévastés, les terres labourées, les routes impraticables ce qui rend, de fait, particulièrement difficile l'arrivée de matériel d'artillerie et de nouvelles troupes. La 5<sup>e</sup> armée britannique, sous la direction du général Gough, ainsi que plusieurs divisions d'infanterie françaises, se réorganisent, s'enterrent et ne reculent plus. L'opération « Michaël » échoue et prend fin le 5 avril. Par souci de clarté, nous reproduisons ci-dessous une carte des opérations militaires allemandes en 1918 :

**Figure 2 : Les offensives allemandes du printemps 1918<sup>17</sup>**



Les offensives allemandes du printemps n'ont pas provoqué de réajustement ou de repositionnement de l'unité d'Alphonse de Châteaubriant. Tout au plus, la première offensive a comme probable conséquence de déplacer son cantonnement légèrement au nord de son positionnement initial. On trouve ainsi une possible référence à l'offensive « Michaël » dans sa correspondance. Le 4 avril 1918, de Châteaubriant écrit à son épouse : « Cette fois c'est sérieux. L'heure dont nous avons souvent parlé ensemble a enfin sonné. »<sup>18</sup>.

Le 7 avril, le journal des marches et opérations de l'ambulance 13/11<sup>19</sup>, Alphonse de Châteaubriant a rejoint cette ambulance juste après sa mobilisation, fait état d'un

<sup>17</sup> Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Paris, Bayard, 2004. Le numéro de page n'est pas indiqué. La première offensive militaire début le 21 mars entre Arras et La Fère. La deuxième a lieu à Ypres en avril et la troisième en Champagne fin mai. L'offensive de la dernière chance pour les Allemands est stoppée mi-juillet dans la Marne.

<sup>18</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, op. cit., p. 222.

<sup>19</sup> Le JMO est conservé dans les locaux du Val-de-Grâce Sa côte de référencement reprend le numérateur et le dénominateur qui prévalaient pendant la guerre, soit 13/11. Aucune autre indication supplémentaire, si ce n'est les dates extrêmes du journal, 1/01/16-30/04/19 dans notre cas, n'est indiquée sur la couverture ou le carton de rangement.

déplacement : un premier détachement d'infirmiers s'installe à Rosières-en-Haye, au-dessus de Nancy, en attendant l'arrivée complète du cantonnement. Le château de Manonville est occupé et sert d'hôpital. Le 9 avril, dans les Flandres, les Allemands lancent l'opération « Georgette » : cette fois, le front n'est pas percé. Le JMO fait état de la construction de baraquements en bois à la date du 14 avril, construction dont Alphonse de Châteaubriant se fait l'écho quelques jours plus tard. Le 19 avril, après quinze jours de silence postal, il donne de ses nouvelles à sa sœur et lui explique les travaux réalisés : « Renforcés d'une équipe de brancardiers, nous construisons des baraquements en vue de créer à cet endroit une station sanitaire »<sup>20</sup>. On ne trouve cependant pas d'indication concernant la suite des opérations militaires.

Il n'y a aucune trace dans sa correspondance d'une référence aux offensives allemandes du 27 mai entre Reims et Soissons, ni de celle du 9 juin en direction de Compiègne. Pouvait-il en être autrement ? Alphonse de Châteaubriant tait-il ce qu'il sait, ou est-il simplement ignorant de la situation ? Stéphane Audoin-Rouzeau dans sa thèse avait mis en lumière la très grande opacité qui caractérisait le front. Les soldats sont presque en autarcie, dans l'impossibilité de s'informer du déroulé des événements, et ils n'ont, quand ils le peuvent, que des informations incomplètes, parcellaires ou fausses<sup>21</sup>. Il est probable aussi que l'autocensure pèse sur l'écriture et la rédaction épistolaire<sup>22</sup>. Le retour de la guerre de mouvement signifie le retour de la brutalité et de la violence que les soldats ont subies au tout début des hostilités, et ces batailles sanglantes ne sont pas plus racontables que les précédentes.

Un changement notable d'unité a lieu pour Alphonse de Châteaubriant à un retour de permission. Le 23 juin 1918, il est affecté à l'ambulance d'armée 7/6 qui, semble-t-il, n'est pas plus exposée aux combats que la précédente. Le 3 juillet 1918, il écrit au docteur Bertillon qu'il jouit « d'une très grande liberté » dont il « abuse pour se jeter éperdument dans le travail »<sup>23</sup>. Il semble donc qu'Alphonse de Châteaubriant n'ait été concerné que très indirectement par les opérations militaires du printemps 1918 et que le retour de la guerre de mouvement n'ait pas influencé outre mesure son quotidien. La Meurthe-et-Moselle, et Verdun surtout, ont été

---

<sup>20</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, op. cit., p. 223.

<sup>21</sup> Stéphane Audoin-Rouzeau, *A travers leurs journaux : 14-18 les combattants des tranchées*, Paris, Armand Colin, 1986.

<sup>22</sup> Nicolas Beaupré, *Ecrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne, 1914-1920*, Paris, CNRS Editions, 2006, p. 116.

<sup>23</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, op. cit., p. 230.

durablement touchés par l'offensive du 21 février 1916. Les combats ont duré jusqu'en 1918 dans cette région, mais l'intensité des opérations a décliné rapidement à mesure que les offensives se succédaient plus au nord, dans la Somme ou dans le secteur du Chemin des Dames. Alphonse de Châteaubriant et son ambulance divisionnaire stationnaient dans une région du front qui, depuis la fin de la bataille de Verdun en décembre 1916, était une zone de faible intensité combattante. Nulle mention non plus, dans sa correspondance, des contre-offensives alliées. Aucune référence n'est faite à l'offensive franco-américaine du 18 juillet – sur un front de 40 km, 16 divisions, dont 3 américaines, débouchent de la forêt de Villers-Cotterêts, les Allemands abandonnent la Marne –, de l'offensive franco-britannique du 8 août en direction d'Amiens, ou encore de l'immense attaque décidée par Foch sur l'ensemble du front entre le 26 et 29 septembre.

## **B) Cessation des hostilités et démobilisation militaire d'Alphonse de Châteaubriant**

Les Allemands avaient sous-estimé les capacités de résistance des Alliés en même temps qu'ils surestimaient leurs propres capacités militaires supposées leur apporter la victoire. Non seulement ceux-ci avaient pu résister aux offensives massives de 1918, mais ils étaient en état de préparer une contre-offensive dévastatrice pour les troupes allemandes. La supériorité des chars alliés devenait écrasante en même temps que le ciel, désormais, leur appartenait. Les Américains arrivaient en nombre sur le sol français, à raison de 250 000 soldats par mois à partir de juillet 1918 : l'avantage était numérique en plus d'être industriel<sup>24</sup>. Pour le gouvernement impérial, il n'est plus question d'essayer un nouveau revers mais bien d'éviter une déroute militaire totale après l'offensive générale sur l'ensemble du front ordonnée par Foch fin septembre 1918.

L'armistice est signé le 11 novembre. Quand les soldats français apprennent la fin officielle des combats, ils réagissent de la même manière qu'à l'annonce de la mobilisation générale : c'est la stupéfaction qui prédomine dans les cœurs et les têtes. L'absence de lettre envoyée par Alphonse de Châteaubriant ce jour-là – si tant est qu'il l'apprenne le jour même, rien n'est moins sûr – n'est pas pour nous surprendre. Nous pouvons supposer que plusieurs

---

<sup>24</sup> Jean-Jacques Becker et Gerd Krumeich, *La Grande Guerre, une histoire franco-allemande*, Paris, Tallandier, 2012 (2008), p. 273.

sentiments, communs à tous les combattants occupent son esprit à l'annonce de la fin des hostilités : la surprise pour commencer, l'amertume de tant de sacrifices consentis ensuite, qui toutes deux amènent une joie retenue et discrète comme l'a montré Bruno Cabanes<sup>25</sup>. Alphonse de Châteaubriant a eu le temps de voir venir l'arrêt des combats bien avant la plupart de ses camarades, puisque hospitalisé en octobre 1918 pour maladie, il est clair que les lignes de front sont loin et qu'il est peu probable qu'il y retourne. Pour lui, l'armistice vient acter une situation de fait. Dans tous les cas c'est le sentiment d'une joie atténuée, d'une victoire ambiguë, qui prédomine et qu'il décrit dans une lettre du 28 novembre 1918 adressée à sa femme : « Voilà donc la guerre finie pour moi [...] Ce que cette horrible tuerie m'a laissé comprendre d'elle, de sa leçon, je l'écrirai peut-être un jour »<sup>26</sup>.

Les soldats n'ont pas attendu la fin des hostilités pour anticiper leur démobilisation prochaine. Les lettres d'Alphonse de Châteaubriant pour l'année 1918 sont marquées par de multiples références au « monde d'après ». L'espoir d'une paix prochaine et l'intime conviction que la guerre allait désormais finir prochainement ont accompagné son écriture. Sans prétendre à un relevé exhaustif, nous pouvons indiquer les formules récurrentes en essayant de restituer les scansion d'une pensée qui désire la paix et se tourne de plus en plus vers l'avenir. L'arrivée du printemps, en offrant à Alphonse de Châteaubriant le spectacle d'une nature revigorée et une douceur printanière, réveille des sentiments douloureux et exacerbe plus que de raison les sentiments de l'horreur de la guerre : celle-ci semble sans fin, et elle est d'autant plus cruelle à supporter que la nature chantante apparaît comme une cruelle ironie dans des paysages dévastés par le feu et le fer. Le 22 mars 1918, il écrit en ces termes à sa sœur en évoquant la paix : « Est-il possible que cela vienne un jour ? Est-il possible que nous nous réveillions enfin au milieu d'un azur sans tache ? »<sup>27</sup>. L'impatience et le découragement se font sentir, plus intensément peut-être, dans cette lettre du 4 avril adressée à la même destinataire : « Il faut avoir bien du courage pour affronter l'avenir d'un cœur ferme »<sup>28</sup>.

Alphonse de Châteaubriant, à l'écart des combats les plus sanglants, et ayant retrouvé un certain confort de vie auquel il a droit en tant que sous-officier, a une écriture qui se fait plus confiante. Il évoque l'avenir à travers ceux qui lui sont chers. Le 10 juin 1918, il écrit à son

---

<sup>25</sup> Bruno Cabanes, *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Seuil, 2004. Voir le sous-chapitre « Le 11 novembre des soldats français » p. 36-62.

<sup>26</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, op. cit., p. 251.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 222.



épouse à propos de leurs enfants : « En attendant, je voudrais bien m'en revenir de cette guerre, assez tôt pour avoir devant moi quelques années de leur gentille enfance »<sup>29</sup>. Le 1<sup>er</sup> juillet il explique, toujours à sa femme, préparer « son temps d'après-guerre »<sup>30</sup>. Vient ensuite le temps de l'hospitalisation le 4 octobre 1918 pour maladie<sup>31</sup>, éprouvant très certainement, mais qui lui permet de s'écarter durablement de son cantonnement avant la fin officielle des combats. L'évocation de « l'après » se fait plus concrète : il y a des habitudes à retrouver, des liens à renouer. A son fils Robert, il écrit le 1<sup>er</sup> novembre : « J'espère que tu vas bien étudier, cet hiver, au collège, en attendant que, la paix revenue, nous puissions travailler ensemble »<sup>32</sup>. Le 5 novembre, il réitère son amitié à Romain Rolland par l'intermédiaire de Madeleine Rolland : « Je pense à lui continuellement, je pense aux jours où nos volontés reforgées se retrouveront dans une étreinte fraternelle tournée vers l'avenir »<sup>33</sup>. Par étapes successives donc, Alphonse de Châteaubriant anticipe de manière de plus en plus nette la fin proche des opérations militaires. En ce sens, il imagine, comme beaucoup d'autres combattants, la paix et le retour à la vie civile par une évocation des habitudes passées et des projets de l'avenir. Paradoxalement, on remarque aussi un consentement continu à la guerre et à ses objectifs : Alphonse de Châteaubriant n'est jamais, à aucun moment, défaitiste. Il effectue son devoir jusqu'au bout et sort en vainqueur de la bataille avec une certaine fierté, et un certain soulagement du devoir accompli.

Une fois l'armistice signé, vient le temps de la démobilisation militaire. L'État doit organiser le rapatriement de plusieurs milliers de combattants disséminés sur plusieurs centaines de kilomètres de front sauf, bien évidemment, pour les troupes d'occupation qui vont être redéployées en Allemagne, ainsi que les troupes d'Orient qui continuent à se battre loin de la France au moins jusqu'en 1920. Afin d'éviter l'engorgement et de ne pas saturer un réseau de chemin de fer bien endommagé par les combats, le gouvernement décide de procéder par étapes : les régiments sont démobilisés au cas par cas en fonction de l'ancienneté des mobilisés, ce qui provoque un certain nombre de tensions chez les soldats qui ne comprennent pas la lenteur des procédures et qui souffrent désormais d'un manque cruel d'activité. Les démobilisations commencent sitôt l'armistice signé et la première phase de démobilisation s'étend de décembre 1918 à avril 1919<sup>34</sup>. C'est dans cette première phase qu'Alphonse de

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 227.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>31</sup> Louis-Alphonse Maugendre, *Alphonse de Châteaubriant 1877-1951*, Paris, André Bonne, 1977, p. 80.

<sup>32</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, *op. cit.*, p. 250.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>34</sup> B. Cabanes, *La victoire endeillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, *op. cit.*, p. 312.



Châteaubriant rend son équipement, en février 1919 plus précisément, étant donné que les classes 1891 à 1906 sont libérées entre le 15 décembre 1918 et le 3 avril 1919<sup>35</sup>. Deux facteurs vont déterminer ce retour relativement rapide à la vie civile. Le premier est sa classe de mobilisation puisqu'il appartient à la classe 95. Sa classe de mobilisation initiale est celle de 97, mais étant père de deux enfants il peut bénéficier d'un avancement de deux années sur sa classe d'âge initiale. Ensuite, il est hospitalisé lorsque l'armistice est annoncé, et les autorités évitent à tout prix de renvoyer dans leur cantonnement les soldats qui encombreraient par leurs allers-retours les chemins de fer déjà très sollicités par un tel mouvement d'hommes. De Châteaubriant se rapproche ensuite de son lieu d'incorporation et de son domicile. On le retrouve, plusieurs mois plus tard, proche de Nantes, là où il s'était présenté le 4 août 1914. Le 14 janvier 1919 il écrit à Romain Rolland : « Je suis toujours à Saint-Nazaire. J'y attends tout en me soignant, le moment de ma démobilisation »<sup>36</sup>. Celle-ci a lieu en février 1919 sans qu'il soit possible de la dater plus précisément : Alphonse de Châteaubriant rentre définitivement dans son foyer à Versailles.

## **II – Écrire la guerre, écrire la douleur : la souffrance ressentie par** **Alphonse de Châteaubriant**

L'évocation du retour, de la fin de la guerre et de la vie « d'après » d'Alphonse de Châteaubriant permet de mesurer, à rebours, les prémices de sa démobilisation. Cette écriture de « l'avenir espéré » met aussi au jour une écriture du traumatisme qui précède une hospitalisation prolongée après la fin des hostilités. On mesure alors la distance qui sépare le dépôt d'une arme de l'apaisement de la conscience.

### **A) Le corps à l'épreuve de la violence**

Être à l'écart des combats ne signifie nullement être à l'abri de la violence. Les violences subies diffèrent en fonction des soldats, de leur rôle et de leur unité. Si les personnels d'ambulance échappent à la violence paroxystique de l'assaut, et s'ils ne participent pas aux

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 295.

<sup>36</sup> Louis-Alphonse Maugendre, *L'Un et l'autre II. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant (1914-1944)*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 127.

nettoyages de tranchées, ils sont entièrement plongés dans l'univers éreintant de la blessure de guerre. Ils ne subissent pas la violence directe du projectile, mais ils en assument néanmoins les ravages. Dès lors, quelles formes prennent la violence et la douleur dans l'écriture d'Alphonse de Châteaubriant ?

La douleur s'exprime d'abord d'une façon directe dans sa réalité concrète, c'est-à-dire dans ce qu'elle a de plus physique et de plus immédiatement perceptible. Le traumatisme premier est d'abord un traumatisme de confrontation avec la mort, première rupture avec le temps de la paix où le corps, par définition, conserve son intégrité<sup>37</sup>. A de multiples reprises Alphonse de Châteaubriant explicite ses peines, et celles-ci s'écrivent de plusieurs manières. Il écrit à sa sœur le 1<sup>er</sup> janvier 1918 avoir touché des « fonds de détresse »<sup>38</sup>, conséquence directe des années de mobilisation. La guerre tue, et ce qui peut sembler être un poncif détonne sous la plume d'Alphonse de Châteaubriant, lui qui s'est toujours abstenu, pour l'essentiel, d'écrire et de décrire la mort et les mutilations infligées au corps. Le 9 janvier, à la même destinataire, il est en deuil : « La mort du pauvre H... [*Sic*] m'a causé une surprise pénible. C'est ainsi qu'ils s'en vont tous. Oui, il y a bien de la tristesse dans cet enterrement d'un isolé »<sup>39</sup>. Cette confrontation avec la mort nécessite quelques « calmants », quelques palliatifs qui viennent atténuer son omniprésence macabre. Le 17 janvier, il écrit à sa femme avoir trouvé « des palladiums contre la mort »<sup>40</sup>. Cependant, l'écriture de la douleur subie se heurte aux limites du racontable et du dicible. Sont absentes des lettres les multiples formes de blessures que cette guerre de matériel inflige. Plaies à la face, plaies au thorax, plaies de l'abdomen, amputations, soldats transportant leur propre membre arraché jusqu'au poste de secours, la gangrène et son odeur ; le sang qui ruisselle, sèche et empuantit les alentours ; les soldats qui agonisent, pleurent, supplient parfois, ne trouvent aucun écho dans les lettres qu'écrit Alphonse de Châteaubriant, ce qui est d'autant plus étonnant qu'il est ambulancier. Sous sa plume, la mort est toujours propre : les corps sont enterrés sans qu'une quelconque atteinte corporelle – la mutilation des corps étant la règle générale pour l'essentiel des soldats tombés au champ d'honneur qui se sont heurtés à la puissance de la mitraille et de l'acier – ne soit relevée. Les horreurs ne sont pas racontées car elles ne sont pas racontables. Alors les soldats se taisent et subissent. Nicolas Beaupré donne quelques clés de compréhension au silence textuel du soldat

---

<sup>37</sup> Nous appelons traumatisme ce « bouleversement causé par un événement qui fait rupture », définition que donne Stéphane Tison du traumatisme de guerre. Voir Stéphane Tison, *Comment sortir de la Guerre ? Deuil, mémoire et traumatisme (1870-1940)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 20

<sup>38</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, *op. cit.*, p. 213.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 214.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 215.

en règle générale : à l'autocensure que nous avons évoquée précédemment, s'ajoutent « le sentiment de culpabilité, le remords, voire le traumatisme » qui peuvent « également peser sur le souvenir comme sur l'écriture »<sup>41</sup>. De Châteaubriant a les moyens d'entretenir ce tabou : ayant une pratique récurrente de l'écriture, il possède les « armes littéraires » pour cacher son quotidien et offrir une narration combattante aseptisée. Supposer, espérer, philosopher, pour décrire le moins possible les conditions réelles de son expérience combattante, sont les moyens dont il use pour taire ce qui n'est pas racontable. Les descriptions récurrentes de paysages sous sa plume permettent de passer sous silence les réalités de la guerre.

Le nombre élevé de lettres échangées pendant le conflit, tout comme la comptabilité non moins impressionnante du nombre de veuves ou d'orphelins à la fin de la guerre, viennent rappeler que la Première Guerre mondiale fut d'abord et avant tout une affaire de familles. A ce titre, la première douleur ressentie est d'abord celle de l'éclatement de la structure familiale. Jean-Jacques Becker a depuis longtemps montré que l'enthousiasme ressenti lors de l'entrée en guerre n'était qu'une affaire de minorités assez peu représentatives de l'ensemble des Français<sup>42</sup>. Pour la plupart d'entre eux, c'est la consternation qui prédomine lors de la mobilisation générale. Et les larmes accompagnent régulièrement les départs des soldats à une époque du conflit, au tout début, où l'on croit la guerre courte et peu mortelle. On comprend toute l'importance du courrier postal pour les soldats dans une guerre qui s'éternise. Les historiens estiment que 1000 lettres par combattant ont été écrites<sup>43</sup>.

Alphonse de Châteaubriant écrit beaucoup le manque et les conséquences de la séparation. Il trouve un remède, une espèce d'exorcisme à son malheur : la négation de la distance, le refus symbolique de la séparation. Le 17 janvier 1918, il écrit à sa sœur : « J'ai retrouvé mes affections, toi, ma famille, qui habitez ici et non ailleurs »<sup>44</sup>. Le 4 avril, cette proximité affective, cette proximité de pensée, est réaffirmée à la même destinataire : « Tu vis près de moi, très doucement, comme une petite ombre attachée à mon souffle. En fait, nous ne nous sommes jamais quittés depuis notre promenade, le jour de mon départ, en août 1914 »<sup>45</sup>. Parfois, il fait lui-même le chemin inverse d'une union retrouvée par l'affection réciproque. Le

---

<sup>41</sup> N. Beaupré, *Ecrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne, 1914-1920*, op. cit., p. 116.

<sup>42</sup> Jean-Jacques Becker, *1914 : Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1977.

<sup>43</sup> C. Trévisan, « Lettres de guerre », art cit, p. 331.

<sup>44</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, op. cit., p. 215.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 222.

24 juillet, de Châteaubriant est loin du front comme il l'explique à sa femme : « Je me réjouis de vous savoir à Piriac. J'y suis avec vous. Comme je connais à peu près l'emploi de votre temps, il me suffit de consulter l'heure pour vous rejoindre là où vous êtes et me mêler à vos occupations »<sup>46</sup>. La mobilisation militaire laisse plusieurs vies d'une même famille suspendues aux déroulés des opérations militaires. Toute lettre écrite pendant la guerre, toute correspondance épistolaire est d'abord et avant tout le témoignage, l'aveu indirect, du manque et de la séparation. Alphonse de Châteaubriant n'a de cesse pendant sa mobilisation, et cela est particulièrement visible pour l'année 1918, de chercher à réduire la distance de l'éloignement. Pour lui aussi, la lettre matérialise la reconstruction d'un lien avec ses proches de l'arrière, et elle permet de préserver sa singularité face à cette guerre moderne, destructrice et impersonnelle<sup>47</sup>.

## **B) Ecrire le temps d'avant**

Le traumatisme s'exprime aussi dans l'évocation du temps. Alphonse de Châteaubriant évoque continûment le temps perdu et passé d'avant la mobilisation générale, le temps vécu de la paix qu'il a délaissé en endossant l'uniforme. L'éloignement familial s'ajoute et se morfond avec l'évocation permanente de ce temps d'avant. Le 6 juin 1918, il écrit en ces termes à sa sœur : « Je songe au Châtelet [*la demeure de son enfance*], je revois ses cascades de fleurs, je rêve de son papillon endormi »<sup>48</sup>. Alors que la nature amorce son éternel changement à travers les saisons, la réalité de la guerre se fait plus immuable, plus monotone, plus impérieuse. La douceur du printemps et de l'été viennent marquer dans l'espace un contraste saisissant avec la guerre, ses obus et ses paysages lunaires. Le retour des bourgeons est propice à l'évocation lyrique du souvenir fleuri de la paix. Même évocation de la douleur de la rupture dans cette lettre du 13 juin adressée à Marguerite de Châteaubriant : « Comme je me rappelle la douceur, malgré l'angoisse de la séparation qui approchait, de cet après-midi que nous avons passé ensemble sous les vieux chênes tordus de Lauvergnac. J'y pense continuellement »<sup>49</sup>. La césure de la distance se greffe au paysage naturel qui sert de support à l'expression de la douleur de la séparation. Alphonse de Châteaubriant fait l'inventaire de ce qu'il espère ou de ce qu'il regrette,

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 238.

<sup>47</sup> C. Trévisan, « Lettres de guerre », art cit.

<sup>48</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, op. cit., p. 226.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 228.

il fait aussi le constat de ce qui est perdu, ou en passe de l'être.

Parfois les souvenirs évoqués remontent beaucoup plus loin que les quelques années qui précèdent la mobilisation et le début des opérations militaires. Les lettres deviennent le lieu de l'évocation de l'enfance, de l'évocation du temps béni de l'innocence. Le 8 juillet 1918, de Châteaubriant écrit à sa sœur : « Je te rencogne dans tes roses... papa aussi, passablement vous rencognait comme cela. C'est de famille. Le grand-père, idem, devait en tenir »<sup>50</sup>. L'évocation de l'enfance et de la jeunesse dépassent parfois le cadre strictement parental et familial. Il y a dans l'enfance un univers de couleurs, de gens, d'habitudes et de paysages désormais révolus qui sont cruellement regrettés. C'est tout un univers enfantin qui ressort dans cette lettre du 12 août adressée à Marie-Louise : « Pauvre Grillaud<sup>51</sup> ! Comme il hante ma pensée avec ses bonnes vieilles avenues, ses petites maisons tranquilles, ses verdure, le calvaire du père Potron, et tes vieux chênes majestueux, plus puissants et moins ridés que l'inénarrable prince de C... [Sic] »<sup>52</sup>. La douleur de la séparation suscite l'évocation d'un temps disparu d'avant-guerre, et les lettres d'Alphonse de Châteaubriant sont pleines de ce traumatisme de la rupture que représente le service dû à la nation. Les expériences de la mort, de la violence et de l'éloignement sont propices à cette nostalgie qui traduit elle-même un véritable mal de vivre.

L'évocation du temps d'avant renvoie à une période de l'existence où la personnalité et l'individualité étaient maintenues. En d'autres termes, la mobilisation est venue mettre en suspens, voire abolir, les composantes d'une individualité, dans ses pratiques et ses habitudes. L'historien Nicolas Mariot a mis en lumière le cas spécifique des intellectuels mobilisés dans les tranchées<sup>53</sup>. Pour ceux-ci, la mobilisation est un temps de rupture avec les pratiques d'avant-guerre qui sont les leurs : l'écriture, la lecture, la contemplation et la pratique du silence, entre autres, dont ils usaient en temps de paix et qui étaient des composants essentiels de leur singularité. Leur intellectualité qui fondait leur identité sociale avant la guerre devient un problème difficilement gérable sous l'uniforme. Alphonse de Châteaubriant subit ce traumatisme de la perte d'identité, cette « perte de soi » que lui impose le temps de la guerre. Ses lettres laissent entrevoir l'évolution d'un moral, d'une sensibilité, qui oscille entre la joie d'avoir retrouvé des habitudes intellectuelles perdues, ou mises entre parenthèses plus ou moins prolongées, et la déception, très souvent amère, de la réalité du front et de l'entassement des

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 233.

<sup>51</sup> Quartier de Nantes.

<sup>52</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, op. cit., p. 243.

<sup>53</sup> N. Mariot, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, op. cit.

hommes.

Amoureux du silence, de la solitude et de la contemplation des paysages en temps de paix, de Châteaubriant est d'abord heurté dans ses sens, dans les atteintes au corps que lui impose le cantonnement. Il se plaint de l'ambiance très bruyante de son installation, à sa femme, le 28 avril 1918 en ces termes : « Autour de moi ce n'est que bruit, conversations, sans compter le froid, sans compter la tristesse du lieu »<sup>54</sup>. La promiscuité et l'inconfort participent de ce mal-être. Alphonse de Châteaubriant mesure toute sa solitude devant des habitudes qui ne sont pas les siennes et qui le répugnent. Le 3 juillet il explique au docteur Bertillon qu'il se « garde bien, comme de l'ivrognerie, de tomber dans les vaines camaraderies »<sup>55</sup>. La description réitérée de paysages naturels bucoliques apparaît comme un aveu d'une autre atteinte aux habitudes de l'individualité : la vue, ou plus précisément, la contemplation poétique de la nature. Depuis Jean-Jacques Rousseau, la nature a été investie par toute une sensibilité bourgeoise qui y trouve une inspiration intellectuelle et un bien-être personnel redéfinissant ainsi à l'aube du XVIII<sup>e</sup> siècle, de nouveaux seuils de tolérance et de jouissance sensuels qui vont s'imposer par la suite à l'ensemble de la société française. Le jardin et la montagne deviennent des lieux recherchés<sup>56</sup>. Alphonse de Châteaubriant est un habitué de ces plaisirs visuels, ce qu'il explique à sa sœur le 19 avril en évoquant sa nouvelle installation : « J'aime ces grands espaces. Mon œil s'y plaît. »<sup>57</sup>. Cette joie retrouvée du plaisir visuel, ne renvoie-t-elle pas, certes *a contrario*, à la peine ressentie devant des paysages apocalyptiques ou dénués de tout charme poétique ? Le goût et le plaisir de la bonne chère sont aussi soumis à rude épreuve par les impératifs de la guerre. Dans une lettre du 1<sup>er</sup> novembre adressée à son fils Robert, Alphonse de Châteaubriant, après avoir décrit le menu peu ragoûtant qu'il s'inflige à l'hôpital, conclut en ces termes : « Le menu est invariable et si peu appétissant que, sans les colis de grand-mère et de maman, je ne prendrais pour toute nourriture qu'une assiette de bouillon »<sup>58</sup>. Les colis sont pour lui une passerelle salutaire avec le monde de l'arrière en ce qu'ils distillent, par envois postaux, un peu de ce qui a été perdu, et notamment un peu de confort moral et physique.

Alphonse de Châteaubriant atteint dans sa sensibilité doit aussi souffrir d'une atteinte à ses pratiques. Régulièrement, il se plaint de ne pouvoir faire ce que fait tout intellectuel : écrire

---

<sup>54</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, op. cit., p. 224.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>56</sup> Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille*, Paris, Flammarion, 2008 (1982), p. 129.

<sup>57</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, op. cit., p. 224.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 249.

et penser. Tout manque régulièrement pour mettre par écrit sa pensée : le papier, l'encre, la plume et très souvent le temps et le calme qui sont tributaires des opérations militaires, des conditions météorologiques et des déplacements de son unité. Cette mise en difficulté de l'activité de l'écrit est accompagnée d'une autre complication, plus insidieuse, plus discrète mais très probablement aussi difficilement supportable que les autres atteintes. A plusieurs reprises, de Châteaubriant témoigne de son incapacité à trouver les mots justes et à mettre par écrit sa pensée. Non pas à cause d'un manque de matériel ou de temps, mais par une impossibilité de transcrire le vrai, de rendre exactement compte de la réalité. Le 14 février 1918, il explique à sa sœur que « le porte-plume n'est pas toujours gai avec son impuissance à tout dire »<sup>59</sup>. Le 30 août, il fait part de sa difficulté à Louise Cruppi de ne pouvoir communiquer avec Romain Rolland : « Mais j'ai tant de choses à lui dire qu'écrire est une difficulté inouïe »<sup>60</sup>. Sa femme est, elle aussi, le témoin de cette difficulté d'écrire, de ces mots qui ne viennent pas. Elle reçoit une lettre de son mari, le 15 octobre, où il avoue : « Excuse-moi de t'écrire si brièvement, suivre une idée, chercher mes mots me fatigue »<sup>61</sup>. À Madeleine Rolland, il réitère son constat d'impuissance le 5 novembre : « J'éprouve en particulier une grande difficulté à écrire »<sup>62</sup>. Il y a bien évidemment le poids de la fatigue physique qui pèse sur la plume. Néanmoins, ces déboires réitérés dans des lettres de plusieurs dizaines de lignes dissimulent une autre réalité que la faiblesse physique.

L'écrivain est mis à nu, démuné devant ce qui vient à manquer et qui faisait sa personnalité d'avant-guerre : la mise en mots du monde et de la réalité. Là où il pourrait sembler, de prime abord, qu'il n'y ait qu'une tournure stylistique assez banale de l'échange épistolaire, nous voyons plutôt l'aveu de l'effondrement du statut de l'écrit qui participe au grand chambardement du « soi » et de la personnalité. Alphonse de Châteaubriant, confronté à la perte de ses pratiques intellectuelles qui forgeaient son individualité en même temps qu'elles définissaient son rôle et sa fonction dans la société, fait le constat de ce qu'il a perdu et des mots qui lui échappent. L'évocation du temps d'avant renvoie aussi à cette période de son existence où les mots se suivaient sur le papier, où la liberté intellectuelle était garantie, et où le travail de l'intelligence était régulier. Autant de pratiques mises en suspens par la mobilisation.

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 246.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 250.

### III – De quelques idées à la fin de la guerre

Alphonse de Châteaubriant comprend bien que le conflit mondial auquel il participe aura des conséquences. Son écriture de guerre n'est pas uniquement autocentrée : il s'exprime, à diverses reprises, sur des sujets politiques et sociaux. C'est avec une grande attention qu'il faut considérer ses propres dires sur l'état du monde qui l'entoure, afin de mieux cerner dans l'après-guerre ce qui relève d'une opinion passagère, ou d'une pensée pérenne.

#### A) Le constat de la fin d'une époque

S'il y a un livre sur lequel Alphonse de Châteaubriant a eu le loisir de s'appesantir, surtout en 1917-1918, c'est *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* d'Arthur de Gobineau. Sa correspondance fait état d'un envoi par son frère dudit ouvrage publié de 1853 à 1855, et ses lettres sont imprégnées du discours décadent et pessimiste du comte mort en 1882. L'attirance pour le défenseur de l'aristocratie chevaleresque n'est pas surprenante. En Gobineau, Alphonse de Châteaubriant trouve un intellectuel de proximité qui formule, derrière une façade de rigueur scientifique, la décadence du monde moderne à travers une métaphysique de l'histoire<sup>63</sup>. A l'écart des offensives de 1918, s'il prend la peine d'écrire la douleur et le traumatisme de ses années de mobilisation sous les drapeaux, il vilipende aussi la société des hommes, la sienne, avant d'en annoncer l'inéluctable effondrement. Émerge alors sous sa plume le sentiment de la fin d'une époque, d'une usure sociale et politique et d'un monde qui se termine. Cette conception décadentielle du monde s'appuie sur un caractère pessimiste et un certain vague-à-l'âme propres à Alphonse de Châteaubriant<sup>64</sup>, sentiments qui s'expriment sans retenue dans la conversation épistolaire qu'il entretient avec Romain Rolland de 1906 à 1914<sup>65</sup>. Et si les « pacifismes, patriotismes, voire nationalismes nés avant-guerre sont transformés par l'expérience de guerre » comme le souligne Nicolas Beaupré<sup>66</sup>, chez Alphonse de Châteaubriant

---

<sup>63</sup> Arthur de Gobineau, *Œuvres. Tome 1*, Bibliothèque de la Pléiade., Paris, Gallimard, 1983. Introduction à la composition et à la réception de l'œuvre d'Arthur de Gobineau par Jean Gaulmier, p. IX-LVII.

<sup>64</sup> Nous empruntons ce néologisme à Michel Winock : une pensée décadentielle et une pensée nourrie d'anxiété qui ne cesse de fustiger les innombrables causes de ce qui est perçu comme un déclin historique, social, économique, culturel etc. Voir Michel Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, 2014 (1982), p. 130.

<sup>65</sup> Louis-Alphonse Maugendre, *L'Un et l'autre. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant. Choix de lettres (1906-1914)*, Paris, Albin Michel, 1983.

<sup>66</sup> N. Beaupré, *Ecrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne, 1914-1920*, op. cit., p. 7.



la guerre a pour conséquence la transformation d'un pessimisme et d'un dégoût autocentrés avant sa mobilisation, en un dégoût généralisé pour la société et les hommes pendant sa mobilisation.

Le mal dont souffre la modernité se loge d'abord dans la tête : une « crise de l'esprit », pour reprendre l'expression de Paul Valéry, frappe l'Homme. Le 9 janvier 1918, de Châteaubriant écrit à sa sœur : « Je suis frappé, toujours plus frappé du peu de vraie liberté que manifeste l'esprit humain dans les événements de la vie, et de voir combien il excelle à poursuivre des objectifs dérisoires, à quel point les solutions enfantines le contentent »<sup>67</sup>. Les lettres sont nombreuses où le constat de cette « crise de l'esprit » est réitéré. La principale caractéristique des prémonitions d'Alphonse de Châteaubriant est qu'elles sont presque toujours extrêmement vagues, « l'objet » de son mécontentement ayant la plupart du temps des contours flous et non définis. A quoi fait-il allusion en évoquant l'ébranlement, la faillite de l'esprit ? S'agit-il de l'humanisme issu des Lumières rejeté aussi par Gobineau qui voit dans le libéralisme politique et moral la voie du déshonneur dans laquelle la France s'enfoncé<sup>68</sup> ? Du « progressisme » caractérisant l'esprit républicain depuis 1789 ? Evoque-t-il, plus généralement, le libéralisme politique et social ? Ce qui importe, c'est moins « l'objet » que le constat : l'esprit est usé, alors le monde s'efface.

Alphonse de Châteaubriant est en enfer, et il le fait savoir. Le 3 août 1918, il se plaint à sa sœur de se trouver « au milieu du monde barbare [...] au sein de cette géhenne du monde actuel »<sup>69</sup>. La maison humaine est en feu, celui-ci ravage la totalité de l'édifice qui menace de s'effondrer : « Car cette guerre est bien autre chose que le conflit dont on nous parle. C'est l'édifice construit par nos ancêtres qui s'écroule, c'est tout notre héritage, mûr pour la décomposition, mère de la vie, qui se liquéfie entre nos mains »<sup>70</sup>. Le cours de l'histoire humaine s'arrête avec la guerre, et le monde entier est emporté dans le brasier de celle-ci. Le règne du chaos s'impose. L'inquiétude, la douleur même, d'une société sans classe, ou tout du moins d'une société sans hiérarchie, sont maintes fois formulées. Des dominants de la société française aux dominés, de la bourgeoisie aux paysans, tous ont failli et tous ont échoué. Le 14 février, de Châteaubriant écrit en ces termes à sa sœur : « Le récit de la conversation dont tu fus le témoin chez Mme L... [*Sic*] m'a bien fait rire. C'est là, un des aspects de l'éternel exemple qu'il convient de citer comme venant à l'appui de la thèse des puissants, pour qui l'humanité n'est

---

<sup>67</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, op. cit., p. 214.

<sup>68</sup> A. de Gobineau, *Œuvres. Tome 1*, op. cit. Notice de Jean Boissel, p. 1272.

<sup>69</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, op. cit., p. 240.

<sup>70</sup> *Idem*.

que le plus vil des troupeaux »<sup>71</sup>. La « tête sociale » est obsolète, la base n'est pas en meilleur état. De Châteaubriant ne tient pas longtemps dans sa défense du peuple face au mépris de ses dirigeants. Le peuple est détesté car il est détestable. Le 9 janvier, à sa sœur, il affirme que le peuple, dans son ignorance naturelle, ne doit pas être égaré : « Il y aura beaucoup de choses à dire sur ce sujet au peuple, et qui devront lui être expliquées si on ne veut pas le voir continuer à s'égarer dans la direction de son idéal bourgeois »<sup>72</sup>. Cette critique récurrente des autres, de la « masse » et du peuple, annonce un rejet des libertés démocratiques et individuelles au sens large.

Si Alphonse de Châteaubriant côtoie ses concitoyens sous l'uniforme, on comprend à la lecture de sa correspondance que cette situation n'est que provisoire et qu'elle n'a pas vocation à durer après la démobilisation. Ses mots sont acerbes et d'une rare violence pour ceux qui ne partagent pas sa hauteur de vue, et sa lucidité sur la guerre et la société. Ses lettres donnent l'impression d'un intellectuel détenteur de la vérité, debout sur une barricade, s'adressant à la foule censée l'entendre et le comprendre. L'époque pendant laquelle Alphonse de Châteaubriant faisait la morale et prenait publiquement la parole devant ses camarades, trait caractéristique des intellectuels mobilisés<sup>73</sup>, a laissé place pour l'année 1918, à une absence totale de prise de parole, à une raréfaction des moments communs d'ouverture de colis, ainsi qu'à une totale absence de partage de denrées reçues. La camaraderie fièrement affichée de 1914 à 1917 a été remplacée par la rancœur, l'amertume et la solitude.

De dépit, de haine aussi, de Châteaubriant développe toute une rhétorique du mépris, de l'arrogance et de la détestation de l'autre qui peut prendre plusieurs formes. A sa femme il explique, dans une lettre datée du 28 avril 1918, que ses « seuls voisins sont les chevaux, gens moins encombrants, moins bavards et très manifestement moins stupides que la bête électorale »<sup>74</sup>. Le peuple est animalisé, privé de son humanité et réduit à l'état d'une bête d'élevage dont on devine que la vie ne se résume qu'à la rumination, l'obéissance ou l'abattoir. L'échelle de valeur ontologique entre l'homme et la bête est une nouvelle fois inversée dans une lettre du 10 juin adressée à la même destinataire : « J'ai donc repris ma solitude près de mes chevaux, qui sont sûrement, d'une certaine manière et dans un sens que tu comprendras, les

---

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 214.

<sup>73</sup> N. Mariot, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, *op. cit.* Voir le sous-chapitre « Faire la leçon : heurts et malheurs de la pédagogie patriotique », p. 341-356.

<sup>74</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, *op. cit.*, p. 225.

seuls être *vraiment* [*Sic*] intelligents de la formation »<sup>75</sup>. Peu d'êtres humains trouvent grâce à ses yeux. Le 13 juin, il réitère son mépris à sa femme pour toute cette « médiocrité » qui l'environne et qui lui fait désespérer de la condition humaine partout où il pose son regard<sup>76</sup>. Ce sentiment s'accroît en 1918. Empreint de paternalisme et fier d'assumer sa position en surplomb, Alphonse de Châteaubriant avait d'abord pour ses hommes une certaine affection, qui bien évidemment restait dépendante d'un rapport étroit de domination et de soumission. En témoigne cette lettre adressée à Louise Cruppi, et datée du 25 novembre 1916 :

« Je leur ai donc lu, à haute voix, comme s'il s'était agi d'un rapport émanant du quartier général la phrase où vous proposez de prendre un d'entre eux pour filleul [...] je m'apprêtais à m'en retourner sans avoir eu de réponse lorsque je m'aperçus que tous les regards étaient tournés vers Moura [...] " Eh ! mon pauvre Moura, m'écriai-je, c'est vrai ! C'est toi le pauvre bougre cherché [...] Veux-tu être le filleul de cette aimable dame, qui est ma grande amie ? ". Moura retira ch'pipe (lisez pipe) de ch'bouche [*Sic*] et eut un sourire silencieux »<sup>77</sup>.

En parallèle de ce type de discours, de Châteaubriant développait déjà dès 1915 une rhétorique de dégoût pour l'espèce humaine. La violence verbale est toujours là en 1918 et elle s'accroît, tandis que les témoignages d'affections pour ses hommes sont inexistantes.

Les adjectifs de quantité sont utilisés pour disqualifier, dénigrer, insulter. De Châteaubriant regrette ainsi, dans une lettre du 3 juillet 1918 adressée au docteur Bertillon, en parlant des grands hommes de l'histoire comme Jésus ou Napoléon qu'ils aient abandonné « leur puissance ». A qui ? Aux « petites gens » et « aux masses médiocres ». « Petit » est le peuple, « massive » est sa médiocrité. L'animalisation de la quantité produit aussi son effet, notamment quand sont évoquées dans cette même lettre les « millions de bêtes grouillantes »<sup>78</sup>. Chaque terme dévalorisant peut être assimilé à un critère esthétique : le mensonge est laid, l'ennemi est immonde. Le 8 juillet, dans une lettre adressée à sa sœur, après avoir fustigé « l'écœurante comédie des gens », de Châteaubriant fait face au répugnant : « Non, l'humanité est trop laide pour que je puisse m'empêcher de considérer tout individu en qui ne se manifeste pas nettement

---

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 228.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 232.

une âme d'exception, comme participant aux caractères de l'espèce vulgaire »<sup>79</sup>.

Dans cette vision négative du monde, de Châteaubriant réfléchit à lui-même et sur lui-même. Les critiques qu'ils profèrent servent aussi, finalement, à mieux le positionner. On retrouve, encore une fois, l'influence gobinienne. Il fait une référence au concept des « fils de roi » dans la lettre adressée à sa sœur le 8 juillet<sup>80</sup>. Il a donc repris et assimilé le principe élitiste de l'auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines*. De Châteaubriant se voit ainsi en intellectuel visionnaire, en esprit supérieur. Il est bien question de l'intellectuel face à tous dans cette lettre du 17 juillet adressée à la même destinataire :

« Non, je n'ai pas d'ami, et je t'assure que je n'en ai pas besoin. Le seul ami que je pourrais avoir serait un homme qui, comme moi, regarderait la vie à l'envers, c'est-à-dire du bon côté. Des autres, je me soucie peu. Ils font seulement pour moi partie du spectacle et je me garderais bien d'interrompre leur jeu si absorbant pour le seul plaisir, qui ne serait pas partagé, de leur faire part de mes réflexions »<sup>81</sup>.

La prétention n'est jamais loin d'être le seul à « avoir compris », d'être l'unique dépositaire de la « vérité ». Le 3 août, il explique à sa sœur qu'il y « a là tout un monde d'émotions, de visions, de sentiments que les autres ne peuvent comprendre »<sup>82</sup>. Alphonse de Châteaubriant, à travers ses déclarations récurrentes sur la médiocrité supposée des gens qui l'entourent, témoigne d'un rejet du monde de la base à son sommet. Il ne se met réellement à détester les autres qu'à une période de la guerre où les complications du début de la mobilisation sont depuis longtemps dépassées. Gradé, ayant accès à un minimum de confort et à l'abri de l'encombrement des tranchées, cette tendance à la détestation d'autrui, qui vire régulièrement à l'insulte la plus brutale, traduit un sentiment d'isolement voulu qui rend compréhensif à la fois sa sociabilité combattante d'après-guerre, mais aussi l'évolution de sa pensée politique et sociale une fois la démobilisation militaire actée.

## **B) Du triple refus de la démocratie, du libéralisme et du bolchevisme**

Cette détestation maintes fois proclamée de la « masse » et des « autres » n'est donc pas

---

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 234.

<sup>80</sup> *Idem.*

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 236.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 240.

un simple excès de haine consécutif à plusieurs années de mobilisation. Elle est l'une des expressions d'un rejet bien plus vaste de tout le système politique et social de la France. C'est la démocratie qui représente l'antivaleur des intérêts du monde sous la plume d'Alphonse de Châteaubriant encore mobilisé. On a vu précédemment que l'électeur était comparé à une bête, que l'exercice de sa citoyenneté ne se résumait au mieux qu'à l'inutilité, au pire au parasitage. L'écrivain évoque le système politique honni dans cette lettre du 17 juillet 1918 adressée à sa sœur :

« Je ne sais vraiment pas dans quel abîme vont s'enfonçant nos sociétés modernes, avec cette mentalité qui les porte à n'avoir plus foi que dans leur prétentieuse petite industrie. J'ai le sentiment que l'homme vient de perdre une de ses facultés essentielles et que, précisément ; ce mot de "démocratie" répond à cette catastrophe physiologique, peut-être incurable, peut-être mortelle »<sup>83</sup>.

Il est question de l'égoïsme de l'homme démocratique, produit de la modernité perverse. La démocratie est critiquée en premier lieu pour son aspect anthropologique. Elle produit un homme faux, loin de l'homme bon promu par toute une sensibilité progressiste issue de la Révolution française<sup>84</sup>, et un homme égoïste qui entraîne à sa perte bien plus que sa personne. Cet homme démocratique est antinaturel, il est contraire à l'ordre des choses. Le 8 août, Alphonse de Châteaubriant écrit à sa femme : « Le monde, plus que jamais, me semble livré à un tourbillon d'illusions. L'histoire vivante des hommes se déroule inutilement pour la plupart des esprits. Jamais il n'a été autant question de démocratie et pourtant l'idée ne fait son chemin que lorsqu'elle est substantiellement existante ou virtuelle dans les organismes »<sup>85</sup>. La démocratie n'est pas un système politique souhaitable car elle est « hors-sol » en quelque sorte, elle est contraire à la nature humaine. Ce ne sont pas les hommes qui font leur système politique, c'est la nature humaine qui impose aux hommes leur mode d'organisation. Que constate-t-on dans la nature ? Partout règnent l'inégalité des espèces et la loi du plus fort. C'est pour cette raison qu'Alphonse de Châteaubriant feint d'être confronté à une erreur logique : une idée ne peut qu'être contenue dans un organisme avant d'être exprimée. Comment se fait-il alors que la démocratie soit sur toutes les bouches, de toutes les discussions, alors qu'elle est étrangère à la loi de la nature ?

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 236.

<sup>84</sup> Antoine Compagnon, *Les antimodernes de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, 2005, p. 21-22.

<sup>85</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, op. cit., p. 242.

En parallèle de cette écriture très critique des postulats modernistes, Alphonse de Châteaubriant évoque à de multiples reprises la société de l’Ancien Régime comme opposition à la décadence du monde actuel. Cet imaginaire de la société féodale est d’autant plus facile à mobiliser qu’Alphonse de Châteaubriant est lui-même issu d’une vieille noblesse terrienne arrivée en France au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>86</sup>. Son roman *Monsieur des Lourdines*, paru en 1911, s’inspirait d’un de ses aïeux, Gaspard van Bredenbeck, qui suivra Louis XVIII, chassé du pouvoir lors des Cent-Jours, avec Lamartine<sup>87</sup>. Et ce d’un monde révolu, en plus de servir d’inspiration romanesque, est mobilisé pour mieux critiquer la modernité au sens large. La démocratie n’est pas qu’un problème anthropologique, c’est aussi un problème économique. Le 22 juin 1918, de Châteaubriant écrit en ces termes à son épouse, en évoquant la refonte du principe bourgeois et de ses attributions :

« Toute une mentalité nouvelle devra intervenir, particulièrement de la part de la bourgeoisie française, absorbée désormais par de prodigieux envahissements, toute une transformation dans le sens de la simplicité, du contentement de peu, du détachement même, s’il le faut, et de la réhabilitation de bien des genres de travaux et d’activités que cette bourgeoisie considérait jusqu’alors comme entrant peu dans ses attributions »<sup>88</sup>.

Point une critique à peine voilée de l’industrie. Ce que préconise de Châteaubriant, c’est un retour à une économie rurale, plus frugale, une économie de proximité dont le travail manuel est la principale composante. Il est aussi question d’un retour à un travail fondé sur le labeur physique sans machine dans cette lettre du 9 janvier envoyée à sa sœur : « Peut-être, cette guerre finie, l’homme entrera-t-il dans une meilleure voie, dans une voie de travail moins inquiète, plus saine, plus docile aux grandes lois éternelles de l’effort et de l’amour »<sup>89</sup>. Les conditions modernes de production ne sont qu’une des dimensions de la démocratie et de ce monde qui court à sa perte. Les hommes ont proclamé insidieusement leur chute le jour où ils sont sortis du carcan de la société médiévale.

Selon l’écrivain en guerre, la démocratie a un allié de poids dans la destruction du monde et des hommes, ou pour le dire en d’autres termes, l’effondrement du tsarisme en Russie a créé

---

<sup>86</sup> L.-A. Maugendre, *Alphonse de Châteaubriant 1877-1951*, op. cit., p. 16.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>88</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, op. cit., p. 229.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 214.

un ennemi aussi redoutable que le système politique qui prévaut en France : le bolchevisme. Alphonse de Châteaubriant met en garde son épouse dans une lettre déjà citée du 28 novembre 1918. L'heure n'est plus au conflit entre nations séparées mais bien à une union contre la menace rouge. Les Européens ont raté le coche, à eux de rattraper leur erreur dans l'avenir : « L'heure était venue cependant pour les nations de coopérer ensemble à la réalisation du grand organisme européen, comme pour les gouvernements conservateurs de faire cause commune contre l'ennemi commun : le bolchevisme international »<sup>90</sup>. Rien d'illogique, on le voit, à ce qu'Alphonse de Châteaubriant ait en horreur la doctrine révolutionnaire de Lénine et le Parti bolchevique en Russie. La bourgeoisie et la monarchie ont été balayées par les événements révolutionnaires, et la société sans classe affirmée dans le pays du tsar déchu Nicolas II. De Châteaubriant voit à l'Est le règne proclamé de l'uniformité et de l'indifférenciation tant redoutées et tant condamnées. Sans lier pour autant la guerre avec cet événement révolutionnaire, Alphonse de Châteaubriant est au courant de l'effondrement du tsarisme, comme tous les soldats. L'armistice ne fait pas disparaître les dangers mortels, il en modifie juste la proportion et la nature. Les obus et la mitraille ont été remplacés par des systèmes politiques que de Châteaubriant agonit.

### **C) Alphonse de Châteaubriant et l'Allemagne : interprétation d'un « non-dit »**

La lecture des lettres d'Alphonse de Châteaubriant datées de 1918 offre l'étrange impression d'un conflit sans ennemi, d'une mobilisation sans objectif militaire. L'Allemagne et les Allemands sont les grands absents de sa correspondance de guerre. On passe de quelques rares évocations au début du conflit à un silence qui devient progressivement total et définitif. L'hypothèse de l'autocensure ne tient pas, de Châteaubriant ne s'étant pas privé d'exprimer de manière récurrente son plus profond mépris pour ses camarades de cantonnement. De la même manière, on voit mal comment la censure militaire aurait fait avorter l'expression de haine pour le Reich de Guillaume II, alors que les soldats français dans leur ensemble ne se sont pas retenus de haïr l'Allemagne et de le faire savoir dans leurs correspondances. L'on pourra nous objecter que cette absence n'est pas très significative, qu'il y a probablement d'autres « manquements » plus ou moins importants dans la correspondance de guerre d'Alphonse de Châteaubriant qui

---

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 252.

permettraient de mieux comprendre son expérience combattante. Cependant, l'Allemagne, ainsi que tout ce qui en dérive de ses soldats à ses arts en passant par ses scientifiques et ses intellectuels, est la pièce centrale des mentalités combattantes et de la culture de guerre en France. Cela se traduit par une haine intense accompagnée d'une pulsion exterminatrice<sup>91</sup>.

La compréhension des discours guerriers ne peut faire l'abstraction, en filigrane, de la question nationale et de l'attachement patriotique. Détester l'Allemagne et tuer l'Allemand ne peuvent se résumer aux pulsions instinctives que génère le combat : derrière chaque coup de feu, après chaque journée supplémentaire à résister et à consentir, il y a l'affirmation de soi et de sa primauté sur l'autre. Chaque soldat, quel qu'il soit, porte en bandoulière une conscience nationale qui se fixe sur un ennemi unique, comme l'explique Michael Jeismann<sup>92</sup>. Le Français se battant dans les tranchées se sent appartenir à un destin collectif, il se voit être une « partie » du « tout », dont l'avenir ne peut s'envisager sans la victoire, car l'Allemagne venait remettre en cause l'existence même de la communauté nationale. C'est dans cette perspective que l'on peut interpréter le silence d'Alphonse de Châteaubriant. Dès lors qu'il ne veut pas voir l'Allemagne agoniser, que la défense de la civilisation française n'est pas un impératif vital, pour quoi, pour qui et contre qui se bat-il ?

Alors qu'Alphonse de Châteaubriant avait partagé l'indignation du saccage de Reims en 1914, y voyant une atteinte injustifiée au génie humain et à la France, on constate rapidement une réduction, un appauvrissement de ses motivations de guerre. Après une année 1917 terrible d'un point de vue du moral – la conjonction de l'agitation sociale, de l'échec de l'offensive Nivelle, des mutineries qui touchent l'armée française et la révolution bolchevique faisant chuter le moral des Français<sup>93</sup> – « l'unanimité nationale »<sup>94</sup> se reconstitue en juillet 1918, et les combattants, comme l'arrière, se remobilisent derrière la nécessité de la victoire. Alphonse de Châteaubriant semble ne se battre, en 1918, que pour lui-même, et en aucun cas pour une quelconque civilisation française, une patrie ou une communauté nationale. Doit-on y lire, là aussi, une influence gobinienne ? On sait que ce dernier était arrivé à un constat somme toute pessimiste quant à l'évolution d'une France où il n'y avait plus rien à conserver. Le 28 novembre 1918, de Châteaubriant écrit à son épouse :

---

<sup>91</sup> S. Audoin-Rouzeau et A. Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, op. cit., p. 145.

<sup>92</sup> Michael Jeismann, *La Patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, Paris, CNRS Editions, 1997 (1992).

<sup>93</sup> J.-J. Becker et G. Krumeich, *La Grande Guerre, une histoire franco-allemande*, op. cit., p. 119.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 123.



« Mais, vois-tu aujourd'hui que les batailles viennent de prendre fin, ce qui me révolte dans cette guerre, ce n'est peut-être pas tant la guerre elle-même que l'immense retard apporté par l'esprit des peuples et de leurs dirigeants à percevoir le grand mouvement d'unification européenne commencé depuis longtemps [...] L'avenir de l'Europe est bien sombre, mais, coûte que nous coûte, nous marchons vers *une Europe une*, de plus en plus *une [Sic]* »<sup>95</sup>.

La perception d'un cadre national dépassé et l'élargissement des problèmes nationaux à un environnement européen, influencent les lendemains de guerre d'Alphonse de Châteaubriant en même temps qu'ils aident à comprendre une évolution politique qui se fait au détriment exclusif de la France bien des décennies plus tard.

Les lettres de guerre d'Alphonse de Châteaubriant se refusent à l'anecdotique et deviennent le support privilégié de ses états d'âme, de ses souffrances et de ses espoirs. A ce sujet, l'année 1918 ne fait pas exception aux autres années de sa mobilisation. En revanche, ce qui change dans cette dernière année de conflit pour de Châteaubriant, c'est bien l'apparition progressive d'un système de pensée, d'une idéologie, qui voue aux gémonies le monde actuel. Sur la société, la démocratie, le peuple, ou encore le socialisme, Alphonse de Châteaubriant s'exprime et c'est une vision du monde qui peu à peu se dévoile. Dès lors, se pose la question de l'ancrage de ses opinions : résistent-elles à la démobilisation militaire ? Ou au contraire, constituent-elles le point central d'une pensée qui ne cesse de s'épanouir et de s'étoffer dans l'entre-deux-guerres ?

---

<sup>95</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, op. cit., p. 252.



## **Chapitre 2 : Alphonse de Châteaubriant et les années d'après-guerre : une démobilisation culturelle réussie ?**

Après avoir évoqué dans le précédent chapitre les enjeux autour de la dernière année de mobilisation d'Alphonse de Châteaubriant, il nous faut maintenant mettre en lumière le passage de sa « culture de guerre »<sup>1</sup>, cette culture chargée de représentations qui donnent sens à la guerre, dans le monde de la paix. Cette culture de haine intense pour l'ennemi, imprégnée de religiosité et traversée par une violence constante pendant la guerre « n'est pas morte avec l'armistice » comme le souligne Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau<sup>2</sup>. Cette démobilisation culturelle et ce retour progressif à la vie normale ont une chronologie spécifique pour chaque combattant et Alphonse de Châteaubriant ne fait pas exception.

Il a fallu accepter la guerre, il faut désormais accepter la paix. Il faut saisir au plus près l'évolution des valeurs et des représentations d'Alphonse de Châteaubriant dans la période qui suit l'arrêt officiel des hostilités. Se pose donc la question dans ce chapitre de l'évolution des principales idées antidémocratiques que nous avons pu relever dans la dernière année de sa correspondance de guerre, afin de mesurer leur imprégnation ou au contraire leur progressive disparition, tout en prenant en compte les modalités de son retour au foyer et de sa sortie de guerre.

Pour répondre à ces questions, les lettres d'Alphonse de Châteaubriant envoyées pendant la guerre sont d'un précieux recourt. La correspondance qui reprend avec Romain Rolland est, elle aussi, riche en enseignements. Enfin, il nous faut considérer son roman *La Brière*, paru en 1923. Dans cet ouvrage, une historienne affirme déceler la mise en intrigue des présupposés idéologiques d'Alphonse de Châteaubriant<sup>3</sup>. Il nous faut reconsidérer cette analyse, avant d'apporter notre propre interprétation de l'ouvrage.

---

<sup>1</sup> La réflexion proposée par John Horne sur l'évolution de cette culture qui s'est constituée avant et pendant le conflit ouvre de nombreuses perspectives d'analyse sur l'acceptation par le soldat, et les sociétés belligérantes, de l'expérience combattante et du sens qui lui est donné. C'est à lui que nous empruntons ce concept. Voir John Horne, « Démobilisations culturelles après la Grande Guerre » dans *14-18 Aujourd'hui – Today – Heute*, Editions Noësis., Paris, 2002, vol.5, p. 45-53.

<sup>2</sup> Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 223.

<sup>3</sup> Kay Chadwick, *Alphonse de Châteaubriant : Catholic collaborator*, Oxford, Peter Lang Ltd, 2002. Voir le chapitre « *La Brière* : racial identity and racism » p. 61-70.

## **I – Les traces de l'expérience combattante**

Alphonse de Châteaubriant est démobilisé en février 1919. Ne s'étant jamais véritablement exprimé de manière directe et franche sur ce qu'il avait ressenti, et ce quelle que soit la période considérée, la douleur vécue et l'ampleur du traumatisme restent pour l'essentiel muets. Pourtant, l'acceptation de la guerre et la réinterprétation du conflit, de ses causes et de ses finalités, eu égard à ce qui été consenti, sont déterminantes, selon nous, pour comprendre son comportement dans les années qui suivent l'arrêt des hostilités.

### **A) Le retour à la vie civile d'Alphonse de Châteaubriant : le bonheur retrouvé ?**

La première question qu'il faille explorer est celle du retour, c'est-à-dire la manière dont le soldat Alphonse de Châteaubriant revient à ses sociabilités du temps de paix<sup>4</sup>. De cette réappropriation de l'univers affectif et familial laissé en suspens par la guerre, dépend le sens qu'il donne à la guerre et, en dernier ressort, l'acceptation ou non de celle-ci. Bien qu'il fût ambulancier pendant le conflit, à l'écart des tranchées et des assauts une fois que le front se stabilise, la guerre d'Alphonse de Châteaubriant a été violente. Sa période d'après-guerre, marquée par de profondes et régulières dépressions nerveuses qui l'atteignent tout au long des années 1920, l'est aussi.

Il est avéré qu'Alphonse de Châteaubriant souffrit « d'états dépressifs sérieux »<sup>5</sup>. Sa correspondance donne à voir ce mal-être psychique qui s'installe et qui dure au moins jusqu'au début des années 1930. Le 5 novembre 1918, il explique à Madeleine Rolland être « très fatigué ces temps-ci. J'éprouve en particulier une grande difficulté à écrire. Ce n'est pas grave : de la dépression nerveuse, autrement dit le coup de marteau de quatre années de guerre »<sup>6</sup>. Le 23 septembre 1920, il fait état à nouveau d'une fatigue physique qui l'étreint, dans une lettre adressée à Romain Rolland cette fois-ci : « Je suis un peu fatigué depuis quelque temps, et c'est la raison pour laquelle je ne t'ai pas écrit plus tôt. Cela ne va pas encore très merveilleusement, et je suis obligé à des précautions. Je suis toujours dans ma clinique ; j'espérais pouvoir la

---

<sup>4</sup> S. Audoin-Rouzeau et A. Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, op. cit., p. 225.

<sup>5</sup> Louis-Alphonse Maugendre, *Alphonse de Châteaubriant 1877-1951*, Paris, André Bonne, 1977, p. 121.

<sup>6</sup> A. de Châteaubriant, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, Paris, André Bonne, 1952, p. 250.

quitter à la fin de septembre »<sup>7</sup>. Face à ce mal psychique, quel remède ?

De Châteaubriant devient un adepte de la méthode Coué, le clinicien apôtre de l'autosuggestion établi à Nancy. À son fils Guy, il apprend cette « force » de l'imagination et s'en félicite, dans une lettre du 12 novembre 1922 adressée à Rolland, affirmant que les excellentes notes obtenues par celui-ci sont en partie liées à cette méthode<sup>8</sup>. En 1926, dans le livre *Ce que je dis* publié par Émile Coué, on trouve une lettre d'Alphonse de Châteaubriant envoyée au clinicien et publiée en dernière page de l'ouvrage, dans lequel il indique pratiquer cette méthode depuis quatre ans tout en s'efforçant de la faire connaître autour de lui<sup>9</sup>. À Romain Rolland, il adresse une indication thérapeutique pour guérir une « bronchite tenace », dans une lettre du 25 septembre 1927 : « Je te rappelle le texte de la formule : "*tous les jours, à tous les points de vue, je vais de mieux en mieux*" qu'il importe de réciter avant de s'endormir et en se réveillant »<sup>10</sup>. Marcel Martinet, lui aussi, a pu bénéficier des conseils d'Alphonse de Châteaubriant pour guérir de son diabète. Dans une lettre du 23 mai 1927, ce dernier prodigue ses conseils qui, on l'apprend alors, sont parfois explicités au cours de rencontres à domicile : « Continuez la pratique que je vous ai enseignée... Il sera bon du reste que nous nous revoyions. Voulez-vous venir un de ces jours chez moi. Bien que le voyage soit un dérangement pour vous, nous sommes tellement bien ici pour causer tout à fait à notre aise »<sup>11</sup>. De Châteaubriant ne fut pas qu'un utilisateur régulier et revendiqué, puisque il s'investit aussi dans une des branches de l'organisation du clinicien comme membre du comité d'administration de l'Institut de Paris avant d'en devenir le Président directeur général en janvier 1927.

Toutefois, cette aventure dans le milieu associatif de la psychologie générale s'est très probablement mal terminée. De Châteaubriant fait état dans sa correspondance des déboires administratifs de l'association. Le 12 septembre 1927, il explique à Rolland : « En qualité de président du conseil d'administration de l'Institut Coué de Paris, je suis chargé de l'ingrate besogne de prononcer la dissolution de la société. Ce sont des histoires assommantes »<sup>12</sup>. Au même destinataire, il explique dans une lettre du 9 janvier 1928 : « C'est que voici des semaines, depuis le 15 décembre environ, que je suis dans la fumée d'une bataille ; que je me

---

<sup>7</sup> Louis-Alphonse Maugendre, *L'Un et l'autre II. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant (1914-1944)*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 172.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 261.

<sup>9</sup> L.-A. Maugendre, *Alphonse de Châteaubriant 1877-1951, op. cit.*, p. 122.

<sup>10</sup> L.-A. Maugendre, *L'Un et l'autre II. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant (1914-1944)*, *op. cit.*, p. 326.

<sup>11</sup> Bibliothèque nationale de France (BNF), Paris, site Richelieu-Louvois, NAF 28352 (28-36), fonds Marcel Martinet, lettres reçues d'Alphonse de Châteaubriant. Lettre du 23 mai 1927 (32-33).

<sup>12</sup> L.-A. Maugendre, *L'Un et l'autre II. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant (1914-1944)*, *op. cit.*, p. 323.

bats pour défendre les intérêts vitaux de ce malheureux Institut Coué de Paris »<sup>13</sup>. Il n'est ensuite plus question dans leur correspondance, ni de l'autosuggestion, ni d'Émile Coué. L'institut change ensuite de nom en 1927, et devient l'Institut d'éducation psychique.

A l'opposé de cette souffrance psychique, il est des douleurs qu'Alphonse de Châteaubriant a la chance de ne pas connaître. La souffrance la plus brutale, la plus longue aussi, dans la période suivant la guerre est très probablement la douleur du deuil. L'historien Stéphane Audoin-Rouzeau a, dans un court essai, restitué cinq parcours de deuil au sortir de la Grande Guerre<sup>14</sup>. On retire de la lecture de ces histoires singulières, l'idée que la douleur ressentie devant la perte d'un être cher ne s'estompe jamais véritablement. Le deuil a des phases ascendantes et descendantes, des périodes où il est particulièrement douloureux, généralement au début du « parcours de l'endeuillé », et des moments où la douleur se fait moins vive. Du deuil, peut-on prétendre dans le cas particulier de la Grande Guerre, qu'il finisse par disparaître totalement ? Peut-on accepter la mort d'un proche quand celle-ci est donnée et subie dans de telles conditions ? L'acceptation de la disparition d'un proche dépend de multiples paramètres bien éloignés de ceux qui prévalent, en règle générale, dans des sociétés en paix. Le deuil de guerre est un deuil bien particulier, comme l'explique Stéphane Tison, qui concentre en lui six paramètres spécifiques : la violence du décès ; la mort liée à un rôle assigné par une institution (ce rôle étant plus ou moins accepté) ; la jeunesse du défunt ; l'absence de rites ; le caractère massif des décès ; leur origine fondamentalement violente<sup>15</sup>.

Alphonse de Châteaubriant n'a, quant à lui, personne à enterrer, et ce dans quelque « cercle »<sup>16</sup> de parenté que ce soit. La paix actée, sa démobilisation militaire effectuée, il retrouve sa famille restreinte. Son premier fils, Guy, est né le 18 avril 1904 tandis que le second, Robert, est venu au monde le 3 novembre 1906<sup>17</sup>. Tous deux sont évidemment bien trop jeunes pour avoir été mobilisés, ce qui ne veut pas dire que la guerre se situe pour eux dans un horizon lointain. Le consentement des soldats vivant l'épreuve du feu est lui-même alimenté par le consentement de la société entière derrière la nécessité de vaincre à tout prix<sup>18</sup>. Les enfants

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 335.

<sup>14</sup> Stéphane Audoin-Rouzeau, *Cinq deuils de guerre, 1914-1918*, Paris, Editions Noësis, 2001.

<sup>15</sup> Stéphane Tison, *Comment sortir de la Guerre ? Deuil, mémoire et traumatisme (1870-1940)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 65.

<sup>16</sup> Nous nous servons ici de l'analyse des « cercles de deuil » effectuée par Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker dans leur ouvrage *14-18, retrouver la Guerre*, *op. cit.*, p. 271.

<sup>17</sup> L.-A. Maugendre, *Alphonse de Châteaubriant 1877-1951*, *op. cit.*, p. 9-13.

<sup>18</sup> Jean-Jacques Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, *La France, la nation, la guerre : 1850-1920*, Paris, SEDES, 1995, p. 336.

français ne sont pas ménagés par la guerre, eux qui sont intégrés à la culture de guerre à travers l'école notamment<sup>19</sup>. Cependant, Alphonse de Châteaubriant est épargné par cette douleur incommensurable que représente la perte d'un enfant. Son épouse Marguerite, sa sœur Marie-Louise ainsi que son frère Guy Alexis Robert de Châteaubriant – on ne sait pourquoi ce dernier ne fut pas mobilisé en août 1914 – se portent bien, tout du moins ils sont vivants quand Alphonse de Châteaubriant rentre chez lui. C'est tout un panel de douleurs qui s'entremêlent et s'attisent que s'épargne l'ensemble de la famille : il n'y a pas de corps sans sépulture privé de soins funéraires en train de pourrir sur le champ de bataille. Alphonse de Châteaubriant et son épouse n'enterrent pas leurs enfants et sont une exception à ces innombrables familles françaises qui font le deuil d'un ou plusieurs enfants.

Se constitue ensuite, autour de chaque soldat, un autre « cercle » qui est celui des relations choisies : le cercle des amis<sup>20</sup>. De ce cercle-là, nous pouvons différencier deux niveaux : les amitiés de circonstance qui se nouent et se dénouent dans le contexte de la mobilisation militaire, et les amitiés antérieures à la guerre. Les amitiés de circonstance existent-elles pour Alphonse de Châteaubriant ? Elles sont très rares, épisodiques, presque inexistantes. Il n'a de cesse de chercher l'isolement, de cultiver sa singularité et de pratiquer le silence pour s'adonner aux exercices de l'esprit. Les déplacements d'Alphonse de Châteaubriant et ses hospitalisations pendant la guerre ont cassé régulièrement les cercles de connaissances qu'il s'était constitués, tout en mettant à mal de possibles liens d'amitié, ceux-ci ayant besoin de temps, de calme et de stabilité pour se nouer. En juin 1918, il passe de l'ambulance 13/11 à l'ambulance 7/6, avant d'être ensuite hospitalisé. C'est à chaque fois un nouveau départ avec de nouveaux liens à tisser. On comprend, dès lors, qu'il ne se soit pas grandement préoccupé après la guerre de ses anciens compagnons de bataille, compagnons dont il avait perdu la trace plusieurs mois avant l'arrêt des combats.

Quant aux amitiés de longue date, elles aussi sont rares. Alphonse de Châteaubriant ne semble avoir qu'un seul ami en la personne de Romain Rolland. Né en 1866 et blessé à la jambe depuis un accident de voiture, celui-ci n'a pas été mobilisé et a passé le temps de la guerre en Suisse principalement. Il devient un chantre du pacifisme international avec la publication de son texte *Au-dessus de la mêlée* le 22 septembre 1914 dans *Le Journal de Genève*, qui lui vaut

---

<sup>19</sup> Jean-Jacques Becker et Gerd Krumeich, *La Grande Guerre, une histoire franco-allemande*, Paris, Tallandier, 2012 (2008), p. 103.

<sup>20</sup> S. Audoin-Rouzeau et A. Becker, *14-18, retrouver la Guerre, op. cit.*, p. 276.

la haine d'une bonne partie des intellectuels français pour qui la neutralité dans cette guerre civilisationnelle n'est pas pensable<sup>21</sup>. Même cette franche amitié n'a pas véritablement résisté au conflit et à la séparation prolongée, puisque les lettres se sont espacées à mesure que la guerre s'éternisait : pour la seule année 1918, Romain Rolland envoie deux lettres à Alphonse de Châteaubriant, et ce dernier ne lui en envoie qu'une seule. Quant au reste des destinataires de sa correspondance en 1918, qui sont-ils ? Louise Cruppi, la proche amie de Romain Rolland qu'Alphonse de Châteaubriant a rencontrée avant la guerre, Madeleine Rolland est la sœur de l'auteur de *Jean-Christophe*. Quant au docteur Jacques Bertillon, nous ne savons peu de chose sur sa relation avec Alphonse de Châteaubriant, comme nous l'avons signalé précédemment. Toujours est-il que pour ces quatre personnes susnommées, la correspondance est rare, épisodique et informelle. La perte d'un ami peut être aussi douloureuse que la perte d'un membre de la famille, mais dans les deux cas Alphonse de Châteaubriant n'est pas concerné puisqu'il n'a pas à déplorer la perte des personnes que nous venons d'évoquer. De plus, Jacques Bertillon meurt en 1922 et Louise Cruppi en 1925 sans que cela ne l'émeuve outre mesure.

La douleur ressentie ne porte pas uniquement sur les êtres de chair, elle peut être provoquée par la perte des lieux vécus et des objets perdus. La stupéfaction et la haine éprouvées devant les ruines provoquées par les Allemands dans le Nord-Est de la France ont été maintes fois soulignées par les témoins et les soldats. On imagine aisément la profonde tristesse ressentie par un soldat devant son habitat ravagé, ou d'un paysan devant son champ rendu impropre à la culture du fait de la pollution militaire. La maison ou le lieu de travail sont l'objet d'un fort investissement affectif : c'est là qu'on y vit, qu'on y passe le plus clair de son temps, ce sont ces lieux qui sont le cadre de l'existence humaine. Alphonse de Châteaubriant, habitant à Versailles, n'a pas l'effroi de découvrir son habitat saccagé. S'il retrouve sa maison intacte, son confort de vie est lui aussi, on l'imagine, très rapidement réinvesti.

On ne saurait sous-estimer l'influence positive d'un cadre de vie préservé dans la reconstruction de soi et la réappropriation de son identité : il facilite la démobilisation du combattant et sert de pont existentiel entre la paix avant le conflit et la paix après le conflit. Le retour à la vie civile se fait d'autant plus facilement, qu'Alphonse de Châteaubriant n'a pas à chercher d'emploi, comme ce fut le cas pour bon nombre de combattants remplacés dans les usines de l'arrière. Ecrivain confirmé, ayant obtenu le prix Goncourt en 1911, son statut de lettré

---

<sup>21</sup> Bernard Duchatelet, *Romain Rolland, une œuvre de paix*, Paris, Presses de la Sorbonne, 2010, p. 61.



lui évite les multiples désagréments du chômage : l'oisiveté forcée, l'aveu d'un corps inapte qui doit réapprendre la rigueur des cadences de la machine, les gestes et les postures du métier ensuite, et enfin la douleur intime du manque de reconnaissance de la patrie qui laisse ses soldats dans la fragilité économique après avoir tant souffert. Alphonse de Châteaubriant ne fait pas partie de ces « exclus de la victoire » qu'à décrit Jean-Michel Guieu<sup>22</sup>. La patrie a su se montrer reconnaissante avec le soldat de Châteaubriant : il obtient une citation le 30 septembre 1917 pour ses « belles qualités de sang-froid, de courage et d'autorité dans les moments critiques »<sup>23</sup>. Cette reconnaissance de la nation est importante dans le processus de démobilisation culturelle. En l'absence d'une réparation impossible du préjudice subi eu égard aux sacrifices et aux douleurs consenties, la citation participe de ce sentiment de fierté du devoir accompli<sup>24</sup>. Pour le reste, Alphonse de Châteaubriant retrouve toutes les pratiques intellectuelles et familiales qui lui ont manqué pendant le conflit – comme l'écriture, l'introspection, la lecture, la solitude – et la reprise de l'écriture de son deuxième roman témoigne d'un certain retour à la vie calme d'avant-guerre.

Nous sommes donc face à une situation paradoxale : les sources pour qualifier le mal-être d'Alphonse de Châteaubriant ne manquent pas. A l'inverse, toutes les suppositions que nous faisons sur les modalités d'un retour à la normale après sa démobilisation s'appuient sur une absence de sources écrites. On retrouve un problème bien connu des historiens qui s'intéressent à la sortie de guerre des soldats : la peine et les plaintes laissent des traces, quand le bonheur se fait muet. Si l'importance des troubles psychologiques qui frappent Alphonse de Châteaubriant n'est pas négligeable, et que la guerre est à bien des égards l'expérience la plus importante de son existence, il ne faut pas non plus sous-estimer le très probable « bonheur » du retour au foyer qu'il éprouve ainsi que les multiples dispositions, familiales et professionnelles, qui participent toutes à un commun effort de réinvention de l'avenir et de ses possibles. En d'autres termes, la guerre fut violente pour de Châteaubriant, on peut légitimement penser que, pour lui, la paix ne le fut pas. Et c'est à l'aune de cette expérience de guerre acceptée, en quelque sorte « digérée », qui se transforme petit à petit en souvenir passé, que se mesure l'engagement politique et intellectuel d'un ancien combattant dans les années 1920 et 1930.

---

<sup>22</sup> Jean-Michel Guieu, *Gagner la paix 1914-1929*, Paris, Seuil, 2015.

<sup>23</sup> L.-A. Maugendre, *Alphonse de Châteaubriant 1877-1951*, *op. cit.*, p. 79.

<sup>24</sup> Antoine Prost, *Les anciens combattants, 1914-1940*, Paris, Gallimard, 2014 (1977), p. 53.

## **B) Ne pas écrire la guerre : les non-dits de l'expérience combattante**

La société française n'a pas attendu les années d'après-guerres pour voir une inflation des œuvres littéraires ayant pour trame principale, de près ou de loin, la guerre<sup>25</sup> : l'histoire de la bataille devient omniprésente dans l'édition, même si c'est surtout après le conflit que surgit une abondante littérature de témoignage<sup>26</sup>. La guerre fut un événement incontournable en raison de la mobilisation générale de toute la société française, du politique au paysan en passant par l'écrivain, mais aussi de par l'immensité des peines ressenties dont les familles endeuillées et les monuments aux morts sont les signes les plus visibles dans l'espace social à la fin du conflit. Ecrivain ayant consigné régulièrement ses pensées pendant le conflit Alphonse de Châteaubriant aurait dû écrire sur la guerre, mais un imprévu balaye tout projet d'édition. En date du 18 juin 1919, Alphonse de Châteaubriant fait état de cette information :

« Été voir Rolland tantôt et lui ai fait part du véritable deuil que jette en moi la perte de mes carnets de guerre oubliés par moi le 14 au soir dans le train de Versailles à Paris. La chose est irréparable : quatre ans de pensées, d'émotions, de sentiments, de méditations mêlés de fleurs qui m'avaient été envoyées et qui étaient conservées là pieusement, tout cela réduit à néant par une seconde d'inattention. »<sup>27</sup>

On imagine aisément l'immense peine d'Alphonse de Châteaubriant, mais la perte des carnets fut-elle, finalement, la seule responsable de la non-publication d'une quelconque œuvre narrant son expérience de guerre ? Le travail de *La Brière* était entamé bien avant l'ordre de mobilisation générale, mais les ébauches de roman vont connaître le même sort que les cahiers de guerre, puisque les dossiers de rédaction, eux-aussi, ont été perdus<sup>28</sup>. Tout est à refaire, et c'est à cette tâche qu'il se consacre de 1919 jusqu'à l'année de parution en 1923<sup>29</sup>. Se pose donc la question du non-dit de l'expérience combattante, ou plutôt de la « non-publication » de ses impressions de guerre.

---

<sup>25</sup> *Le Feu* d'Henri Barbusse, qui se veut selon son auteur une œuvre de résistance au discours de propagande, est publié en feuilletons à partir du 3 août 1916 avant sa sortie en librairie la même année. C'est un énorme succès : 10 000 exemplaires par mois sont vendus. Voir le sous-dossier « La réception du feu (1916-1919) » dans Barbusse, *Le Feu (Journal d'une escouade)*, Paris, Flammarion, 2014, p. 469-482.

<sup>26</sup> Éliane Tonnet-Lacroix, *La littérature française de l'entre-deux-guerres (1919-1939)*, Paris, Editions Nathan, 1993, p. 36.

<sup>27</sup> L.-A. Maugendre, *L'Un et l'autre II. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant (1914-1944)*, op. cit., p. 137.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>29</sup> On trouve justement cette datation « 1919-1923 » à la dernière page de son roman.

L'attribution du prix Goncourt apparaît comme un sismographe des mentalités de l'époque. De 1916 à 1919, c'est la guerre qui draine les vocations littéraires et fait vendre par milliers d'exemplaires les ouvrages : en 1916, Henri Barbusse reçoit le Goncourt pour *Le Feu*, quand la même année est décerné le prix de l'année 1914 à Adrien Bertrand pour *l'Appel du sol*. Le prix est ensuite attribué en 1917 à Henry Malherbe pour *La Flamme au poing* puis c'est Georges Duhamel avec *Civilisation* en 1918 qui est consacré. L'année 1919 apparaît comme une date importante dans l'écriture de guerre : l'intérêt pour celle-ci s'atténue, les ouvrages mettant en scène des soldats se vendent de moins en moins et le jury du Goncourt décide de décerner leur prix à Marcel Proust pour son livre *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* plutôt qu'à Roland Dorgelès et ses *Croix de bois*, qui remporte tout de même le prix Femina. La demande sociale a évolué, et l'on voit émerger des romans qui transcrivent l'apaisement de la souffrance à travers la quête des corps et des disparus. Le même Roland Dorgelès publie ainsi en 1923 *Le réveil des morts*, qui a pour trame principale le trafic organisé autour des corps sans sépulture du champ de bataille. Pour le reste, quand situer la fin de la période de la première écriture de guerre ?

Éliane Tonnet-Lacroix voit dans l'année 1925 un point de basculement littéraire, entre les années anxieuses d'immédiate après-guerre et l'apparition d'un nouveau désir de « reconstruction », se traduisant par la diffusion d'une nouvelle foi en l'humanité et en l'avenir, et l'apparition d'un nouveau « moralisme »<sup>30</sup>. Il faut ensuite attendre la toute fin des années 1920, et le début des années 1930, pour voir apparaître d'autres romans de guerre, dont la caractéristique principale reste la distance critique et la visée pacifiste : Céline, Jean Giono ou Remarque sont lus à cette époque.

On comprend, face à la très grande versatilité du champ littéraire, qu'Alphonse de Châteaubriant n'ait pas pu écrire, voire réécrire, ses impressions de guerre. A peine est-il démobilisé que l'intérêt des lecteurs pour l'écriture de celle-ci s'amointrit, en même temps que la société française essaye tant bien que mal de panser ses plaies et de passer à autre chose. Toutes les expériences de guerre ne sont pas racontables. L'intérêt du public fut soutenu pour les œuvres de guerre, celles-ci étant vues comme un palliatif au bourrage de crâne et au manque

---

<sup>30</sup> Éliane Tonnet-Lacroix, *Après-guerre et sensibilités littéraires (1919-1924)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991, p. 11.

d'informations en général<sup>31</sup>. Les ouvrages sont appréciés s'ils traduisent les pensées, le vécu des poilus, bien loin des formes de « vérités officielles » imposées par l'État. La plupart des romans de guerre sont donc des romans individualistes, qui décrivent le champ de bataille et les phases les moins glorieuses de la guerre de position. George Mosse avait souligné les caractéristiques communes des romans issus de la guerre qui, s'ils se veulent critiques face à la réalité des combats, n'en dépeignent pas moins des personnages « virils », issus de la « trempe des héros »<sup>32</sup>. Le bon soldat est celui qui conserve sa force physique et sa force morale, en d'autres termes sa « volonté ». La guerre est effroyable, mais puisqu'elle est acceptée, les soldats n'en deviennent que plus méritants. Le soldat des tranchées devient le personnage principal et presque exclusif des descriptions romancées de la guerre, qu'il soit internationaliste ou pacifiste, que la guerre soit dénoncée ou acceptée, que le conflit amène à une « révélation intérieure »<sup>33</sup> ou à un dégoût de soi. L'écriture de la guerre se fait presque exclusivement à travers le prisme du poilu des tranchées, ce que n'est pas Alphonse de Châteaubriant. Cantonné dans son ambulance d'armée, il ne peut pas raconter ce qui est racontable pour d'autres : être monté au parapet, avoir tué un Allemand, avoir subi sans broncher la violence des assauts et des obus, toutes ces expériences qui forment cet esprit combattant empreint de fierté qu'a analysé Antoine Prost<sup>34</sup>.

En reprenant les analyses qu'a effectuées Michel Pollack sur l'expérience concentrationnaire – il montre que les conditions d'énonciation du témoignage des déportés se situent entre les limites du dicible, du racontable et de l'écoutable – nous pouvons supposer que la parole combattante d'Alphonse de Châteaubriant se situe entre les possibilités de s'exprimer et d'être écoutée<sup>35</sup>. Son silence sur la guerre donc être resitué dans le contexte d'une demande sociale spécifique sur le témoignage de guerre, et surtout sur la monopolisation d'une écriture combattante par les soldats d'infanterie ou apparentés comme tels.

---

<sup>31</sup> C'est pour cette raison que le genre du « témoignage » s'impose au détriment du style romanesque classique. Les écrivains combattants font de l'expérience même du front le cœur de leur littérature. *Le feu* (1916) d'Henry Barbusse, *Vie des martyrs* (1917) et *Civilisations* (1918) de George Duhamel illustrent cette prédominance du témoignage pour décrire la guerre. Voir Christophe Prochasson, « La littérature de guerre » dans Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, p. 1189-1200.

<sup>32</sup> George L. Mosse, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Editions Abbeville, 1997 (1996).

<sup>33</sup> Dans son ouvrage *L'homme né de la guerre* (1919), Henri Ghéon explique que la Grande Guerre fut l'occasion pour lui de se convertir au catholicisme, donc de naître à une autre réalité.

<sup>34</sup> Antoine Prost, *Les anciens combattants, 1914-1940*, Paris, Gallimard, 2014 (1977).

<sup>35</sup> Michael Pollak, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Editions Métailié, 1990.

### **C) Alphonse de Châteaubriant et la sociabilité ancien-combattant**

Alphonse de Châteaubriant s'est-il investi dans une quelconque association d'anciens combattants ? Louis-Alphonse Maugendre indique qu'il faisait partie du « groupement des Écrivains anciens combattants de 14-18 »<sup>36</sup> information que nous avons voulu vérifier. Cette association est fondée le 27 juin 1919 dans le but de défendre les intérêts des écrivains démobilisés et de ceux tombés au champ d'honneur. On y trouve certains des écrivains les plus en vue de l'époque comme Roland Dorgelès, Maurice Genevoix, Georges Bernanos et tant d'autres. Le bulletin de l'association est librement consultable sur Gallica, la bibliothèque numérique de la Bibliothèque nationale de France. S'il manque une majorité des numéros qui n'ont pas été numérisés, il est possible de consulter une liste du personnel de la revue ainsi qu'une liste de présence aux assemblées générales pour les revues disponibles. Douze années sont disponibles et 68 numéros recensés<sup>37</sup>. Après lecture des bulletins numérisés pour les années 1919, 1926, 1929, 1930, 1932, 1933 et 1934, donc les bulletins publiés après la cessation des hostilités sur le front de l'Ouest pour ce qui nous intéresse, force est de constater qu'on ne trouve aucune trace d'Alphonse de Châteaubriant dans le comité de rédaction de la revue, ni dans les assemblées générales ni à une quelconque « Fête du livre », qui réunissent pourtant un grand nombre de personnes rigoureusement répertoriées. Il est possible que l'intérêt de celui-ci ne se résume qu'à l'envoi de bulletin. A défaut de pouvoir consulter des listes de membres des associations d'anciens combattants, il nous faut conclure à un très faible, voire inexistant, investissement d'Alphonse de Châteaubriant dans cette sociabilité d'après-guerre.

Le simple constat d'absence de sources n'est toutefois pas satisfaisant, car l'investissement dans une association de combattants de la Grande Guerre recoupe une pluralité de logiques et de revendications qui informent à la fois sur la sortie de guerre et les attentes de l'avenir. Antoine Prost a défriché le champ avec sa thèse, puis une publication plus courte<sup>38</sup>, qui nous permet de formuler quelques hypothèses sur cette absence totale d'investissement d'Alphonse de Châteaubriant dans cette mouvance. En premier lieu, les difficultés matérielles. La plupart des associations ont des revendications économiques qui portent sur le montant et l'accessibilité des indemnités de guerre pour les blessés. La Grande Guerre a laissé dans son sillage un grand nombre d'infirmes qui luttent, on dénombre 3 594 000 blessures pour

---

<sup>36</sup> L.-A. Maugendre, *Alphonse de Châteaubriant 1877-1951*, op. cit., p. 180.

<sup>37</sup> <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32726060k/date>. Consulté le 13 mai 2018.

<sup>38</sup> A. Prost, *Les anciens combattants, 1914-1940*, op. cit.

2 800 000 blessés à la fin du conflit<sup>39</sup>, contre l'indifférence et les difficultés économiques. C'est dans l'optique d'un intérêt financier que les premières associations se créent, comme l'Association générale des mutilés de la guerre (AGMG) en 1915, ou l'Union nationale des mutilés et réformés (UNMR) en 1917<sup>40</sup>. Certes, Alphonse de Châteaubriant sort blessé de la guerre. Cependant, il n'a pas à déplorer de blessure physique qui puisse le conduire à un quelconque militantisme. La blessure psychique qu'il traîne n'est pas avouable dans la société française de l'après-guerre, les réponses thérapeutiques médicales étant fortement influencées par les stéréotypes sociaux<sup>41</sup>. Le stéréotype masculin, comme l'a montré George Mosse, définit ce qu'est un homme viril en opposition à l'homme décadent ou « efféminé »<sup>42</sup>. La nervosité, l'hystérie, la fragilité mentale apparaissent toutes comme appartenant au contre-type menaçant la société tout entière. Un homme, un vrai, doit savoir garder ses nerfs et sa conscience : un homme souffrant de troubles mentaux n'est plus vraiment un homme. C'est un tout cas être un marginal, à l'écart de la virilité normative. La souffrance psychique n'est pas revendiquée, et n'amène à la création d'aucune association dans l'immédiat car elle n'est pas racontable.

Les associations sont un lieu de sociabilité très vivant où les anciens combattants perpétuent la fraternité des tranchées. Cette fraternité est liée à la citoyenneté et au sentiment unanimement partagé par tous les anciens soldats d'être des citoyens démobilisés ayant des droits imprescriptibles<sup>43</sup>. Cependant, Alphonse de Châteaubriant a en aversion le principe démocratique de l'égalité des hommes. Apologiste de la différence et de l'inégalité naturelle entre les membres d'une société, la mentalité de ces associations qui influe sur leur mode d'organisation ne peut que lui être étrangère. On retrouve dans ce désintérêt à l'égard du mouvement combattant une continuité avec ses opinions de guerre. Ayant souligné sa détestation du genre humain pendant la guerre, en même temps qu'affirmé à de multiples reprises sa mise à l'écart intentionnelle des affaires des hommes, sans compter le profond mépris qu'il professe dans sa correspondance pour ses camarades de combat, on comprend mieux son éloignement prononcé pour ce qui a trait à « l'esprit combattant ». De Châteaubriant éprouve probablement le même refus devant une autre caractéristique essentielle de la mentalité

---

<sup>39</sup> S. Audoin-Rouzeau et A. Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, op. cit., p. 42.

<sup>40</sup> A. Prost, *Les anciens combattants, 1914-1940*, op. cit., p. 76 et 81.

<sup>41</sup> Voir à ce sujet l'article de Sophie Laporte qui montre bien que l'objectif premier des médecins et de l'armée étaient d'éviter les démobilisations hâtives, au risque de retarder la prise en charge de troubles mentaux réels, dans *14-18, Aujourd'hui, Today, Heute : Choc traumatique et histoire culturelle*, Paris, Noësis, 1999, vol.3, p. 37-54.

<sup>42</sup> G.L. Mosse, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, op. cit., p. 89.

<sup>43</sup> Antoine Prost, *Les anciens combattants, 1914-1940*, op. cit., p. 120.

combattante qui structure les associations : ce qu'Antoine Prost appelle le « patriotisme éclairé »<sup>44</sup>. Les sacrifices imposés par l'État n'ont pas entamé l'amour inconditionnel pour la France, d'autant plus qu'elle sort vainqueur de sa guerre civilisationnelle contre l'ennemi héréditaire d'outre-Rhin. De Châteaubriant pense-t-il encore à la France lui qui pose les bases, avant même la fin des hostilités, d'une « union européenne » ? Cela reste sous-entendu, mais l'affirmation est en germe : la France et l'Allemagne ont un destin en commun, et les problèmes du monde européen ne sauraient se concentrer dans le carcan des frontières hexagonales. Nous ne pouvons bien évidemment que supposer ces hypothèses sur cette absence de militantisme d'Alphonse de Châteaubriant. Elle répond probablement à deux logiques : une matérielle, et l'autre intellectuelle. Toujours est-il que cette mise à l'écart volontaire en dehors du monde combattant de l'entre-deux-guerres traduit une certaine continuité avec les opinions d'Alphonse de Châteaubriant en 1918.

## **II – La Brière (1923) : un écrivain encore mobilisé ?**

Bien que ce roman n'ait pas pour trame principale une quelconque expérience combattante, l'analyse des personnages romanesques d'une œuvre permet de mieux cerner les représentations de son auteur. L'historienne Kay Chadwick pense déceler dans ce roman les marques d'une pensée raciste. Nous ne partageons pas cette affirmation et pour étayer notre propos, en plus d'approfondir nos analyses sur la sortie de guerre d'Alphonse de Châteaubriant, il nous faut en premier lieu analyser le roman, avant d'apporter notre propre grille interprétative à celui-ci. Derrière cet ouvrage, se pose la question en filigrane de la démobilisation culturelle d'Alphonse de Châteaubriant et du retour à la vie normale d'avant-guerre. La lecture par les contemporains de l'œuvre est elle aussi importante : comment est lue *La Brière* en son époque ?

### **A) La Brière : un roman « raciste » ?**

L'écriture d'un texte, la mise en mots d'un récit romanesque et d'une trame narrative, ne sont jamais idéologiquement neutres. Comme l'explique Philippe Hamon<sup>45</sup>, tous les

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>45</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie. Valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 1984.

personnages de roman, du héros aux personnages secondaires, sont traversés par des systèmes de valeurs qui s'allient, s'affrontent ou se font concurrence. Quand Alphonse de Châteaubriant décrit dans son roman une microsociété en lutte contre une expropriation décidée par l'État, quand il fait reposer la logique de son intrigue sur son personnage principal du nom d'Aoustin, ou quand il décide de faire évoluer une situation amoureuse entre deux personnages secondaires, il laisse entrevoir pour le lecteur son idéologie, son système de références et de valeurs qui prennent corps dans des personnages fictionnels.

*La Brière* d'Alphonse de Châteaubriant a pour cadre principal un petit coin de marais en Loire-Atlantique. L'intrigue porte essentiellement sur l'amour impossible entre Jeannin et Théotiste, deux jeunes gens de villages opposés qui voient leur union rendue impossible par le père de la jeune fille qui se prénomme Aoustin. Une intrigue secondaire rythme le roman : la Brière en tant que région autonome et repliée sur elle-même est menacée par des industriels qui veulent faire prévaloir leurs droits sur la région afin de l'exploiter. Les habitants sous l'égide de leur maire, M. Moyon, demandent au garde des marais Aoustin de retrouver de vieilles lettres patentes datant de 1462 qui permettraient légalement aux habitants de préserver l'exploitation et l'habitation de leur marais.

L'historienne Kay Chadwick, dans sa monographie d'Alphonse de Châteaubriant, s'est bien évidemment intéressée à ce roman<sup>46</sup>. Elle y voit l'apologie du « racisme » et de « l'identité raciale » à travers deux des principaux personnages du livre : le « héros » Aoustin – c'est-à-dire le personnage principal de l'intrigue, celui qui possède la description psychologique et narrative la plus riche et qui a l'action la plus déterminante dans le roman – et le « couple » composé de Théotiste, la fille d'Aoustin, et Jeanin. Kay Chadwick voit dans le héros la « personnification du nationalisme intégral »<sup>47</sup>. A travers les personnages de Jeannin et Théotiste, et cette impossibilité qu'ils ont de faire éclater leur amour au grand jour et de se marier, car ils appartiennent à deux villages distincts, elle affirme que l'auteur a un goût prononcé pour le déterminisme de sang. La terre compte plus dans le destin des individus qu'une quelconque relation charnelle. Les villages de *La Brière* ont beau être rapprochés et partager des conditions de vie identiques, cette vaste zone marécageuse est la même pour tous, leurs habitants n'en refusent pas moins de côtoyer les autres membres du marais, impliquant de fait une proscription des mélanges de sang. La conclusion qui s'ensuit est logique : Kay Chadwick affirme que *La Bière* laisse entrevoir une idéologie raciale et raciste qui ne dit pas son nom, camouflée derrière

---

<sup>46</sup> K. Chadwick, *Alphonse de Châteaubriant : Catholic collaborator*, op. cit.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 62. Nous traduisons : « Aoustin appears to be the personification of integral nationalism ».



le masque du récit fictionnel. Dans la continuité de ses opinions de guerre, Alphonse de Châteaubriant aurait changé de support, passant de la lettre au roman, mais pas de message, et surtout pas d'idéologie. Ce « racisme » déjà bien implanté, ne demanderait alors qu'à rencontrer la modalité politique de son expression publique : le nazisme.

La question de l'imprégnation du racisme est essentielle. Non seulement elle pose la question de l'évolution d'une « opinion de guerre » – nous avons vu qu'Alphonse de Châteaubriant avait été un lecteur attentif du comte de Gobineau à partir de 1917-1918, ce qui interroge donc les modalités de sa sortie du conflit – dans le monde de la paix mais, en plus, elle amène à conclure au postulat d'une vision raciale de la société comme primat d'action politique ultérieure. Il nous semble impossible de suivre le raisonnement de Kay Chadwick, quant à la présence d'un « racisme biologique » dans la pensée d'Alphonse de Châteaubriant.

En premier lieu, soulignons une certaine incohérence dans son propos : *La Brière* apporte, selon-elle, une nouvelle preuve du « catholicisme intransigeant » de l'auteur ainsi que son adhésion au nationalisme intégral<sup>48</sup>. Si tant est qu'Alphonse de Châteaubriant se situe bien dans le sillage de l'Action française et de son maître Charles Maurras, on voit mal comment il pourrait adhérer aux thèses d'un racisme de type biologique. En d'autres termes, on se trouve face à l'affirmation d'une association de deux opinions politiques antithétiques. Le nationalisme intégral prônée par l'Action française créée en 1898 rejette la « biologisation » de la politique et nie la réduction des problèmes sociaux à l'hérédité de sang. La xénophobie intégrale de Maurras est en lutte contre les ennemis idéologiques de la France – le judaïsme, le romantisme, le protestantisme, le capitalisme ou encore le communisme – et non pas des ennemis raciaux<sup>49</sup>. Non seulement le racisme est une idiotie, une bassesse intellectuelle, pour le maître à penser de l'organisation, mais il porte en plus la marque de « l'infâme » puisqu'il est reconnu comme une idéologie typiquement germanique. Pierre-André Taguieff a montré que, pour l'Action française, le racisme biologique ne saurait être « français » : cela appartient au pays haï d'outre-Rhin<sup>50</sup>. Cette distinction est particulièrement visible dans la définition que donne Maurras du mot « race », mot très en vogue depuis la fin du XIXe siècle. Plutôt que de laisser

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 61. Nous traduisons « *La Brière* (1923) provides additional proof of Châteaubriant's roots in an intransigent Catholicism in its restatement of the anti-Revolutionary and anti-modern stance of his earlier writings, seeming thereby yet again to illustrate integral nationalism ».

<sup>49</sup> Michel Winock (dir.), *Histoire de l'extrême droite en France*, Paris, Seuil, 1993, p. 126-132.

<sup>50</sup> Pierre-André Taguieff, *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, Editions La Découverte, 1987. Voir le sous-chapitre « Le "nationalisme" français contre le "racisme" germanique (1927-1937) », p. 133-138.

ce terme aux hérauts de la biologie ethnique et raciale, il le francise et le redéfinit en fonction de ses objectifs politiques. La « race » perd, sous sa plume, ses caractéristiques anthropologiques pour être rehaussée au niveau culturel et national : le mot « race » se veut alors synonyme de francité. Les ennemis de la « race » française ne sont-ils pas des ennemis « raciaux » ou « héréditaires » : ce sont les ennemis politiques de la France et de sa civilisation que sont, à titre d'exemple, les cosmopolites et les internationalistes.

Le même problème de coexistence de deux pensées antithétiques se pose entre la « catholicité » d'Alphonse de Châteaubriant et sa vision « raciale » du monde qui serait lisible dans son deuxième roman. Le racisme vient en effet heurter la prétention universelle de l'Eglise romaine et s'inscrit en porte-à-faux avec le message des Evangiles. Il n'est pas question de l'antisémitisme constitutif de la pensée catholique dans l'entre-deux-guerres, mais bien du caractère résolument insoluble du racisme de type biologique et ethnique dans l'universalisme proclamé de l'Eglise romaine.

## **B) « Aoustin » l'antihéros**

L'essentiel du roman repose sur le personnage d'Aoustin. Parmi les personnages, il est celui dont la description psychologique et romanesque est la plus fournie, mais aussi celui qui est au centre des péripéties : dans la préservation du village et dans sa très grande motivation à faire échouer la relation amoureuse de sa fille avec un garçon d'un village voisin, il est celui qui porte l'œuvre, la fait évoluer et la fait aboutir. De ce personnage principal, Kay Chadwick est tentée d'en faire le porte-parole de l'auteur et l'incarnation de ses idées et de ses opinions : Aoustin serait le héraut d'Alphonse de Châteaubriant.

La description psychologique et narrative d'Aoustin est accompagnée de nombreux commentaires évaluatifs de l'auteur. A la lecture de ceux-ci, le personnage principal nous apparaît comme un antihéros : Alphonse de Châteaubriant donne à Aoustin un système de valeurs systématiquement opposé au héros classique du roman qui dépasse, en règle générale, les multiples crises et péripéties narratives sur son chemin grâce à ses qualités morales et/ou physiques. Il est difficilement soutenable qu'Aoustin ne soit autre chose qu'un personnage détestable systématiquement disqualifié. Les descriptions dépréciatives se succèdent, du début à la fin de l'intrigue. Ayant quitté le domicile conjugal après une dispute, il inspiré par « plus de

haine que de tremblement »<sup>51</sup>, l'envie lui prenant de « crier des injures »<sup>52</sup> sans n'éprouver, après son coup de sang, « le moindre trouble dans le nid de ses remords »<sup>53</sup>, son esprit étant occupé par « les temps noirs de sa colère »<sup>54</sup>. Aoustin a des traits proprement démoniaques, son orgueil le pousse à renier femme, fille et fils. De ce fils, nous ne savons que peu de chose, si ce n'est qu'il est veuf après le décès de sa conjointe issue d'un autre village, ce qui a le don de ravir son père. La colère est la compagne d'Aoustin dans les marais, une compagne d'une inaltérable fidélité. Celle-ci atteint une intensité palpable après que sa femme, appelée « l'Aoustine », refuse de lui signer un document lui permettant de vendre la demeure du domicile conjugal : cette colère le « brûlait »<sup>55</sup> dans ses pérégrinations, une colère qui nourrit son plaisir de « ruminer »<sup>56</sup> contre les siens.

La description psychologique est le premier outil dont se sert l'auteur pour disqualifier son personnage. L'assimilation de ce personnage à des éléments naturels donne le même rendu, avec des caractéristiques esthétiques et narratives différentes, que les commentaires dépréciatifs. Le narrateur contourne son omniscience pour se livrer à une description tout aussi efficace pour le lecteur. Aoustin est une tempête, il en a la violence et l'imprévisibilité :

« Les nuages crèvent, l'eau ruisselle, l'eau monte aux berges des îles, chasse les rats de leurs garennes, où les grosses anguilles prennent leur place. La Brière de toutes parts se noie, effacée, ses limites disparues [...] Aoustin était le seul homme que ce temps n'arrêtait pas. Tous les jours, monté sur son chaland, il s'éloignait vers le nord, disparaissait sous ce rideau de désolation, et ne rentrait que le soir »<sup>57</sup>

Une autre manière de procéder à la disqualification du personnage principal réside dans la relation qu'il entretient avec les personnages dits secondaires, surtout quand ceux-ci sont chargés de « signes positifs » tendant à les rendre sympathiques parce qu'ils sont pourvus des qualités que le héros ne possède pas. Ils donnent ainsi plus de profondeur à la « noirceur » de l'antihéros. Ce sont finalement plusieurs systèmes de valeurs qui s'opposent et s'entrechoquent. De ces systèmes de valeurs antithétiques, on comprend que l'un ressent mécaniquement le

---

<sup>51</sup> Alphonse de Châteaubriant, *La Brière*, Paris, Bernard Grasset, 1967 (1923), p. 60.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 136.

contraire de ce que l'autre éprouve. Quand Aoustin arrête le « promis » de sa fille en train de braconner afin de le livrer aux autorités<sup>58</sup>, il éprouve ensuite du plaisir et de la satisfaction « d'avoir mis le beau merle de Mayun [*le village dont est originaire Jeanin*] dans la posture qu'il souhaitait »<sup>59</sup>. Aoustin s'épanouit dans le déplaisir et la souffrance de l'autre. Le plaisir, valeur en général positive, est disqualifié par celui qui le ressent, tant la joie éprouvée devant le malheur d'autrui est perçue comme négative par le lecteur.

Les mêmes oppositions de ressenti sont établies entre les personnages secondaires de sa famille, sa femme et sa fille, et Aoustin. Il n'est même pas question de relations conflictuelles, la conflictualité supposant un minimum « d'égalité » entre les protagonistes considérés, mais bien de relations tyranniques tant la supériorité violente, voire mortifère, d'Aoustin est sans cesse soulignée. Le regard des personnages est ainsi accompagné très souvent d'un commentaire qui évalue, tantôt positivement, tantôt négativement, le personnage d'Aoustin, sa personnalité et son tempérament. Sa femme le considère, dès le début du roman, en ces termes : « Quel terrible homme ! Il a déjà chassé son fils ; et voici qu'il s'acharne à être le bourreau de Théotiste, le grand brutal ! »<sup>60</sup>. Les réactions dépassent parfois le cadre du langage pour s'ancrer dans le corps : quand la mère et la fille attendent leur mari et père, elles le font en « tremblant », se préparant « à subir la scène qui ne pouvait manquer d'éclater »<sup>61</sup>. Les deux femmes subissent toute la brutalité d'Aoustin, et une peur intense les accompagne constamment : « L'Aoustine se coucha avec l'angoisse. Quelle nuit d'insomnie où revécurent ses pires souvenirs ! Et quand elle ouvrit l'œil au matin, après un court repos, ce fut pour trembler au cauchemar de ce que cette nouvelle aube lui apporterait »<sup>62</sup>.

La cruauté est d'autant plus vive, d'autant plus lisible, qu'elle s'exerce sur des corps fragiles et dociles : Aoustin n'a pas besoin d'être violent physiquement pour être d'une extrême brutalité. Il en est ainsi de la scène que nous avons évoquée, quand Aoustin décide de mettre à la rue sa propre femme en lui demandant de signer une feuille du notaire qui lui permettrait de vendre la demeure pour le motif dérisoire d'un mensonge inavoué de draps vendus sans le consentement marital. La douleur infligée, psychologique et physique, atteint son paroxysme dans la relation entre Aoustin et Théotiste, sur le fond et sur la forme. Sur le fond, le père de la jeune fille ne cesse de faire avorter le projet de mariage de sa fille et de son promis. Sur la

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 146-147.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 88.

forme, Alphonse de Châteaubriant jalonne les descriptions de la jeune fille, sur son caractère, son travail ou sa personnalité, de commentaires positifs. Courageuse, elle se fait « victorieuse de tant de démons » pour affronter son père afin d'obtenir son consentement<sup>63</sup>. Elle ne tient pas rigueur au Ciel de ses nombreux déboires, elle reste assidue dans son exercice de la foi : « elle était malheureuse et elle priait »<sup>64</sup>. « Travaillant humblement »<sup>65</sup>, elle ne s'abandonne pas à la paresse. Théotiste voit son aura positive décuplée dans les scènes narratives la mettant en scène avec un autre personnage connoté positivement, Jeanin, bien que l'action de ce dernier soit parfois entachée de péripéties moins nobles, notamment lorsqu'il tire sur Aoustin ou se livre à une activité illégale comme le braconnage. Sorte de Roméo et Juliette embarqués dans l'engrenage d'un amour impossible à la finalité tragique, leurs rencontres offrent quelques conversations sur le poids du destin et les promesses d'un avenir radieux pour tous les deux.

Le lecteur a tendance à se focaliser essentiellement, comme le souligne Philippe Hamon<sup>66</sup>, sur le couple unis par des liens amoureux et Aoustin, opposant déclaré à cette relation amoureuse, se voit encore plus intensément disqualifié et teinté de négativité quand sa fille, personnage possédant le plus de valeurs positives, se voit sacrifiée à des intérêts qui semblent dérisoires. Il est bien question de sacrifice quand elle souffre continûment comme une Madone moderne, ressentant une « profonde et lente douleur qui s'insinue, boit la vie, laisse l'âme pareille à une pauvre terre moribonde »<sup>67</sup>, et quand elle supplie son père de consentir à son bonheur jusqu'à atteindre, dans l'ultime sincérité de ses sentiments, dernière de ses qualités, la folie la plus dévastatrice.

L'analyse du personnage littéraire d'Aoustin est essentielle. C'est sur lui que repose l'accusation des présumés racistes d'Alphonse de Châteaubriant. Qu'Aoustin soit un personnage fier de son sol et de son sang est une certitude, l'intransigeance du caractère se voulant être le plus clair reflet de l'intransigeance du milieu et de la terre. Les références ne manquent pas. À son fils, il reproche d'avoir « méprisé son sang »<sup>68</sup> car : « Tout ce qui n'était pas Briéron vieux sang, natif des îles [...] se trouvait à l'avance évincé de toute possibilité d'union »<sup>69</sup>. L'amour ne s'arrête pas aux frontières géographiques, aux frontières sanguines :

---

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 272.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 385.

<sup>66</sup> P. Hamon, *Texte et idéologie. Valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, op. cit., p. 88.

<sup>67</sup> A. de Châteaubriant, *La Brière*, op. cit., p. 150.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 50.

Théotiste la malheureuse en vient à « détester rapidement la rudesse des hommes de son sang »<sup>70</sup>. Chaque village a sa propre distinction, sa propre hérédité, sa propre identité conservée et conservable. Le narrateur dépeint les villages du marais en autant d'entités distinctes : « Chaque village de Brière a sa physionomie, ses mœurs, son métier »<sup>71</sup>. Cette distinction de sang en vient à être assimilée par les protagonistes qui en souffrent le plus, et qui subissent le joug de la distinction : « J'ai le sang gâté » répond Jeanin à Théotiste quand celle-ci évoque l'idée d'une union prochaine<sup>72</sup>. Cette « loi du sang » est martelée par Aoustin, l'hérédité devenant une loi d'airain des relations sociales : « Mon père a pris femme à Fédrun, mon grand-père a pris femme à Fédrun, et tous, à remonter dans la nuit des temps, ont cherché alliance parmi les femmes de ce sang-là » explique-t-il à sa fille. Celle-ci lui répond : « Alors, mon père... c'est ainsi fait... vous condamnez votre enfant ? »<sup>73</sup>. Cependant, où ce refus permanent du mélange, cette apologie de la « race » et de la préservation, mènent-ils les personnages romanesques et l'intrigue en général ?

Comme l'explique Philippe Hamon : « La fin du roman, en effet, est le lieu privilégié qui par rétroaction, donne sa signification, donc sa "valeur", au système entier du texte, le point où se pose finalement bons et méchants, héros et secondaires, etc. »<sup>74</sup>. C'est à la fin du roman que surgit la « morale » de l'histoire, et la morale de *La Brière* s'établit progressivement, en amont du point final de l'intrigue dans la destruction progressive d'Aoustin. L'accident de chasse, c'est-à-dire le coup de feu tiré de derrière les herbes par Jeanin, a provoqué l'amputation de sa main. Le déclin est alors irréversible, Aoustin offrant l'image d'un animal apeuré et abattu se débattant contre sa condition nouvelle. Celui-ci, peu à peu, d'abord fier personnage intransigeant et brutal, se voit disqualifié dans toutes les sphères de son être. Il est d'abord disqualifié dans le regard des personnages et notamment de la foule, les syndics le contemplant « dans la surprise » en doutant de « ses forces dans le dur », le maire lui-même « reconnaissant si peu son homme »<sup>75</sup>. Aoustin qui faisait l'unanimité dans sa force, attirant la confiance du village afin de retrouver les lettres patentes, se voit maintenant par le regard collectif, contesté et mis à l'écart de toute prétention. Il est aussi contesté dans son « être », dans sa virilité si fièrement proclamée et affichée, les sanglots lui montant d'abord dans la gorge avant d'éclater définitivement en pleurs quand, perdu au milieu du marais avec sa fille démente à ses pieds, il

---

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>74</sup> P. Hamon, *Texte et idéologie. Valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, op. cit., p. 205.

<sup>75</sup> A. de Châteaubriant, *La Brière*, op. cit., p. 345.

gémît avant que des larmes ne coulent « dans ses rides »<sup>76</sup>. Abaïssé socialement et individuellement, Aoustin est aussi diminué dans le « savoir-faire » qu'est son métier. Il envoie son « bateau comme un apprenti » car « rien de tout cela ne lui obéissait », provoquant de la pitié dans le regard du maire qui lui conseille de « se reposer »<sup>77</sup>. Le délabrement le plus complet menace quand l'intrigue touche à sa fin.

Aoustin finit par retrouver Jeanin, il le menace de son fusil et l'enferme chez lui. Il se cherche du courage, s'apprête à l'abattre au petit matin quand on vient le prévenir que sa fille est frappée de démence et qu'elle erre dans le marais. Il s'empresse de la retrouver mais celle-ci ne le reconnaît pas. Père et fille se retrouvent embarqués sur un chaland, dans les eaux brumeuses de la Brière. Ils se perdent, la brume est opaque et Aoustin ne se retrouve plus dans cette étendue d'eau sans contours. Ils finissent, à l'aube, par mettre pied à terre. Aoustin ramène sa fille chez lui, libère Jeanin et lui dit : « Va-t-en ! [...] je te pardonne ». Ce pardon est essentiel : c'est la mise à plat, la suppression entière du système de valeurs qui régissait le personnage principal du roman<sup>78</sup>. Où terminent l'intransigeance et la violence d'Aoustin ? Dans l'excuse de son comportement et le regret de son attitude. La folie de Théotiste, la tentation du meurtre, sont venues fracasser et rendre caduc tout le système normatif du personnage principal et la fierté du sang et de l'hérédité sont emportées dans l'effondrement de leur principal héraut. Cette conclusion narrative et romanesque nous amène à réfuter la thèse d'un personnage principal porte-parole de son auteur. Alphonse de Châteaubriant écrit dans ce roman, il ne milite pas, et la thèse d'un « collaborateur » avant l'heure, avec tout ce que cela implique, ne résiste pas, selon nous, à une lecture complète du texte.

### **C) La réception de *La Brière***

Le livre d'Alphonse de Châteaubriant est d'abord un succès de librairie. Bernard Grasset, l'éditeur, estime à 75 000 le nombre d'exemplaires vendus en l'espace d'une quinzaine de jours après sa sortie<sup>79</sup>. *La Brière* a pu bénéficier de deux facteurs qui ont accru l'intérêt du public, et tiré vers le haut ses ventes. En premier lieu, la publication du roman en épisodes dans *La Revue universelle* d'Henri Massis et de Jacques Bainville, a favorisé et stimulé l'intérêt du public et

---

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 434.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 359.

<sup>78</sup> P. Hamon, *Texte et idéologie. Valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, op. cit., p. 205.

<sup>79</sup> *L'Intransigeant*, 21 juillet 1923.

des critiques, et ce, indépendamment des journaux et de leur orientation politique. Le monde littéraire se fait donc régulièrement l'écho, de janvier 1923 jusqu'à la publication définitive du roman chez Bernard Grasset en juillet de la même année, des qualités stylistiques et narratives de celui qui a attendu douze ans avant de publier un nouveau roman. Ensuite, dans une vie littéraire rythmée par les publications, l'attribution d'un prix a valeur de consécration littéraire en même temps qu'il garantit un succès économique certain pour l'écrivain et l'éditeur. Alphonse de Châteaubriant a le privilège, après avoir été couronné en 1911 par l'Académie Goncourt pour *Monsieur des Lourdines*, de remporter le deuxième prix le plus prestigieux de l'époque : le Grand Prix du roman de l'Académie française, attribué le 28 juin 1923<sup>80</sup>. Cette nouvelle consécration littéraire vient sanctionner un large intérêt du public en même temps qu'il traduit un large consensus des critiques littéraires autour de l'œuvre.

Dans *Le Figaro*<sup>81</sup>, Jacques Patin y apprécie « la poésie de la grande nature, endormie, sauvage et mystérieuse ». C'est bien une ode à la nature qui transpire des pages du livre, toute une gamme de couleurs qui surgissent « dans la rétine » et qui font de ce roman un drame puissant et intense. À *L'Action française*<sup>82</sup>, l'ouvrage ne fait pas l'unanimité outre mesure. On le qualifie d'abord de « chef-d'œuvre de la littérature contemporaine » lorsque *La Revue universelle* en date du 1<sup>er</sup> février publie une livraison. Il faut dire que l'année est chargée en ce qui concerne la politique étrangère, et l'occupation de la Ruhr décidée par Raymond Poincaré en janvier, ainsi que la question des réparations de guerre, occupent les pleines pages du journal. Au milieu de l'été, le journal nationaliste ne prête pas plus attention au roman, et les mentions faites sont cantonnées à des recensions très succinctes<sup>83</sup>. Il faut attendre une année pour trouver une quelconque critique un peu élaborée mais elle n'est pas littéraire : elle est cinématographique. L'article fait écho au film de Léon Poirier qui a adapté au cinéma *La Brière*. C'est l'opposition de deux éléments qui est soulignée, l'opposition de deux mondes : « d'un côté les machines inhumaines, les flammes, le métal en fusion, les bêtes qui broient et écrasent ; de l'autre, la mer, les vagues, le brouillard, la tempête »<sup>84</sup>. On trouve quelques éléments réactionnaires chers au journal et à ses dirigeants dans cette critique, dans l'apologie notamment de la terre, du sol et du poids des ancêtres face à la modernité conquérante et avilissante. Toujours est-il qu'à droite et à l'extrême-droite de la presse politique, les hommages ne sont pas dithyrambiques et les analyses des critiques dépassent rarement un simple résumé de l'ouvrage

---

<sup>80</sup> *L'Intransigeant*, 22 juin 1923.

<sup>81</sup> *Le Figaro*, 14 juillet 1923.

<sup>82</sup> *L'Action française : organe du nationalisme intégral*, 4 février 1923.

<sup>83</sup> *L'Action française : organe du nationalisme intégral*, 22 juin 1923 ; 22 juillet 1923.

<sup>84</sup> *L'Action française : organe du nationalisme intégral*, 1<sup>er</sup> août 1924.



et la reconnaissance des qualités littéraires de l'auteur. Qu'en est-il chez les catholiques de *La Croix* ?

Dans le journal en lutte contre la politique laïque de la Troisième République, un ouvrage ayant pour cadre une opposition entre un microcosme territorial et l'État français ne pouvait passer inaperçu<sup>85</sup>. La terre, là aussi, retient l'attention : « La terre demeure aussi toujours une incomparable inspiratrice ». Le personnage d'Aoustin concentre l'intérêt des critiques, *La Croix* ne fait exception : « Et c'est vrai. Il est l'homme de cette terre qui vit du passé, du lent dépôt des siècles lointains ». On retrouve le triptyque autour duquel s'organisent les interprétations littéraires de l'époque : le sol, le temps et la modernité. Les critiques littéraires apprécient les ouvrages qui fleurent bon la nostalgie terrienne et qui s'inscrivent comme des témoignages d'une époque révolue pour la plupart des Français qui voient leur pays changer avec l'industrialisation. La campagne est alors pour certains écrivains, l'ultime trace fragile et précaire d'un monde disparu, d'une époque qui s'efface à tout jamais. Eliane Tonnet-Lacroix nomme ce courant d'inspiration littéraire le « retour à la nature »<sup>86</sup>. Les analystes littéraires soulignent dans *La Brière* la marque d'une époque : un profond désir de retour à l'état sauvage, une apologie des grandes forces primitives et naturelles, le retour à un monde sans artifice et sans artefact en opposition au machinisme de la société actuelle.

Les critiques positives ne se limitent pas à la droite du champ politique et idéologique. Dans *L'Humanité*, c'est Marcel Martinet qui se charge du compte rendu de l'ouvrage<sup>87</sup>. De nouveau, la description poussée du cadre général de l'œuvre a fait forte impression, de la même manière que l'auteur de l'article souligne l'intensité des personnages du roman dans l'opposition entre Aoustin, le vieux garde des marais, et le couple composé de sa propre fille et d'un garçon d'un village voisin. Quant à l'orientation idéologique de l'œuvre, Marcel Martinet réfute toute attache entre le roman d'Alphonse de Châteaubriant et la droite littéraire. Certes, s'il fut publié en feuilletons dans *La Revue universelle* proche du parti de Maurras, et si René Bazin s'est porté garant des intérêts du livre à l'Académie française, on ne saurait considérer l'écrivain comme un homme de droite : « Quant à *La Brière* c'est un roman, un beau roman, qui n'est, dieu merci, ni de droite ni de gauche ». L'auteur de l'article a aussi vu un « fonds social » dans ce livre, une morale qui s'impose une fois l'ouvrage terminé : « L'impossibilité, pour les individus ou pour

---

<sup>85</sup> *La Croix*, dimanche 15, lundi 16 juillet 1923.

<sup>86</sup> É. Tonnet-Lacroix, *La littérature française de l'entre-deux-guerres (1919-1939)*, op. cit., p. 87.

<sup>87</sup> *L'Humanité : journal socialiste quotidien*, 22 juillet 1923.

les contrées, de s'isoler et de résister au cours fatal des choses ». On sait qu'Alphonse de Châteaubriant salua chaleureusement Marcel Martinet pour cet article. Une lettre datée du 3 août 1923 fait état des très vifs remerciements formulés par l'écrivain récemment récompensé :

« Je viens vous remercier du splendide article que vous m'avez consacré dans "L' Humanité" [...] Je voudrais bien qu'il fût dans la destinée de la Brière [*Sic*] d'être toujours lue et comprise en pareille intelligence : Vous avez exactement vu ce qui était dans mon esprit, pendant que je l'écrivais, le drame de l'individu et des collectivités dans leur vaine lutte contre la force des choses »<sup>88</sup>.

Cette revue de presse certes non exhaustive, mais représentative de la réception du roman primé par l'Académie française, nous amène à quelques remarques conclusives. Il n'est à aucun moment question dans ces critiques littéraires d'une quelconque apologie du racisme ou de la race. L'écrivain semble tellement peu politisé que son appropriation reste facile pour quelque orientation politique que ce soit. Les lecteurs assidus de *l'Action française* comme ceux de *L'Humanité* peuvent y tirer les conclusions qu'ils veulent : le roman ne saurait être confisqué par une orientation idéologique spécifique. On remarque ensuite que le livre d'Alphonse de Châteaubriant est bien reçu par l'ensemble du champ littéraire malgré les quelques réserves formulées quant au style. Pour certains, les mots d'argots apparaissent comme une innovation importante qu'il faut saluer ; pour d'autres, ce style trop novateur vire à l'incompréhension. Cependant, tous quasiment saluent cette terre de Brière, cette nature sauvage et indomptée qui voit sur son sol se jouer une trame amoureuse qui a retenu l'attention des lecteurs.

Dans les années d'après-guerre, Alphonse de Châteaubriant retrouve le calme vivifiant du domicile conjugal. La guerre est d'autant plus facile à accepter qu'elle n'a pas laissé dans son sillage, pour le soldat redevenu écrivain, de douleurs inexorables et prenantes qui vont accompagner son existence. La publication de son deuxième roman, à travers une analyse de la trame narrative, permet de le situer par rapport à sa guerre : ni militant politique, ni raciste en puissance, Alphonse de Châteaubriant retourne à l'écriture avec un succès certain. Ce succès littéraire et ce retour réussi à la paix ne signifient pas pour autant que le constat amer d'une société décadente et usée s'efface.

---

<sup>88</sup> BNF, Paris, Site Richelieu-Louvois, NAF 28352 (28-36) : fonds Marcel Martinet, lettres reçues d'Alphonse de Châteaubriant. Lettre du 3 août 1923 (28).

## **Partie II : D'une guerre d'usure, à une société usée**

## **Chapitre 3 : Alphonse de Châteaubriant l'antimoderne**

Pendant la guerre, Alphonse de Châteaubriant fait le procès du monde libéral en même temps qu'il oppose une fin de non-recevoir au socialisme émergent en Russie. En parallèle d'une démobilisation militaire que nous avons qualifiée de réussie, il y a ce double-refus, établi pendant la mobilisation, des deux systèmes antagonistes qui commencent à structurer le monde. Ce refus est transféré dans la période qui succède à la guerre.

Cela ne se résume pas, sous sa plume, à une critique systémique et globale de ces courants de pensée : de Châteaubriant n'a jamais été un doctrinaire soucieux de détail et de rigueur, établissant un programme politique et idéologique cohérent. Ce sont plutôt les bases idéologiques de ces régimes – la règle de l'égalité et de l'individualisme, le culte mortifère de la matière et l'organisation du prolétariat, ou enfin le machinisme et la libre-concurrence – qui sont vouées aux gémonies.

Pour étayer notre propos, nous nous appuyons sur sa correspondance avec Romain Rolland, sur les notes compilées dans la *Lettre à la Chrétienté mourante*<sup>1</sup> (1951) et son *Cahier 1906-1951* (1955), ainsi que sur certains de ses romans comme *Au pays de Brière* (1935) ou *Les Pas ont chanté* (1938). Notre hypothèse de lecture est d'affirmer que son rejet de la modernité est presque partout lisible : dans son apologie de la contemplation au détriment de l'action, dans les descriptions romancées qu'il fait des villages, dans son constat d'un homme naturellement mauvais et enfin dans la prose décadentielle qui accompagne sans cesse son écriture.

---

<sup>1</sup> Rappelons que ce recueil de notes se caractérise par une datation extrêmement lâche et imprécise. Il nous est donc particulièrement difficile de dater la plupart des citations de ce recueil. Rappelons aussi que ces notes s'étendent, selon le préfacier, de 1930 à 1938.

## **I – Une pensée réactionnaire**

Alphonse de Châteaubriant est un décliniste : son regard partout où il se pose ne lui offre que le spectacle d'un incroyable et pathétique monde sens dessus dessous. Sa démobilisation militaire et le retour à la paix ne lui ont pas redonné confiance en l'avenir et en ses possibles. Ce qui valait dans les tranchées vaut toujours dans la société d'après-guerre : le constat d'une décadence irrémédiable.

### **A) Alphonse de Châteaubriant prophète du déclin**

Alphonse de Châteaubriant s'épanche à de multiples reprises sur son angoisse existentielle et le malaise qui le traverse. Tout autour de lui n'est qu'amertume, et motif à un profond découragement. Il s'explique ainsi, en avril 1919 : « Je ne trouve autour de moi qu'objets de désillusion et motifs d'amertume »<sup>2</sup>. Une bouffée de mal de vivre l'atteint et le pousse à la désolation en novembre de la même année : « Depuis quelque temps, je suis sous l'oppression d'un sentiment du néant de toutes choses, où je perds toute ardeur à vivre [...] La vie [...] ne m'offre plus qu'un banal et froid visage »<sup>3</sup>. Ce mal de vivre existentiel, ce vague-à-l'âme traîné de page en page, se traduit par sa mise à l'écart de la société des hommes : Alphonse de Châteaubriant est un isolé, un reclus de la modernité. Il écrit : « Je suis seul... Je ne vois personne, je ne connais personne » affirme-t-il en décembre 1920<sup>4</sup>. Le monde des hommes ne l'intéresse pas, ne l'intéresse plus : « Aussi, le plus possible, je laisse les journaux »<sup>5</sup>. A Romain Rolland, dans une lettre du 15 novembre 1919, il expliquait qu'il « ne veut connaître » que les sentiments spécifiques ressentis pendant la guerre « si loin de toute politique ! »<sup>6</sup>. Pour se justifier de la perte d'intensité de leur échange épistolaire, de Châteaubriant s'explique et s'excuse au même destinataire dans une lettre du 15 décembre 1920,

---

<sup>2</sup> Alphonse de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951*, Paris, Bernard Grasset, 1955, p. 55.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>6</sup> Louis-Alphonse Maugendre, *L'Un et l'autre II. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant (1914-1944)*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 155.

où son désir de mise à l'écart intentionnelle affleure : « Je vis en ce moment très seul, comme je dois le faire, dans une sorte de retraite d'âme, dont j'avais bien grand besoin depuis plusieurs années »<sup>7</sup>. Au même destinataire, il écrit le 19 juillet 1922 : « Me voilà donc solitaire comme au temps lointain où je n'avais pas les soucis de la famille et de l'éducation difficile de deux grands garçons »<sup>8</sup>. Cette nécessité ressentie de se trouver seul est le premier jalon d'une critique antimoderniste qui s'exprime progressivement.

Ce désir de solitude, réaction épidermique à l'état du monde contemporain, se traduit aussi physiquement. Alphonse de Châteaubriant s'assume de plus en plus comme un ermite, au fond des bois, à l'écart de tout. Il explique ainsi avoir le désir « d'une fin de vie passée aussi au bord d'une source, au fond d'un sombre paysage de silence et de paix »<sup>9</sup>. Son habitat, quand il le décrit, est en adéquation avec son état d'esprit : « Oui, le temps est venu pour moi d'avoir cette maison solitaire, et de m'y enfermer »<sup>10</sup>. Ce désir finit par se concrétiser : « Ma maison est prête, c'est fait, j'emménage ce soir ; cela n'a pas été long : un mois... Ils ont mis un mois à me rendre habitable cette solitude – juste à l'orée de la forêt, à la croisée de deux sentiers »<sup>11</sup>. Alphonse de Châteaubriant décrit son habitation en Forêt Noire, à Herrenwies, petite ville à côté de Baden-Baden. Hiver comme été, il prétend être seul : « Ce soir, vécu dans mon bois un profond silence »<sup>12</sup>. Conclusion logique d'un monde en déclin, et d'un mal de vivre obsédant, Alphonse de Châteaubriant retourne à « l'état de nature », ce qui ne correspond pas à la conception rousseauiste d'un retour à une société harmonieuse et primordiale, mais à l'investissement personnel dans une nature perçue comme remède au monde moderne. Le bois, la forêt et la végétation, routiniers, immobiles et immuables, offrent un point d'appui identitaire et salvateur en retrait de la civilisation. Pendant la rédaction de son roman *La Brière*, de Châteaubriant se comparait déjà à « Ulysse bandant son arc » ou à « Don Quichotte appuyé sur sa lance »<sup>13</sup>. Quels autres personnages littéraires que l'*hidalgo* enfermé dans sa bibliothèque à lire des livres de chevalerie, et le héros de la guerre de Troie, condamné à une longue errance sur les mers et les terres du monde antique, auraient mieux caractérisés la très grande solitude voulue et revendiquée par Alphonse de Châteaubriant ? Cette solitude et ce retour à la nature témoignent d'une sensibilité qui s'affirme. La nature n'est pas un objet neutre : elle est investie

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>9</sup> Alphonse de Châteaubriant, *Lettre à la Chrétienté mourante*, Paris, Bernard Grasset, 1951, p. 175.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>11</sup> *Idem.*

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>13</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951, op. cit.*, p. 60.

par une représentation et un ordre que de Châteaubriant veut y trouver. Dans les bois et face à la nature, il défend la solitude face à l'entassement, la présence divine face à la laïcité, et surtout l'émotion, l'imagination et la beauté face à la raison<sup>14</sup>.

Cette haine du présent invite de Châteaubriant à se plonger dans le passé. Celui-ci devient le lieu investi des espoirs déçus d'une époque malheureusement révolue. Comme le signifie Michel Winock, la haine de l'actuel est souvent suivie d'une nostalgie de l'âge d'or et du passé<sup>15</sup>. Alphonse de Châteaubriant regrette le temps béni de l'enfance dans cette note de juillet 1921 : « Comme je regrette le temps passé à ne pas toujours avoir regardé la vie en enfant émerveillé de son constant miracle »<sup>16</sup>. Regrettant les bois d'antan et l'organisation sociale dans laquelle il a été éduqué par ses parents, il évoque avec émotion cette période de sa vie datée et terminée en juin 1924 : « J'ai connu cette vie de royaume héréditaire. Je l'ai connue dans les temps de ma jeunesse. Mais déjà, et depuis longtemps, tout était fini dans l'État et dans la maison »<sup>17</sup>. La nostalgie du passé se confond efficacement avec l'évocation de la mort, du corps usé, des traces effacées en août 1931 : « Revenir où l'on fut autrefois, retrouver les cendres de soi-même aux poussières des routes [...] croire qu'en vieillissant on n'a fait que rêver... Quelque chose est parti cependant »<sup>18</sup>. Sans tomber dans une analyse psychologique qui n'est pas de notre ressort, on ne saurait sous-estimer l'intense investissement affectif d'Alphonse de Châteaubriant pour son passé sans prendre en compte le poids de l'âge qui se fait sentir – il a 53 ans en 1930 – le manque de son père décédé peu de temps avant la Première Guerre mondiale, et la disparition d'un cadre familial perdu dans l'industrialisation de la France<sup>19</sup>. Et c'est cette nostalgie de la religion, des valeurs d'antan, de la campagne contre la ville et de la nature contre la civilisation, qui caractérisent de Châteaubriant<sup>20</sup>. Cette nostalgie du temps qui fut l'accompagne toute sa vie, comme en témoigne la publication en 1938 de son autobiographie *Les Pas ont chanté*. Dans cet ouvrage, il décide de revenir sur une partie seulement de son existence : la narration s'arrête après le récit de sa prétendue conversion au christianisme pendant la Grande Guerre, et laisse sous silence toute la période qui suit. Le narrateur se

---

<sup>14</sup> Antoine Compagnon, *Les antimodernes de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, 2005, p. 125.

<sup>15</sup> Michel Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, 2014 (1992), p. 128.

<sup>16</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>19</sup> Alphonse de Châteaubriant n'a cessé de s'inspirer de son histoire familiale pour ses écrits. En 1909, il publie dans *La Revue Bleue* une nouvelle intitulée « Monsieur de Buisse » en s'inspirant des personnages de ses grands-parents. Pour sa nouvelle *La Meute*, publiée en 1927, il situe la scène à la Mothe-Saint-Sulpice, où vécut son grand-père Gaspard. Voir Louis-Alphonse Maugendre, *Alphonse de Châteaubriant 1877-1951*, Paris, André Bonne, 1977, p. 21. De Châteaubriant n'a jamais oublié ces forêts et ce domaine familial en dehors de la ville, cadre de son enfance.

<sup>20</sup> A. Compagnon, *Les antimodernes de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, *op. cit.*, p. 126.

concentre essentiellement sur le temps de son enfance placé sous le magistère moral et affectif de son cher père disparu.

Néanmoins, cette pensée décliniste et décadentielle, ne saurait se résumer au seul tempérament de celui qui l'exprime. Alphonse de Châteaubriant l'explique à de multiples reprises : ce sont la société des hommes, l'état du monde, l'action de ses contemporains qui le contraignent à un tel comportement. Il est bien question, dans une note de mai 1924, de l'exécration ressentie devant cette « ère de dégénérescence »<sup>21</sup> qui caractérise la société d'après-guerre. Le constat du déclin est transgénérationnel et ne se résume pas à une quelconque opinion politique ou orientation idéologique : de Châteaubriant fustige, et plaint « nos malheureuses générations »<sup>22</sup> en juin 1931, car le temps presse. L'effondrement guette et l'édifice civilisationnel est lézardé de fissures : « Toutes les civilisations ont disparu parce qu'elles étaient fondées sur une notion de l'homme qui ne répondait pas à l'homme réel. La nôtre est en train de faire la même chute définitive »<sup>23</sup> écrit-il en juillet 1934. Le fruit est pourri, il ne demande qu'à tomber dans cette « société politique de peu de vie »<sup>24</sup>. Plutôt que la seule expression d'un caractère ou d'une individualité, le refus du siècle nous apparaît plutôt comme le premier jalon d'un tempérament idéologique.

Le feu, l'image du brasier et des cendres fournissent une base allégorique et imagée propres à exprimer un tel ressentiment. L'image du feu fait varier les modalités d'expression du déclin et de l'effondrement : le feu ravageur qui menace la civilisation s'oppose au feu déclinant, assimilé en général au soleil ou à une source lumineuse en lutte contre les ténèbres<sup>25</sup>. De Châteaubriant écrit ainsi : « Sombre inquiétude du crépuscule des peuples, dans lequel tous les soleils et toutes les étoiles s'éteignent progressivement »<sup>26</sup>. Le soleil s'oppose aux braises, comme la luminosité s'oppose à la chaleur et au brûlé. Les sens sont unanimement concernés par cet incendie qui menace et se propage : « En ces temps de fin de monde d'où se répand déjà autour de nous une odeur de brûlé universelle »<sup>27</sup>. Après l'odorat, la vue : « Nous marchons à tâtons dans la nuit, engagés dans un corps à corps [*Sic*] infernal. Ce n'est plus la maison qui

---

<sup>21</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951*, op. cit., p. 62.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>25</sup> Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965 (1957), p. 136.

<sup>26</sup> A. de Châteaubriant, *Lettre à la Chrétienté mourante*, op. cit., p. 101.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 5.



brûle, c'est le monde »<sup>28</sup>. Le même constat est inlassablement répété : « Nous avons peu de temps... Le monde brûle »<sup>29</sup>. Les symboles religieux et mythiques ont une profonde influence sur la pensée d'Alphonse de Châteaubriant qui n'hésite pas à puiser dans le répertoire de la culture occidentale pour mieux donner corps à sa réalité. A l'analyse de la symbolique du feu que nous venons d'évoquer, grâce au travail de Raoul Girardet<sup>30</sup>, s'ajoute l'usage de certaines allégories monstrueuses pour donner corps au mal : le dragon apocalyptique<sup>31</sup>, ou le lion<sup>32</sup>. Le dragon est la figure exemplaire des « Ténèbres, de la Nuit et de la Mort »<sup>33</sup> pour reprendre les précieuses analyses de Mircea Eliade sur les bestiaires religieux. En se servant d'images et de mythes, Alphonse de Châteaubriant déforme la réalité et donne corps à sa vision du monde. Les images, et les bêtes évoquées ont une fonction explicative dans son système de pensée.

## **B) Lutter contre 1789 et ses conséquences**

La Révolution française en entraînant la chute de la société d'Ancien Régime a imposé une nouvelle façon de concevoir l'homme, les sciences et la religion. Le modernisme, le culte de la rationalité au détriment de la foi, le progressisme républicain sont autant d'avatars de cet épisode révolutionnaire qui irriguent la société française, ses intellectuels et son école du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Alphonse de Châteaubriant ne cite jamais les événements révolutionnaires : il en fait pourtant, constamment et continûment, le procès. Le premier jalon de cette critique contre-révolutionnaire concerne la raison, « instrument privilégié de la modernité »<sup>34</sup> comme le souligne Zeev Sternhell. Alphonse de Châteaubriant n'a de cesse de fustiger la rationalité, en affirmant que la rationalité ne peut rendre compte entièrement des mystères de la vie et du monde dans lequel se meut l'homme. Il y a une part de mystère qui domine. De Châteaubriant explique par exemple en juin 1929 qu'« il y a une admirable vie que les mots ne peuvent rendre »<sup>35</sup>. L'existence humaine est composée d'éléments héréditaires qui échappent à la conscience. Chaque groupe humain est « porteur de son patrimoine d'instincts, de sentiments,

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>30</sup> Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986, p. 48.

<sup>31</sup> A. de Châteaubriant, *Lettre à la Chrétienté mourante*, *op. cit.*, p. 23.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>33</sup> M. Eliade, *Le sacré et le profane*, *op. cit.*, p. 31.

<sup>34</sup> Zeev Sternhell (dir.), *L'Éternel retour. Contre la démocratie l'idéologie de la décadence*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1994, p. 11.

<sup>35</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951*, *op. cit.*, p. 81.

de mythes créateurs » affirme-t-il en juillet 1935<sup>36</sup>. Alphonse de Châteaubriant ne cherche pas à faire accéder l'homme à une connaissance plus complète, mais bien à renverser les pôles de la connaissance humaine. En d'autres termes, ce qui est connaissance n'est pas compréhensible par la raison, et ce qui est dans l'inconscience est supérieur à la réalité perçue du monde naturelle. Alphonse de Châteaubriant se réapproprie l'héritage intellectuel de droite, conservateur et antirévolutionnaire, dont Joseph de Maistre est le maître à penser. Opposition au culte du progrès, pessimisme vis-à-vis de la nature humaine, droits de Dieu supérieurs aux droits de l'homme, sont autant d'idées maîtresses de la culture idéologique contre-révolutionnaire qu'Alphonse de Châteaubriant partage<sup>37</sup>.

Les hommes qui s'appuient sur leurs sens sont des non-voyants : « Les hommes qui ne savent pas déchiffrer la précieuse splendeur qui lie ensemble certaines dissemblances ne sont que des aveugles »<sup>38</sup> écrit de Châteaubriant en avril 1936. Alphonse de Châteaubriant renverse deux siècles de philosophie matérialiste issue des Lumières : la croyance est qualifiée de supérieure à l'expérience sensible comme source de connaissance. Dans les années 1930, cette opposition entre la rationalité honnie et l'irrationalité est transposée dans une dichotomie entre intellect et intellectualisme chez de Châteaubriant. L'intellect est le monde de la conscience la plus basse, celle de la matière et des images : « La vie intellectuelle est hors de la vraie vie, qui est Dieu »<sup>39</sup>. L'intellectualisme se situe à un niveau supérieur, un niveau qui nie les sensations dans la compréhension du monde, c'est une « manière de penser qui n'a plus pour objet les choses elles-mêmes »<sup>40</sup>.

La conclusion logique d'un tel postulat est le discrédit de la science et de tout discours scientifique. Puisque la réalité humaine n'est pas dans la matière et le monde perçu, la science qui ne traite, par définition, que du réel et de l'existant, n'est vouée qu'à l'échec ou à l'inutilité. De Châteaubriant écrit ainsi en juillet 1929 : « Notre science dans le relatif ne nous cacherait-elle pas de plus en plus notre ignorance dans l'absolu et ne ferait-elle pas de nous, au lieu des savants que nous croyons être, des ânes de plus en plus vieux ? »<sup>41</sup>. Le savant est attaqué dans sa prétention à dire le vrai dans cette note de juillet 1931 : « Le savant considère l'évolution

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>37</sup> A. Compagnon, *Les antimodernes de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, *op. cit.*, p. 23.

<sup>38</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951*, *op. cit.*, p. 161.

<sup>39</sup> A. de Châteaubriant, *Lettre à la Chrétienté mourante*, *op. cit.*, p. 37.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>41</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951*, *op. cit.*, p. 90.

de l'Humanité [...] et prétend en dégager les lois qui régissent son développement et laissent prévoir sa destinée »<sup>42</sup>. Cette critique du discours scientifique s'inscrit elle-même dans une critique plus large du matérialisme, doctrine philosophique qui considère que toute chose existante est nécessairement composée de matière. De Châteaubriant fustigeait en mai 1924 « l'indifférence végétative de l'affreux matérialisme »<sup>43</sup>, trait caractéristique de la modernité, donc de son déclin. Sous sa plume, il ensuite question en juin 1930 d'un « matérialisme compliqué de nos civilisations modernes » niant « l'admirable doctrine du Christ »<sup>44</sup>. La matière est fautive et l'homme n'est pas composé de cette fausseté : « L'homme n'est pas matière parce que la matière n'est pas ce qu'il croit »<sup>45</sup> affirme-t-il en avril 1933. La religion doit venir au secours de l'humanité et libérer l'être humain de ses attaches sensuelles : « En réalité, les religions ont un fond commun ; libérer l'homme du joug de ce qu'il a appelé la matière »<sup>46</sup>. Corollaire de ces critiques de la science et la matière : la critique de la sensation. De Châteaubriant divise l'humanité en deux catégories d'hommes à cette même époque : « Il y deux courants : l'effort de l'homme pour entrer toujours plus en avant dans la sensation ; l'effort de l'homme pour se retirer toujours plus de la sensation »<sup>47</sup>. La sensation est une erreur, elle pousse l'homme dans le faux puisque dans une note de février 1934 il est écrit que « la chair et l'apparence sont mêmes choses. Et par conséquent même chose que l'erreur »<sup>48</sup>. Le positionnement d'Alphonse de Châteaubriant sur la science rejoint la critique sur le culte de la raison que professent les sociétés modernes. Il nie l'historicisme moderne : l'humanité ne progresse pas par la raison, mais régresse à cause d'elle.

La société d'Ancien Régime était structurée par la volonté divine et la présence de Dieu sur terre. Celui-ci s'assurait de la bonne conduite de ses sujets à travers la personne sacrée du roi, considéré comme son lieutenant<sup>49</sup>. C'était de cette présence divine que les monarques tiraient leur légitimité royale et leur autorité. La Révolution française accouche d'une véritable rupture dans l'ordre religieux, social et culturel. L'Assemblée constituante renverse la sacralité du pouvoir et de la légalité en les mettant dans les mains du peuple : la Constitution émane de

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>49</sup> Philippe Boutry, « Dieu » dans Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites en France. 3. Sensibilités*, Paris, Gallimard, 2006, p. 210.

la volonté populaire, et non de Dieu. L'immanence des décisions divines interprétées par le roi, est remplacée par l'éminence de la législation populaire. En parallèle de ce changement législatif, on assiste à une révolution culturelle fondamentale : Dieu disparaît de la Cité. Comme l'explique Philippe Boutry : « La Révolution conduit de l'univers politique ouvert sur Dieu au monde clos structuré par la volonté nationale »<sup>50</sup>. Alphonse de Châteaubriant réfute ce paradigme des Lumières et de 1789. En affirmant que « la justice n'est pas postposée, mais qu'elle règle l'Univers vivant »<sup>51</sup> en juin 1931, il dépose la légitimité de la législation, non pas dans des textes de loi, mais dans un processus naturel. Pour lui, la justice n'est pas le fruit de la volonté humaine mais une donnée naturelle qui s'impose à tous.

Si la possibilité d'une restauration de Dieu comme autorité suprême a pu être une alternative crédible pour une partie de la population française et de ses représentants réactionnaires, au sens premier du terme, l'affaire Dreyfus, qui s'étend de 1894 à 1906, et l'enracinement de la République dans la culture politique et sociale française ont rendu obsolète ce projet de restauration divine. On passe donc d'un Dieu du châtement qui punit l'orgueilleuse France à un Dieu de la conservation, celui des vaincus de la politique moderne<sup>52</sup>. Pour Alphonse de Châteaubriant, Dieu reste le point cardinal et essentiel de l'existence humaine, comme l'affirmait une anthropologie humaine qui dominait la société française avant d'être balayée par 1789. Il explique ainsi en juillet 1929 : « La chambre du mort... la chambre du mort est la chambre intérieure de chacun de nous... quand l'esprit de Dieu en est absent »<sup>53</sup>. Dieu est au centre de tout, à la base de tout, au commencement et à la fin de la politique et du quotidien puisque « la pensée humaine sans Dieu est un instant de ténèbres au milieu d'une éternité de Lumières », de la même manière que « l'homme est le porte-parole de Dieu. Il est le bourgeon dans lequel Dieu éclôt [*Sic*], s'épanouit et embaume »<sup>54</sup>. Tout passe par Dieu et Dieu est tout : « il n'y a de réalité que Dieu »<sup>55</sup> affirme-t-il en février 1934. La vérité elle-même est donnée par l'activité religieuse écrit-il en avril de la même année : « La vérité de la vie : un tissu qui se rétrécit ou s'étend, s'obscurcit ou s'empourpre, selon la contemplation et la prière »<sup>56</sup>. La réalité elle-même est subordonnée à la religion : « La religion est une science qui s'apprend intérieurement par la lecture de la réalité »<sup>57</sup>. Derrière ces phrases mystiques qui semblent tirées

---

<sup>50</sup> *Idem.*

<sup>51</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951, op. cit.*, p. 111.

<sup>52</sup> P. Boutry, « Dieu », art cit, p. 233.

<sup>53</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951, op. cit.*, p. 92.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 141.

tout droit d'un livre de catéchisme, derrière le discours d'une science démunie et pauvre face à la religion, Alphonse de Châteaubriant affirme et affine, certes de manière plus ou moins ordonnée, une véritable anthropologie en totale contradiction avec les valeurs de la modernité issues de 1789. Cette anthropologie nourrie d'un pessimisme moral et d'une vision décliniste du monde nie le postulat de la démocratie qui soutient que le bonheur de l'homme passe par l'affirmation de son autonomie et de sa liberté.

Pour résumer, Alphonse de Châteaubriant se situe à bien des égards dans le sillage de l'Action française. Il a des contacts avérés avec Henri Massis, proche de l'organisation royaliste, en 1922 quand il cherche à publier en feuilletons son ouvrage *La Brière* dans *La Revue universelle*. Cela déclenche une crise avec Romain Rolland qui lui reproche de s'être lié avec celui qui avait publié son pamphlet *Romain Rolland contre la France* en septembre 1914. En 1935 de Châteaubriant signe le *Manifeste des intellectuels français pour la défense de l'Occident et de l'Europe* rédigé par le même Massis<sup>58</sup>. C'est bien Charles Maurras et son organisation qui reprennent et prolongent la doctrine contre-révolutionnaire issue de 1789 et qui font de l'anti-individualisme et de l'antihumanisme les bases de leur doctrine<sup>59</sup>.

On peut se demander pourquoi de Châteaubriant ne s'est jamais investi dans l'organisation royaliste. La réponse tient probablement dans les multiples oppositions entre la doctrine de Maurras et celui-là. En premier lieu, l'antisémitisme constitutif de la pensée de Maurras ne convainquait sûrement pas l'écrivain : les références aux juifs et à la judéité sont totalement absentes du vocabulaire d'Alphonse de Châteaubriant qui n'a pas, au moins jusqu'en 1937, de préjugé antisémite. Même dans *La Gerbe des Forces* publié la même année, si l'on remarque une vision raciste qui s'affirme et s'affine, on ne trouve aucune défense officielle de l'antisémitisme hitlérien. Ensuite, il y a le nationalisme maurrassien. Alphonse de Châteaubriant croit-il encore à la France après 1918 ? Rien n'est moins sûr, et cela explique qu'il ait accepté le danger du nationalisme allemand par la suite : l'intérêt de l'homme et de l'humanité passent par une aliénation au régime national-socialiste et aucun orgueil nationale ni aucune défense de souveraineté ne peuvent se mettre en travers d'un projet aussi important pour lui. Enfin, citons les rapports d'abord apaisés puis conflictuels entre Charles Maurras et l'Eglise. Cette dernière condamne l'Action française en 1926 et entraîne une crise au sein du

---

<sup>58</sup> Nous évoquons plus en détail ce manifeste dans nos chapitres 4 et 5.

<sup>59</sup> Michel Winock (dir.), *Histoire de l'extrême droite en France*, Paris, Seuil, 1993, p. 38.

mouvement dont il ne s'est jamais véritablement remis<sup>60</sup>. Il y aurait tout un travail à effectuer sur la vision de la catholicité chez Alphonse de Châteaubriant, et sur les multiples propos qu'il tient sur le dogme, la liturgie, le Christ et l'Eglise pour saisir au mieux son rapport à Rome. Il faudrait aussi mettre au jour la culture religieuse dans laquelle il est élevé : on sait que ses aïeux, venant d'une terre protestante, ont abjuré leur foi au XVII<sup>e</sup> siècle après la révocation de l'Edit de Nantes<sup>61</sup>. Cette culture protestante familiale est-elle totalement effacée en 1877, date de naissance d'Alphonse de Châteaubriant ?

## **II – En lutte contre les modèles politiques modernes**

Alphonse de Châteaubriant apparaît en opposition radicale avec les valeurs de la modernité qui découlent directement de la Révolution française. Cette dernière n'a pas accouché uniquement de valeurs : elle a structuré aussi de nouveaux systèmes politiques. Il y a une autre révolution, bolchevique cette fois-ci, qu'Alphonse de Châteaubriant exécra. Et pour mieux s'opposer à ces régimes, de Châteaubriant a les yeux tournés vers le passé : celui-ci fournit des modèles, des leçons, une interprétation qui permettent de mieux s'opposer à cette époque qu'il n'a de cesse de vilipender.

### **A) La démocratie ou l'horreur de l'égalité**

En mettant au jour le profond sentiment de décadence qui caractérise la pensée d'Alphonse de Châteaubriant, et en montrant de quelles manières il s'oppose aux valeurs issues de 1789, nous avons montré à quel point sa pensée est déterminée par une image du passé idéalisé. Pour mieux comprendre comment cette pensée se structure, il nous semble utile d'utiliser la notion de « régime d'historicité » théorisée par l'historien François Hartog<sup>62</sup>. Le « régime d'historicité » est un outil heuristique utilisé par l'historien pour rendre compte de la manière dont s'articulent les conceptions du temps chez un individu ou dans une société. Cette notion nous permet de mieux comprendre le rapport qu'entretient Alphonse de Châteaubriant

---

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>61</sup> L.-A. Maugendre, *Alphonse de Châteaubriant 1877-1951*, op. cit., p. 17.

<sup>62</sup> François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 2012 (2003).

avec le temps : le passé éclaire de toute sa splendeur le présent. Le régime féodal qui a perduré pendant des siècles, permet à de Châteaubriant de mobiliser des références historiques et des images pour mieux les opposer à un présent qu'il refuse. Ces quelques remarques nous permettent ensuite de souligner qu'Alphonse de Châteaubriant a une conception du passé volontairement sélective : le passé n'a d'utilité pour lui que pour mieux critiquer le présent. En revanche, on constate que de Châteaubriant n'est pas encore tourné vers le futur : il critique, mais ne propose pas de solution politique. Pour l'heure, c'est-à-dire dans les années 1920 et le début des années 1930, il se complait dans un refus systématique de la modernité. Le changement du rapport au temps chez Alphonse de Châteaubriant apparaît au milieu des années 1930 : c'est à cette époque que le futur devient enviable pour lui, puisque le national-socialisme permet de réaliser ce qu'il n'a cessé de souligner dans le passé, à savoir une société hiérarchique débarrassée des tares de la modernité.

Il est inscrit dans l'article I<sup>er</sup> de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789* « les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits ». Une telle assertion ne peut que rentrer en contradiction avec une société pensée comme hiérarchisée et inégalitaire. On en revient aux caractéristiques du nationalisme telles que les a définies Michel Winock : après la décadence et l'apologie d'un temps révolu vient « l'apologie des sociétés élitaires »<sup>63</sup>. De Châteaubriant trouve un modèle historique comme support lui permettant d'exprimer cet intense souci d'une société ordonnée et verticale : le Moyen Âge. Ce recours au Moyen Âge n'a rien d'exceptionnel pour l'époque, Raoul Girardet explique ainsi que ce mythe était privilégié pour tous ceux qui se sont inquiétés du libéralisme et de l'étatisme dans l'entre-deux-guerres<sup>64</sup>. Derrière les multiples références au « gentilhomme campagnard », à la société du seigneur et aux manquements de l'aristocratie, se trouve un rejet du principe démocratique et de ses composantes.

Alphonse de Châteaubriant dans sa vision du Moyen Âge, loue la société ordonnée, hiérarchisée, où chacun remplit le rôle que Dieu lui a attribué. Le gentilhomme – rappelons que le sous-titre de son premier roman *Monsieur des Lourdines* paru en 1911 avait pour sous-titre « Histoire d'un Gentilhomme campagnard » – est un personnage dans lequel l'écrivain transfère ses représentations d'une société telle qu'elle devrait être, et telle qu'elle n'est plus. Il écrit ainsi en juin 1924 que « le monde nouveau qui naît, s'apprête à englober le simple petit manoir du

---

<sup>63</sup> M. Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, op. cit., p. 130.

<sup>64</sup> R. Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, op. cit., p. 100.

gentilhomme et, dans le manoir du gentilhomme, le cœur du gentilhomme »<sup>65</sup>. Dans la même note, il précise que cette espèce d'homme assume, en lui-même, les qualités naturelles d'un débonnaire : « Un sens amoureux du sentier des forêts, et une façon de faire de son corps la traduction animée de la plus généreuse nature »<sup>66</sup>. La disparition d'un tel jalon essentiel à l'équilibre de la société est un drame, une perte irrémédiable : « Le vrai gentilhomme campagnard, qui fut jadis et eut sa vie dans la vie n'y est plus [...] La mort des institutions est chose plus subtile que celle des corps »<sup>67</sup>. Ce gentilhomme résume dans son essence le principe d'une société d'ordres, d'une société hiérarchisée : qu'importent les différences entre la seigneurie et la gentilhommerie, l'important est de souligner la perte irrémédiable que constitue la « décapitation » de l'ordre naturel. De Châteaubriant, dans une note écrite à cette même époque du milieu des années 1920, regrette ainsi la seigneurie : « Les seigneurs donnent, en ces temps-là des exemples magnifiques d'activité et d'industrie et de travail ; c'est merveilleux de les voir »<sup>68</sup>. Dernier jalon de ce principe hiérarchique : le père, maître en sa demeure. La maison représente ainsi le microcosme du principe social, qui, bien évidemment, doit être protégé : « Nous sommes vraiment ici en présence de la cellule patriarcale dans toute sa plénitude et toute son excellence ; cette cellule patriarcale est [...] la féconde cellule qui nourrit tout l'organisme »<sup>69</sup>.

Toutefois, Alphonse de Châteaubriant ne cherche pas à rétablir une société passée quand bien même il la déplore. C'est une autre opposition fondamentale avec Charles Maurras et son mouvement : Alphonse de Châteaubriant ne se donne jamais les moyens politiques de réaliser ce qu'il désire et ce qu'il défend, là où Charles Maurras élabore une doctrine rigoureuse, développe un journal et une organisation elle-même divisée en sous-organisations afin d'œuvrer au combat d'une restauration nationale<sup>70</sup>. Encore une fois, répétons-le, de Châteaubriant n'est pas un doctrinaire ou un militant politique, du moins pas encore. Il mobilise avec facilité les fruits de son éducation et de son histoire familiale pour mieux les opposer à la société moderne. On remarque que ce goût prononcé pour le Moyen Âge est suivi d'une dénonciation sans équivoque des maux actuels. En février 1934 de Châteaubriant écrit : « Hélas, le peuple des campagnes s'est mis depuis au rêve de l'or [...] un esprit diabolique a dit au

---

<sup>65</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>66</sup> *Idem.*

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>70</sup> M. Winock (dir.), *Histoire de l'extrême droite en France*, *op. cit.*, p. 126.



peuple : "Relève-toi" Et le peuple s'est relevé »<sup>71</sup>. Pour lui, la structure politique et sociale du Moyen Âge, du moins l'idée qu'il s'en fait, n'est pas un objectif politique mais un référent culturel mobilisé pour mieux combattre la modernité. C'est ce qui explique qu'Alphonse de Châteaubriant ne se sente pas concerné par l'organisation maurrassienne, car il ne croit pas plus en une France nationaliste, qu'à une société médiévale royale et catholique.

## **B) Le Moyen Âge en opposition à la démocratie**

Le regret du gentilhomme et de la seigneurie est la mise par image d'un passé mythifié et idéalisé. Le culte de la hiérarchie s'affranchit régulièrement d'une telle mise en intrigue. De Châteaubriant, sans l'appui d'aucun château, écrit ainsi en septembre 1930 : « Une société ne vaut que par les plus hautes personnalités en qui s'élabore sa conscience [...] La nature va d'elle-même à la hiérarchie [...] Tuer le fort est donc un crime contre nature »<sup>72</sup>. Les hommes ont besoin d'être guidés, d'avoir au-dessus d'eux une caste dirigeante, et surtout ils doivent reconsidérer le « servir », activité qui n'est pas infâmante puisque nécessaire, comme le faisaient si bien les « Arnolfini » et les « Newenhove » décrit en juin 1931 : « Ils étaient de grands cœurs. Ils regardaient à la main droite de leur maître. Ils servaient une humanité plus forte qu'eux, un principe au-dessus d'eux, une gloire plus pure que la leur »<sup>73</sup>. L'humanité doit son développement formidable à ce principe aristocratique, ce principe hiérarchique : « La loi de communauté qui avait prévalu [...] reposait sur une différenciation [...] Toute une vie organique avait jailli de ses assemblées et édifié le spectacle d'une magnifique et glorieuse évolution humaine » affirme de Châteaubriant le 16 juillet 1935<sup>74</sup>. Faire le constat d'un monde en déclin, un monde qui s'effrite et s'effondre, c'est faire le constat de la non-différenciation qui prévaut désormais. C'est ce qu'explique cette note datée d'avril 1935 : « C'est le fait premier de cette mort de toutes les hiérarchies et de toutes les noblesses [...] qui rend si grave et si menaçant [...] le péril de ce recouvrement du globe par la mer sans limite de l'égalisation »<sup>75</sup>. Pour Alphonse de Châteaubriant, l'égalité démocratique est une utopie, une chimère qu'il faut combattre et dénoncer.

L'affirmation de la nécessité d'un principe hiérarchique et d'une inégalité naturelle entre

---

<sup>71</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951, op. cit.*, p. 75.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 161.

les hommes à défendre s'expriment aussi indépendamment de tout appui historique. Ces deux idées maîtresses ont un ennemi : c'est la « foule », le « peuple », la « masse ». L'évocation varie mais la critique reste la même pour Alphonse de Châteaubriant, toutes ces dénominations représentant la bassesse humaine. On retrouve une animalisation du peuple déjà effective pendant la guerre : « Mais la foule est là, docile et passive, semblable à une bête de somme »<sup>76</sup>. L'homme démocratique et ses semblables sont assimilés à de la vermine : « Cette foule, toutes ces fugaces personnalités humaines qui se pressaient en tous lieux, tous ces agiles corps humains qui grouillaient de par le monde »<sup>77</sup>. Il est question de la foule aussi, dans ce passage véritable condensé de tout ce qui ne va pas : « Confusion des pouvoirs, anéantissement des droits et des devoirs, perplexité de la foule privée de ses chefs »<sup>78</sup>. Alphonse de Châteaubriant se sert d'une hiérarchisation spatiale classique pour encenser ou critiquer. Le principe de Dieu est en haut, la foule et la démocratie en bas. La disqualification s'opère donc sur deux plans : horizontalement, pour dénoncer la masse, l'agrégat, les bêtes, c'est-à-dire des occurrences signifiant une quantification et une uniformisation, et verticalement pour mieux signifier la différence de principe, d'essence, des éléments considérés. Il est ainsi question, par exemple, de « la connaissance de la bassesse des foules et l'ordinaire médiocrité du genre humain »<sup>79</sup>. La dénonciation de la dégradation du principe hiérarchique, donc de la société française pour Alphonse de Châteaubriant, s'appuie sur une apologie sélective de certaines caractéristiques du Moyen Âge qui permettent de structurer ses critiques antimodernistes. Pour lui, la féodalité est un modèle qui rayonne encore et qui éclaire la dégradation mortifère dans laquelle se trouve l'espèce humaine.

La démocratie et le libéralisme, intrinsèquement liés, produisent un système économique, le « marché » au sens large, dont le pilier central est la libre-concurrence entre les agents économiques. Alphonse de Châteaubriant ne s'appesantit pas sur une critique du système économique qui prévaut en France, mais quelques références çà et là vont dans le sens d'une dénonciation de l'*homo oeconomicus*. Pour de Châteaubriant, l'apologie de l'Ancien Régime sert aussi à réfuter les systèmes économiques qui s'imposent en Europe. C'est pour cette raison qu'il fait un plaidoyer de l'économie de proximité comme dans cet extrait daté de juin 1924 : « Jadis, non seulement l'humanité vivait uniquement des produits de la terre, portait,

---

<sup>76</sup> A. de Châteaubriant, *Lettre à la Chrétienté mourante*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 211.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 109.

pour ainsi dire, sans que l'industrie s'en mêlât, les fruits de la terre directement du sillon à sa bouche »<sup>80</sup>. Il est fort probable, dans cet extrait de juin 1931 qui suit, qu'Alphonse de Châteaubriant critique la philosophie d'Adam Smith, le qualifiant de « misérable esprit qui a fait du raisonnement égoïste et personnel » un « principe sans connaissance et sans ménagement à l'égard des puissances profondes de l'être » avant de fustiger cette prétention de l'homme moderne de « s'appartenir »<sup>81</sup>. L'auteur des *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* affirmait que la recherche individuelle du bien-être personnel de l'homme favoriserait la bonne entente et l'harmonie de la société entière. Peu importe qu'Alphonse de Châteaubriant admoneste Adam Smith ou non, le plus important étant sa critique du libéralisme en tant que telle, et de la prétention de cette doctrine à faire de l'homme une nomade autonome et responsable dans le marché économique.

Rendre l'homme libre et prétendre son égalité naturelle ont pour conséquences de l'éloigner de toute hiérarchie et de toute servitude. La démocratie, c'est le règne de l'individualisme, et c'est ce règne que de Châteaubriant fustige en juin 1931 quand il oppose le « servir » au « laisser-faire, dont le résidu est l'égoïsme pur », quand il éructe contre le peuple qui « ne sert plus », considéré comme un « ilote » à qui on a dit « tu es tout »<sup>82</sup>. C'est en effet l'objectif de l'auteur de ces déclarations d'affirmer que l'homme n'est pas sa propre fin et qu'il s'intègre dans le tout d'une société conçue comme organiciste<sup>83</sup>. Un homme réduit à la seule pensée de lui-même, sans servir des desseins qui lui sont supérieurs est un homme perdu : « Mais la plupart des hommes n'ont pour idéal que l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes et qu'ils recueillent comme définitivement et parfaitement acceptable »<sup>84</sup>. A une société individualiste, de Châteaubriant préfère une société holiste qui privilégie le tout sur les parties : « L'homme est sauvé, non point seulement quand il a anéanti son inquiétude mais quand définitivement il lui, dans son âme, substitue l'amour, l'amour de tous les hommes » explique-t-il au même moment<sup>85</sup>. De ce point de vue, Alphonse de Châteaubriant reprend à son compte toute une idéologie de l'organisation sociale qui, de Lamennais affirmant que la volonté émane de Dieu et que les lois humaines découlent de ce principe divin, à Péguy en passant par Sorel, fait de la société et de la communauté des principes supérieurs à l'individu<sup>86</sup>. La société médiévale,

---

<sup>80</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951*, op. cit., p. 68.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>83</sup> A. Compagnon, *Les antimodernes de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, op. cit., p. 68.

<sup>84</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951*, op. cit., p. 112.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>86</sup> A. Compagnon, *Les antimodernes de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, op. cit., p. 71.

dépouillée de ses tares comme les guerres de religion, les famines et les épidémies, est mobilisée par Alphonse de Châteaubriant d'une manière sélective et parcellaire. Il n'est pas historien, n'a pas le souci de la rigueur et de l'objectivité. Il est un idéologue en opposition au monde moderne, et le passé est une de ses armes de prédilection pour mieux s'opposer à des systèmes politiques qu'il exècre.

### **C) Le communisme ou l'horreur de l'irrégion**

Contestataire de la société démocratique, Alphonse de Châteaubriant ne cache pas non plus son aversion pour le communisme. Dans ce système, les soubassements intellectuels et idéologiques vilipendés ne sont pas foncièrement différents de ceux que nous avons déjà évoqués : c'est la même logique antimoderne, antihumaniste, d'apologie d'une société hiérarchique avec un principe transcendant, qui orientent et structurent la critique du communisme. C'est une même conception de l'homme qui conduit au refus total et sans concession de ce système politique. Alphonse de Châteaubriant a bien une sensibilité contre-révolutionnaire, avec toutes les caractéristiques idéologiques que cela implique<sup>87</sup>. Le communisme en permet l'actualisation.

Dans une lettre du 12 août 1919 adressée à Romain Rolland, lettre qui résume et explicite son refus de voir apparaître son nom parmi les collaborateurs de *L'Humanité*, Alphonse de Châteaubriant exprimait déjà à son ami son « scepticisme en matière de socialisme »<sup>88</sup>. La pensée de Karl Marx a accouché d'un système libertaire qui repose sur quatre piliers fondamentaux : l'anti-théologisme, l'anti-autoritarisme, l'anti-centralisme et l'anticapitalisme<sup>89</sup>. La critique d'Alphonse de Châteaubriant est virulente pour ce système laïc qui considère Dieu comme une source d'exploitation, dans cet extrait daté de juin 1931 : « Aujourd'hui nous entendons jusque dans l'accent déshonoré de la voix du peuple le vide et le silence qu'y a laissé l'abandon du service des dieux »<sup>90</sup>. Le système communiste propose une vision anthropologique spécifique, faisant fi, au moins en apparence, des anciennes

---

<sup>87</sup> M. Winock (dir.), *Histoire de l'extrême droite en France*, op. cit., p. 38-39.

<sup>88</sup> L.-A. Maugendre, *L'Un et l'autre II. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant (1914-1944)*, op. cit., p. 152.

<sup>89</sup> Philippe et Michael Paraire, *Proudhon-Bakounine-Kropotkine : la révolution libertaire*, Noisy-le-Sec, Les Editions de l'Epervier, 2010, p. 10.

<sup>90</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951*, op. cit., p. 111.

hiérarchies et logiques sociales qui prévalaient jusque-là. En dessous de Dieu, il y a des hommes, et surtout des prolétaires. A la critique d'un système athée s'ajoute le rejet, le 20 octobre 1934, de « l'affreux cas de l'homme prolétarisé »<sup>91</sup>. Alphonse de Châteaubriant a la solution à ce problème du prolétariat : « Une chose reste à faire : sauver le "prolétaire" de son "prolétariat", et non l'organiser dans son "prolétariat", ni, surtout, vouloir faire de l'organisation de son "prolétariat" l'espoir du monde » explique-t-il en novembre 1937<sup>92</sup>. Sauver l'homme de son prolétariat ne consiste pas en une meilleure redistribution des richesses ou des moyens de production, mais dans la réaffirmation d'un principe divin et hiérarchique. Bien évidemment, les multiples critiques adressées à l'existence dépourvue de Dieu, ou l'admonestation constante de la « matière » sont aussi, indirectement, des critiques contre ce système politique qui émerge en Russie et qui s'étend à toute la planète. Alphonse de Châteaubriant ne se soucie pas d'exhaustivité ni de précision dans ses critiques, mais son système de pensée dont nous avons donné les contours, ne peut admettre quoi que ce soit du système communiste.

Le passé fournit de multiples référents à Alphonse de Châteaubriant pour mieux marquer son profond désaccord avec le présent et ses valeurs. Cet ordre du temps est essentiel pour mieux saisir sa pensée. Le présent est inintelligible, décadent et mortifère, puisqu'il a perdu les caractéristiques d'une société médiévale que de Châteaubriant interprète et reconstruit selon son tempérament et son système de pensée. Le passé lui donne un point d'appui solide sur lequel il projette toutes les frustrations qu'il ressent de son époque. Le Moyen Âge est envié parce qu'il n'est pas la modernité.

### **III – Les paysages et la vision du monde d'Alphonse de Châteaubriant**

Pour une pleine compréhension de l'itinéraire intellectuel d'Alphonse de Châteaubriant, on ne peut séparer son œuvre littéraire, même la plus anecdotique, de la politique. Qu'il critique les systèmes politiques modernes ou qu'il écrive des romans, c'est bien un seul et même écrivain qui s'exprime. L'approche historique nous amène à considérer l'ensemble des écrits d'Alphonse de Châteaubriant comme un fait total. Dans les descriptions paysagères qu'il fait des lieux qu'il visite, des gens qu'il rencontre, des contrées qu'il traverse, passages qui peuvent sembler au demeurant les moins politisés de son œuvre, Alphonse de Châteaubriant laisse

---

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 171.

apparaître sa sensibilité, son tempérament et sa vision du monde.

## **A) Le village et l'incarnation dans l'espace des opinions d'Alphonse de Châteaubriant**

Les digressions d'Alphonse de Châteaubriant sur l'état du monde et la religion n'occupent pas la totalité de ses notes et de sa littérature. Régulièrement, loin de toute préoccupation politique ou idéologique, du moins au premier abord, il évoque des lieux habités et des individus rencontrés. Jusqu'à présent, personne ne s'est intéressé aux multiples descriptions d'habitats ou de populations qui jalonnent ses écrits. C'est regrettable quand on sait que pour tous les écrivains, la ville et ses caractéristiques – de sa nomination, de la description de ses ornements, ses bâtiments, ses habitants, de son ancrage dans l'espace ou la description de ses activités économiques – sont sujettes à une interprétation idéologique, du moins politique<sup>93</sup>. Les écrivains peuvent, par exemple, opposer la ville idéalisée, vertueuse, à une ville perçue comme décadente et matérialiste. Jean-Jacques Rousseau illustre ses présupposés moraux dans l'opposition ville-campagne<sup>94</sup>. L'expression poétique d'un ailleurs, sous la plume de Jules Verne, revêtait aussi une critique politique ancrée dans l'espace : l'« ailleurs » s'oppose au « ici »<sup>95</sup>, et ce que l'un possède, l'autre en est dépourvu. La supposition d'un village au bord de la modernité menacé et opposé dans sa structure et ses composantes aux villes extérieures dans les écrits d'Alphonse de Châteaubriant, est déjà soulignée par Kay Chadwick pour *La Brière* (1923), mais aussi pour *Monsieur des Lourdines* (1911)<sup>96</sup>. En revanche, cette dernière n'a pas relevé les multiples références aux villages traversés, aux habitants rencontrés, aux descriptions naturelles effectuées que l'on trouve sous la plume d'Alphonse de Châteaubriant non pas nécessairement dans ses romans, mais dans ses compilations de notes que nous avons déjà évoquées.

En mai 1924, Alphonse de Châteaubriant décrit en premier lieu la ville idéale, la sienne, celle qu'il aimerait traverser : « Je voudrais trouver un village où je n'aurais autour de moi que de bons vieux allant après vêpres [...] que de bons artisans sculptant dans les portes de leurs

---

<sup>93</sup> Jean Roudaut, *Les Villes imaginaires dans la littérature française*, Paris, Hatier, 1990, p. 11.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>96</sup> Kay Chadwick, *Alphonse de Châteaubriant : Catholic collaborator*, Oxford, Peter Lang Ltd, 2002. Voir le sous-chapitre " The organic community : an ideal in embryo" p. 30-46.

bahuts le relief de leurs ciboires, de bons laboureurs qui n'auraient pas de meilleur plaisir que de danser [...] au milieu des tas d'herbe fraîche »<sup>97</sup>. Le village idéal est un lieu où le travail manuel domine et où la religion ordonne la vie quotidienne. Un village, en somme, à l'exact opposé de ces villes modernes rythmées par la machine et l'accumulation des biens. De Châteaubriant écrit ensuite en septembre 1930 : « J'écoute le son de la vie des simples, des laborieux, des paisibles, de ceux qui gravissent la côte en fixant la route, qui, le matin, ne sont pas impatients du soi et, le soir venu, reposent leur journée dans le silence »<sup>98</sup>. Il y a une « masse », une collectivité d'hommes, qu'il n'exècre pas et qui a droit à toute sa reconnaissance : le « peuple des campagnes » aux « conditions de vie simple et laborieuse »<sup>99</sup>. Les descriptions de villages et de métiers ne se résument pas à une simple description littéraire et narrative sans conséquence : Alphonse de Châteaubriant fixe dans l'espace ses représentations et ses valeurs<sup>100</sup>, et le village, dans son dénuement et son caractère frugal, est un point d'ancrage dans l'opposition à la modernité. C'est le labeur, le travail manuel, qui retient l'attention de l'écrivain. Il n'est pas question d'un travail capitaliste, détaché de l'humain, dont le seul objectif est l'échange marchand, mais bien d'un travail où seule compte, pour reprendre une terminologie marxiste, la « valeur d'usage » réelle du travail et non la « valeur marchande ».

Le travail est analysé comme une valeur en soi, support essentiel et fondamental des rapports humains et de la société. En résumé, faire l'évocation nostalgique du travail d'antan, dans la réflexion d'Alphonse de Châteaubriant, c'est se poser en opposition aux deux principales conceptions du travail qui s'imposent au XX<sup>e</sup> siècle : le libéralisme d'un côté avec son culte du profit, le communisme de l'autre avec son projet d'appropriation des moyens de production.

Alphonse de Châteaubriant ne décrit jamais de « ville », mais toujours des « villages ». La différence entre ces deux terminologies réside essentiellement dans leur taille et leur fonction : la ville est plus grande, plus peuplée, plus attractive que le village, mais aussi plus dépendante. Le village a donc plusieurs caractéristiques. En premier lieu, l'absence de mécanisation. Celle-ci retient l'attention de l'écrivain qui, indirectement, ne cesse de s'émerveiller devant la force naturelle des bras, bien loin d'une France où l'industrie est un plein essor de 1900 à 1930 et qui voit se multiplier les cités, les banlieues et les usines<sup>101</sup>. En août

---

<sup>97</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951*, *op. cit.*, p. 62-63.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 98-99.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>100</sup> J. Roudaut, *Les Villes imaginaires dans la littérature française*, *op. cit.*, p. 35.

<sup>101</sup> Gérard Noiriel, *Les ouvriers dans la société française, XIXe-XXe siècle*, Paris, Seuil, 1986, p. 120.

1931, de Châteaubriant décrit ainsi : « Les faucheurs, chemises blanches, petites têtes noires, avancent les uns derrière les autres avec un balancement de tout le corps »<sup>102</sup>. Plus loin, c'est le rapport de l'homme à l'animal qu'il souligne : « Le matin, avait lieu à Locronan une foire de "vieilles vaches" [...] où les bouchers des environs étaient venus faire leur achat. [...] Devant moi, juste sur la route, un vieil homme poussait neuf bêtes »<sup>103</sup>. L'évocation du « train » et de la « voiture »<sup>104</sup> dans une note d'août 1931 détonne sous sa plume, tant les mentions de ces machines sont rares.

Ensuite, le village est appréciable et apprécié, car il est peu densément peuplé, loin de toute saturation urbaine et de tout entassement. Les villes de « Plogonnec »<sup>105</sup>, « d'Herbignac »<sup>106</sup>, de « Piriac » ou de « La Bretèche »<sup>107</sup> en 1931 sont vides de toute présence humaine. Cette faible densité décrite est d'autant plus remarquable qu'Alphonse de Châteaubriant a parfois sous les yeux de vastes entités de sol et de terrain : il n'y a pas âme qui vive, en juin 1934, dans les « gorges de Bourne, vallée de la Balme : vallée terrestre gardée par deux anges vêtus de bleu » ni dans les « Plaines de Brie-Comte-Robert »<sup>108</sup>. De Châteaubriant a une sensibilité opposée aux nouvelles logiques urbaines de la modernité. Enfin, le village se caractérise par son mobilier, que nous n'avons, jusqu'à présent, que peu évoqué. Réduit à son strict nécessaire, il se résume aux bâtiments les plus fonctionnels, les plus nécessaires pour de Châteaubriant : les maisons et l'église. Il écrit ainsi en août 1931 : « La petite ville découpe ses flèches et son profil bleu à contre-soleil, au milieu duquel bouillent quelques toits. Autour du clocher, le vol flûtant des hirondelles... Les vieilles maisons poussiéreuses blondissent dans le cadre éteint des feuillages »<sup>109</sup>. Les villages de plus grande taille font la jonction avec les petites villes par un élément urbain essentiel, autour duquel s'organisent les activités humaines : l'église, que nous avons citée, et la cathédrale. Descendant à Quimper, en Bretagne, le regard de l'écrivain se fixe sur un seul élément : « Aux vitraux de la cathédrale, de pâles saints qui n'ont plus de visages, debout dans de hautes attirances et d'exotiques émeraudes »<sup>110</sup>. L'urbanité est aussi un moyen, un support, pour évoquer l'espace sacré et sanctifié : Alphonse de Châteaubriant s'attarde sur ces bâtiments religieux qui sont autant de « reproduction terrestre

---

<sup>102</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951*, *op. cit.*, p. 118.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>107</sup> *Idem.*

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 122.



d'un modèle transcendant »<sup>111</sup>. Le symbole est important : dans ce regard centré sur les bâtiments religieux qui passe sous silence tout l'alentour des villes modernes pour ne laisser subsister que la vieille pierre et les édifices ancrés dans le sol et la longue durée, se laisse lire une idéologie qui s'exprime d'une autre manière que dans les déclarations religieuses ou politiques, tout en conservant foncièrement sa structure et ses postulats.

Les villages ont des habitants. Alphonse de Châteaubriant alterne entre des descriptions totalement dépourvues d'âme qui vive, élément que nous avons évoqué précédemment, et des descriptions humaines, fruits de ses rencontres et de ses interactions, réduites au minimum. D'une personnalité, l'auteur retient deux éléments : le métier et le genre, ce sont les deux seules composantes individuelles qui ressortent de sa plume. En août 1931, à Locronan dans le Finistère, voici les personnes qu'Alphonse de Châteaubriant rencontre : « Les jeunes gens et les jeunes filles [...] les gars entraînent les filles [...] Il y a des femmes qui regardent... des femmes tristes »<sup>112</sup>. Il ne faudrait pas réduire cette description *a minima* à un simple propos d'auteur, à une convention littéraire qui permet d'alléger le propos ou de traduire au mieux une expérience si l'on suggère que l'auteur ne peut pas donner de plus amples détails, puisqu'il ne connaît évidemment pas les personnes si brièvement décrites.

En réalité, la négation de toute identité et la réduction de l'être humain à ses plus simples fonctions apparentes, c'est-à-dire à sa seule présence physique, est une constante de l'écriture d'Alphonse de Châteaubriant. Arrivé à l'abbaye de Timadeuc en octobre 1931 dans le département du Morbihan, il explique avoir croisé « un vieux père qui poussait une brouette »<sup>113</sup>. Parlant d'un souvenir de la guerre de 14 en avril 1936, il écrit : « Et il y avait le long de ses berges, de distance en distance, ce qu'il y a toujours le long d'une rivière française, des pêcheurs à la ligne... des pêcheurs à la ligne immobiles et attentifs »<sup>114</sup>. Narrant sa longue immobilisation suite à une chute à Saint-Nazaire, l'écrivain écrit que « la mère de celle qui me soignait était souvent devant la cheminée »<sup>115</sup>. En lisant *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski en août 1930, il évoque les « hommes que je rencontre, dans ce pêcheur, dans cette femme, dans cet enfant qui tient son chat à moitié étranglé contre sa poitrine à la porte de la ferme »<sup>116</sup>. A

---

<sup>111</sup> M. Eliade, *Le sacré et le profane*, op. cit., p. 56.

<sup>112</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951*, op. cit., p. 121.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>115</sup> A. de Châteaubriant, *Lettre à la Chrétienté mourante*, op. cit., p. 16.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 39.

Sils Maria, village des Alpes situé en Suisse, il raconte « ici une âme m'invite, un silence me promet des surprises profondes »<sup>117</sup>. Plus loin, de Châteaubriant « rencontre des paysans qui ont cru voir, disent-ils, dans l'obscurité, en me croisant, un homme, les yeux au ciel et qui faisait sur sa poitrine le signe de la croix »<sup>118</sup>. Évoquant une chaumière dans les bois, il explique qu'elle est « habitée par un homme, tonnelier de son état »<sup>119</sup>.

De ces descriptions, nous pouvons formuler quelques hypothèses. La première, dans la lignée de l'antimodernisme d'Alphonse de Châteaubriant, est la négation de la consécration de l'individu entendue comme valeur autonome et irréductible. Cette absence totale et systématique du nom de famille des personnes qu'il rencontre nous semble absolument essentielle : le nom est la base irréductible de tout être humain, inscrit dans l'état-civil, et consacrant toute personne comme unique. C'est le nom qui permet de retracer le parcours de chaque existence individuelle dans ce qu'elle a de plus spécifique et de plus personnelle<sup>120</sup>. Ensuite, il y a l'affleurement d'un certain déterminisme. De Châteaubriant laisse entendre, pour l'évocation de toutes ces personnes qui n'ont pour seule caractéristique que leur genre visible, que l'être humain est ce à quoi il ressemble. Le seul moyen, finalement, de sortir de cette caractéristique première est d'exercer un métier, c'est-à-dire de passer de l'indifférenciation de l'espèce humaine dans sa totalité, à l'intégration dans une communauté de métiers, donc dans un autre « tout ». Le genre ou le métier nient bien le caractère individuel en tant que valeur en soi.

## **B) Alphonse de Châteaubriant et les leçons de la nature : la négation de l'individualité**

Une œuvre peu étudiée d'Alphonse de Châteaubriant résume les constatations que nous venons de faire tout en apportant certains éléments nouveaux. Il s'agit du roman *Au pays de Brière* (1935). Écrit à la première personne du singulier, l'auteur livre ses notes et ses impressions sur cette région qui lui a déjà servi de base géographique pour son roman *La Brière* (1923). Le regard posé d'Alphonse de Châteaubriant sur les habitations aperçues et sur les

---

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>120</sup> Le nom est ce qui résiste au temps et constitue la seule trace encore visible, et lisible, après la mort. Voir Alain Corbin, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot*, Paris, Flammarion, 1998.

habitants rencontrés est intéressant. A bien des égards, il semble que le narrateur se confronte à un « état de nature », en tout point opposé à la civilisation moderne.

Le narrateur décrit un microcosme en dehors de toute modernité, sans temporalité, et sans limites naturelles clairement établies. Il est question de « dix mille hectares de silence et de nudité, un immense lotus bleu épanoui au milieu du cirque de l'atmosphère »<sup>121</sup>. La frontière est un élément d'urbanité moderne qui encercle des habitations bien définies. Le mur traduit la construction de l'acier et du béton, la matière brute, alors que dans ce roman la civilisation est naturelle et ne connaît pas de limite<sup>122</sup>. Face à la densification du mobilier urbain contemporain, de Châteaubriant évoque les délices du vaste, de l'étendue vide et de l'horizon : « Malgré le manque d'arbres, l'absence de toute habitation visible, l'aspect de cette plaine ne me faisait naître aucune idée de dénuement ; mais il s'en exprimait plutôt une sorte de neutralité transcendante »<sup>123</sup>. Une autre caractéristique de ce microcosme est l'absence totale de bruits industriels. Ni automobiles, ni machines mécaniques ne viennent troubler l'ordre naturel des choses. L'auteur s'en émeut, à plusieurs reprises. Il écrit ainsi que « pas un bruit ne s'élevait du marais, on l'eût cru inhabité »<sup>124</sup> avant de souligner l'emprise totale du calme sonore : « Partout le silence, si ce n'est devers les lointaines collines bleues, le cri des dernières semailles »<sup>125</sup>. Le silence est un élément du paysage, au même titre que les éléments naturels : « Et toujours les roseaux, l'eau, le silence, le désert, et au-delà, dans la Brume, une ceinture bleuâtre de petites collines »<sup>126</sup>. Plus loin, il écrit : « Pas une voix, pas un écho, à la surface de cette plaine fluide ne semblait remonter le mutisme épais des profondeurs »<sup>127</sup>. L'habitant a les caractéristiques de son sol : on devine qu'un espace sans bruit influence la population qui y habite. Alphonse de Châteaubriant explique que : « Le Briéron ne fait pas de bruit, on ne l'entend jamais venir »<sup>128</sup>. L'auteur n'est pas inquiet face à cette humanité à l'opposé du développement naturel de la société, bien au contraire. Il est question ici d'une dimension mythique de l'homme en prise avec la nature<sup>129</sup>, et le « Briéron » incarne une nomade préservée de la modernité et de ses frasques.

Nous venons d'évoquer le silence qui caractérise le marais et ces habitants. Il est d'autres

---

<sup>121</sup> Alphonse de Châteaubriant, *Au pays de Brière*, Paris, De Gigord, 1935, p. 10.

<sup>122</sup> J. Roudaut, *Les Villes imaginaires dans la littérature française*, op. cit., p. 17.

<sup>123</sup> A. de Châteaubriant, *Au pays de Brière*, op. cit., p. 56.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>129</sup> É. Tonnet-Lacroix, *La littérature française de l'entre-deux-guerres (1919-1939)*, op. cit., p. 89.

facettes de leur comportement qui invitent à penser que non, seulement de Châteaubriant est face à un microcosme en marge de la modernité, mais qu'il est aussi face à un type d'humanité différent. Les personnages que l'écrivain rencontre s'expriment par un infra-langage, des signes vocaux et sonores qui ne correspondent pas au langage parlé usuel. Rencontrant un dénommé « Aoustin », personnage ayant réellement existé que l'auteur transpose, on s'en souvient, dans son roman *La Brière*, celui-ci lui fait « un signe de la tête par lequel son contentement [...] s'exprimait beaucoup mieux que ne l'eût fait un bonjour prononcé à haute voix »<sup>130</sup>. Les paysannes parlent un dialecte inconnu puisqu'il est question d'une « voix aigre, ce braillement habituel des paysannes » que le narrateur traduit immédiatement : « Cela voulait dire : Vous pouvez passer, il y a un chemin de ce côté-là »<sup>131</sup>. Jean-Marie, personnage secondaire, se « contente de grogner »<sup>132</sup> pour se faire comprendre. Alphonse de Châteaubriant aide une famille dans ses démarches administratives. Celle-ci témoigne de sa gratitude, mais sans un mot : « Et maintenant, bien que je n'eusse pas articulé un mot, elle avait foi en moi, oui, foi en ma sympathie. Il lui avait suffi pour cela qu'elle me raconte sa peine »<sup>133</sup>. Les rapports humains se fondent et se construisent sur l'indicible : le regard, le touché, les sons indifférenciés. L'auteur s'émerveille de sa rencontre avec cette part d'humanité, en dehors de toute modernité, ayant conservé précieusement une façon d'interagir disparue.

Dans cet écrit, le travail manuel est sanctifié en même temps qu'il s'impose comme une nécessité vitale pour l'être humain. On connaît le goût d'Alphonse de Châteaubriant pour le travail effectué manuellement sans autre finalité que la subsistance et la satisfaction du labeur quotidien, et donc loin de toute organisation scientifique et de toute spéculation. La peau tannée par le soleil, le dos courbé par le travail, les bras affairés près du sol, l'auteur s'émerveille : « Hommes, femmes, enfants, salis de poussière brune, travaillaient à l'édification des mulons et des tourelles »<sup>134</sup>. Hormis quelques protagonistes comme Aoustin, les êtres humains n'ont pas de nom et c'est la communauté dans son ensemble qui s'affaire au travail : « Et tout du long nous croisions les hommes et les femmes au travail »<sup>135</sup>. Logiquement, dans cet océan de nature idyllique, le discours scientifique et le savant n'ont pas leur place. S'entretenant avec une famille de Briérons sur l'histoire de la région, un membre de

---

<sup>130</sup> A. de Châteaubriant, *Au pays de Brière*, *op. cit.*, p. 34.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 125.

celle-ci explique à l'auteur : « A ma connaissance, il n'y a point eu de savants assez fins pour dire à quelle époque ça remonte, et comment ça s'est fait »<sup>136</sup>. Quand Alphonse de Châteaubriant fait remarquer à cette même famille que, selon un ingénieur, les arbres couchés dans le marais l'ont très probablement été à cause d'un ouragan de passage en 1830, il est désavoué par la famille qui lui répond que cette supposition est erronée. Ce n'est pas tant le narrateur qui est contesté que la prétention du discours scientifique à expliquer selon ses outils les tenants et les aboutissants du marais. L'auteur veut bien endosser le rôle du savant quand le démenti de ses arguments est apporté et que le discours rationnel est battu en brèche.

Dans l'imaginaire antimoderne d'Alphonse de Châteaubriant commence à se développer dans les années 1930 – il nous semble compliqué de mesurer dans le temps plus précisément les modalités d'une telle apparition – l'apologie d'un lien très fort entre l'homme et son sol, déduction logique d'une conception déterministe de l'homme qui structure sa pensée. Cela se lit dans ses notes, mais surtout dans ce roman passé presque inaperçu pour la critique de l'époque. A de multiples reprises, on constate que les Briérons sont composés d'eau et de terre. En arrivant dans cette région, une motivation guide le narrateur : « Je veux voir et toucher les grands bonshommes calcinés »<sup>137</sup>. En décrivant les habitants des marais, l'assimilation de ceux-ci avec les éléments naturels est constante. De Châteaubriant rencontre d'abord un homme « presque aussi sombre que sa tourbe »<sup>138</sup> puis « une figure noire, un homme du pays, veste grise et bottes jusqu'aux genoux »<sup>139</sup>. Les femmes sont similaires aux hommes, elles aussi ont la couleur du sol et de la terre : « Nous traversâmes ces labours, où, sur la hauteur, deux femmes, dont les vêtements ne se distinguaient pas de la terre »<sup>140</sup>.

La terre est un élément idéologique important dans l'histoire culturelle et politique des droites en France depuis la Révolution française : elle est un référent essentiel investi de diverses fonctions<sup>141</sup>. Alphonse de Châteaubriant voit dans la terre, en premier lieu, un mode de vie rurale préservé des affres de la modernité<sup>142</sup>. On constate ensuite que le sol devient un point d'ancrage pour sa conception de l'homme : le sol est celui qui donne sens à l'existence,

---

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>141</sup> Pierre Barral, « La terre » dans Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites en France. 3. Sensibilités*, Paris, Gallimard, 2006, p. 49-67.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 52.

en même temps qu'il détermine les caractéristiques physiques. Aoustin, on s'en souvient, a une main amputée composée de mortas. Il est le marais, dans ses composantes physiologiques. Il déclare au narrateur que « cette boue qui s'en va c'est celle dont je suis fait »<sup>143</sup>. La terre mélangée à de l'eau forme de la boue. Celle-ci coule dans les veines des Briérons et ne constitue en rien un élément répulsif : c'est leur identité. Aoustin n'est pas une exception, il est la règle de tous les habitants du marais. Alphonse de Châteaubriant explique ainsi que « cette boue, laquelle était à ses yeux, comme à ceux de tous les riverains, leur mère et leur patronne »<sup>144</sup>, avant de lier l'abondance du sol à l'image d'une mère nourricière : « Une vraie mère nourrice, les chauffant de ses mottes, les abritant de ses roseaux, leur procurant le large vivre par l'abondance de son poisson et de son gibier »<sup>145</sup>. La frontière entre l'homme et la nature est abolie, l'un se mêlant dans l'autre. L'image de « feuillages couleur de sang et d'orange »<sup>146</sup> n'est pas anodine, tout comme l'œil du Briéron confondu avec « petit œil de tourbe »<sup>147</sup>. Le sang, les sens, le physique et l'apparence sont tous conditionnés par le milieu. Jean-Marie est décrit en ces termes : « Il a de larges épaules et une poitrine bombée, noire de tourbe, qu'on aperçoit dans l'entrebâillement de sa chemise »<sup>148</sup>. Les enfants aussi sont « barbouillés » et courent « devant nous en petit corset sale »<sup>149</sup>, comme certains visages semblent « taillés dans du vieux buis »<sup>150</sup>. Le refus systématique d'Alphonse de Châteaubriant de toute individualité le conduit à faire de l'homme un produit déterminé par son sol et par la nature. C'est la terre et les éléments naturels qui définissent peu à peu l'humanité rencontrée, et non pas des droits démocratiques.

Les écrits d'Alphonse de Châteaubriant laissent apparaître une vision du monde polarisée autour d'un noyau central de convictions solidement établies. C'est le refus qui caractérise essentiellement sa pensée : refus d'une anthropologie avec ses postulats libéraux et égalitaristes issus de la Révolution française, refus de la démocratie et du communisme, refus du discours scientifique et du primat de la science sur la pensée religieuse, le tout structuré autour d'une sensibilité décadentielle et catastrophiste qui se laisse voir dans ses descriptions paysagères et urbaines qui fleurent bon la nostalgie d'un temps passé et révolu. On comprend, dès lors, les implications d'une telle sensibilité et d'un tel univers mental : le refus de la

---

<sup>143</sup> A. de Châteaubriant, *Au pays de Brière*, *op. cit.*, p. 64.

<sup>144</sup> *Idem.*

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 105.

modernité au sens large, la croyance sincère d'un monde en plein effondrement, et la négation des valeurs libérales, prédisposent son esprit à recevoir une solution politique et idéologique en adéquation avec de tels principes.

**Partie III : S'engager et convaincre, Alphonse de  
Châteaubriant au service de l'Allemagne nazie**



## **Chapitre 4 : De l'ermite au prosélyte, l'évolution d'une position politique**

La plupart des textes littéraires proposent une certaine vision du monde et un ordonnancement du réel. Écrire c'est, en somme, prendre position. Cette remarque n'est cependant pas satisfaisante pour définir ce qu'est une littérature engagée d'une littérature cantonnée au domaine strictement littéraire. L'engagement par l'écrit suppose certaines conditions que ne remplissent pas toutes les publications littéraires.

Qu'Alphonse de Châteaubriant se soit engagé, qu'il ait un jour quitté le calme feutré de son bureau pour rentrer dans la mêlée politique afin de faire valoir sa vision du monde est une certitude. C'est d'ailleurs, en règle générale, par son prosélytisme au service de l'Allemagne nazie qu'il est connu des historiens. Toutefois, cet engagement, s'est fait de manière progressive. Il s'agit donc, dans cette partie, d'étudier l'évolution de son positionnement politique, allant d'un strict retrait par rapport au militantisme intellectuel, à une prise de position remarquée au milieu des années 1930. Il s'agit d'étudier les différentes modalités de militantisme qu'investit l'écrivain : Alphonse de Châteaubriant n'était pas l'homme des manifestations et des cortèges dans les années 1920. La variation des supports, des styles et des écritures lui fut beaucoup plus utiles pour la diffusion de sa vision du monde.

Ce chapitre convoque de multiples sources. Les recueils de lettres envoyées par Alphonse de Châteaubriant nous sont utiles, une nouvelle fois. S'ajoutent à celles-ci des lettres conservées dans des cartons d'archives que nous n'avons pas encore évoquées. Il nous faut aussi considérer les articles publiés par Alphonse de Châteaubriant pour cerner au mieux son engagement progressif. Ses livres aussi sont riches en informations : de ce point de vue, *La Gerbe des Forces* (1937) constitue un élément essentiel pour notre démonstration.

Enfin, des analyses quantitatives intégrées à notre devoir sous forme de diagramme permettent de mesurer dans le temps l'engagement progressif d'Alphonse de Châteaubriant.

### **I – Le refus de l'engagement**

Pendant des mois, et au fil des batailles qui ravageaient le continent, les intellectuels français ont soutenu la mobilisation des populations belligérantes. La problématique de l'engagement se pose les hommes de lettres dans la période qui succède à la guerre : doivent-ils

se démobiliser ou au contraire réinvestir leur engagement dans d'autres projets ? On assiste au cours des années 1920 à un mouvement de démobilisation dans la littérature, à une déprise de la violence de guerre dans les œuvres littéraires et à un retour à la littérature pure, dégagée de tout engagement<sup>1</sup>. Il ne suffit pas d'écrire pour être engagé. Dans ces années de redéfinition du rôle de la littérature et de l'écrivain, Alphonse de Châteaubriant reste à l'écart : son mot d'ordre pourrait se résumer à « littérature d'abord ! ».

### **A) Un « collaborateur » dès 1918 ? La question des sources écrites, de leur influence et du positionnement politique d'Alphonse de Châteaubriant**

La Première Guerre mondiale a considérablement rebattu les cartes du champ littéraire. Face à la crise de la conscience européenne, face à l'effondrement des valeurs d'universalité et de progrès qui prédominaient jusque-là, les écrivains choisissent de nouvelles voies comme remède au déclin pressenti de l'Europe<sup>2</sup>. Deux expériences politiques nouvelles polarisent rapidement le débat idéologique en France jusqu'à devenir prédominantes dans les années 1930 : l'URSS d'un côté, qui exerce une puissante attraction chez les écrivains attirés par cette révolution prolétarienne qui promet un avenir radieux à l'humanité, et le fascisme de l'autre qu'il soit allemand ou italien. Alphonse de Châteaubriant, comme tant d'autres, a choisi : c'est le national-socialisme qui pour lui incarne au mieux le salut de l'Europe. La question qui se pose est celle de la logique d'un attachement idéologique si intense au national-socialisme, et surtout de l'assimilation de préoccupations proprement politiques à sa littérature. A partir de quel moment, en d'autres termes, décide-t-il de devenir un écrivain engagé et de subordonner sa littérature à un « projet de nature éthique »<sup>3</sup> qui la dépasse ?

L'historienne Kay Chadwick a proposé une interprétation politique et idéologique de l'itinéraire intellectuel d'Alphonse de Châteaubriant sur laquelle nous pouvons de nouveau nous appuyer afin de mieux délimiter notre propre recherche sur ce sujet<sup>4</sup>. L'évolution intellectuelle de l'homme de lettres apparaît linéaire : il n'a pas attendu l'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir au

---

<sup>1</sup> Éliane Tonnet-Lacroix, *La littérature française de l'entre-deux-guerres (1919-1939)*, Paris, Editions Nathan, 1993, p. 23.

<sup>2</sup> En 1919, Paul Valéry affirme dans *La crise de l'Esprit*, que « nous autre civilisations, savons désormais que nous sommes mortelles ». Autre témoin de cette inquiétude propre à cette époque post-guerre, Oswald Spengler qui publie en 1918 et 1922 les deux tomes de son *Déclin de l'Occident*.

<sup>3</sup> Benoît Denis, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, Paris, Seuil, 2000, p. 34.

<sup>4</sup> Kay Chadwick, *Alphonse de Châteaubriant : Catholic collaborator*, Oxford, Peter Lang Ltd, 2002. Voir le sous-chapitre : « A Collaborator in Waiting », p. 47-72.

début de l'année 1933 puisqu'il est un « collaborator in waiting » dès 1918. Il y a dans cette affirmation la « tentation finaliste » qu'ont vertement critiquée les historiens français, sous l'égide de Serge Bernstein et de Michel Winock, à propos des travaux de l'historien Zeev Sternhell dont Kay Chadwick reconnaît s'inspirer. Le « finalisme » est l'interprétation selon laquelle « la suite des comportements et des interventions d'un individu [...] est forcément contenue en germe dans les origines mêmes de leur action, dans leur genèse et du coup définit implacablement celle-ci en retour »<sup>5</sup>. En d'autres termes, qu'Alphonse de Châteaubriant ait été particulièrement amer vis-à-vis de la société des hommes et de la modernité ne fait pas de lui nécessairement un fasciste ou un militant politique. Le problème – l'indicateur d'une fascisation de l'esprit pour l'exemple qui est le nôtre – est donc, avant tout, dans le passage à l'acte.

Celui-ci ne se cantonne pas aux manifestations. On peut passer à l'acte, se déclarer ouvertement fasciste tout en restant cantonné dans le domaine de l'écriture. Lucien Rebatet et Drieu la Rochelle en sont les exemples les plus frappants, eux qui se déclarèrent fascistes en menant leur révolution avec une plume. Alphonse de Châteaubriant n'est donc pas un écrivain engagé, un militant politique-littéraire, tant qu'il ne se conçoit pas comme tel dans le débat public, avec tout ce que cela implique, et tant qu'il ne subordonne pas sa carrière littéraire à un projet politique ou social qui la dépasse. En conséquence, son activité proprement collaborative, qui fut réelle, doit être comprise et analysée dans le cadre spécifique des années 1930. Le nazisme est une expression politique et idéologique qu'il investit, trouvant dans ce système la finalité logique de ses opinions. Cela n'est pas valable pour les années 1920, puisque Hitler n'est pas arrivé au pouvoir. À élargir les questionnements d'une affinité avec le nazisme dès les années 1920, on risque de perdre la spécificité d'une vision du monde issue de la Grande Guerre propre à ces années. Il nous faut, dès lors, reconsidérer les sources écrites sur lesquelles nous sommes appuyés pour comprendre l'évolution de ses pensées pendant et après la guerre, et circonscrire au mieux la chronologie de son influence dans le domaine du politique.

En premier lieu se pose la question des lettres qu'Alphonse de Châteaubriant a envoyées pendant sa mobilisation. Nous avons évoqué leur contenu dans nos précédents chapitres, et il nous faut élargir notre analyse aux caractéristiques de l'échange épistolaire, à travers l'angle de l'objectif concret de ces lettres : servent-elles à informer, ou à militer ? L'échange épistolaire ne saurait constituer un acte politique ni se confondre avec un quelconque militantisme sans publication. La lettre, en règle générale, a pour principales caractéristiques : la réciprocité entre

---

<sup>5</sup> Serge Bernstein et Michel Winock, *Fascisme français ? La controverse*, Paris, CNRS Editions, 2014, p. 8-9.

les destinataires, la codification d'un certain langage écrit, et surtout la prévalence de la discrétion et de l'intimité<sup>6</sup>. On peut supposer qu'Alphonse de Châteaubriant se soit mis à nu dans sa correspondance de guerre. Notre hypothèse est que l'on puisse y analyser ses positions politiques et idéologiques. Cependant, il est certain que cette correspondance ne fut pas révélée à ses contemporains et sa publication ne fut envisagée qu'après son exil et sa mort par des ayants-droit très probablement soucieux de montrer une image différente de celle laissée par la Haute Cour de justice de la Seine qui l'avait condamné à la dégradation nationale et à la peine de mort pour intelligence avec l'ennemi.

Après la Grande Guerre, Alphonse de Châteaubriant ne fut pas un grand épistolier. La lettre se réduit, dans la plupart des cas, à sa simple fonction de communication à une époque où le téléphone est encore loin d'avoir conquis les ménages français. On voit ainsi de Châteaubriant s'investir dans les mondanités qu'implique une carrière littéraire et remercier les journalistes qui ont publié des articles élogieux à son égard. On le lit remerciant Henri Régner pour sa critique de *La Brière* parue dans *Le Figaro* en 1923<sup>7</sup>, saluer, à l'aide d'une carte de visite, Francis Ambrière<sup>8</sup> ou encore, avec le même support, André Rousseaux<sup>9</sup>, pour leurs remarques à propos de *La Réponse du Seigneur* en 1933 et 1938. Les mondanités et les logiques éditoriales impliquent un échange de politesses et de bons procédés. L'écrivain envoie ses livres aux agents du monde littéraire en espérant que ceux-ci sauront s'en souvenir lorsqu'ils devront le critiquer. Alphonse de Châteaubriant est lu, mais il doit aussi lire, tout du moins l'affirmer. Il remercie à de multiples occasions la réception d'ouvrages dédiés : René Boylesve<sup>10</sup> pour son livre *Souvenirs d'un jardin détruit* (1924), Jean Richard Bloch<sup>11</sup> pour *Sur un cargo* (1924) ou encore André Gide<sup>12</sup> pour l'envoi de *L'école des femmes* (1929).

La logique d'une lettre réduite à un strict échange de cordialités est aussi lisible dans la correspondance qui lie Alphonse de Châteaubriant à Romain Rolland. Les deux hommes se sont éloignés à mesure que leurs positions politiques devenaient irréconciliables – l'un choisissant la voie de Berlin, l'autre celle de Moscou – mais leur éloignement traduit probablement l'évolution d'une position littéraire. Si Alphonse de Châteaubriant a autant écrit entre 1906 et 1914 à l'auteur de *Jean-Christophe*, ce n'est pas uniquement parce qu'il a trouvé un interlocuteur

---

<sup>6</sup> Brigitte Diaz, *L'épistolaire ou la pensée nomade. Formes et fonctions de la correspondance dans quelques parcours d'écrivains au XIXe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

<sup>7</sup> Institut de France, Paris, Ms 5700 / Feuillet 104 – 106. Lettre du 7 juillet 1923 (104).

<sup>8</sup> Institut de France, Paris, Ms 7927. Carte de visite du 19 août 1933 (43).

<sup>9</sup> Bibliothèque Sainte-Geneviève, Paris, Ms 4522. Carte de visite du 18 août 1938.

<sup>10</sup> Bibliothèque nationale de France (BNF), Paris, site Richelieu-Louvois, NAF 18264 (63). Lettre du 20 décembre 1924.

<sup>11</sup> BNF, Paris, site Richelieu-Louvois, NAF 28222 (39-49). Lettre du 26 juillet 1924 (49).

<sup>12</sup> Bibliothèque Jacques Doucet, Paris, Gamma 1057. Lettre du 26 mai 1929.

privilegié pour le partage d'opinions communes. C'est aussi parce qu'il voit en Romain Rolland à cette époque, un écrivain qui lui permettait de mettre un pied dans le monde littéraire et de donner corps à un projet d'écriture et réalité à une vocation littéraire. Brigitte Diaz définit cette correspondance intéressée comme un « rouage essentiel dans un parcours d'écriture »<sup>13</sup>. Il est possible d'analyser l'éloignement toujours grandissant, et la dépersonnalisation croissante des lettres entre les deux hommes autrement qu'en raison des seuls désaccords idéologiques. De Châteaubriant est solidement inséré dans le champ littéraire des années 1920 et 1930, et une correspondance assidue avec un mentor n'est plus d'actualité, puisqu'il est depuis longtemps rompu à ce métier qui est le sien, et donc bien éloigné des premières étapes du débutant désireux de faire sien la carrière littéraire.

Les écrivains de l'entre-deux-guerres se sont appuyés sur la littérature de témoignage et sur la publication de leurs notes afin de produire une littérature de l'engagement, et de faire prévaloir, dans le débat public, leurs opinions sur un sujet bien spécifique. André Gide en est un exemple, lui qui publie en 1927 son *Voyage au Congo* avec pour principal objectif la dénonciation des dérives coloniales. Après lui, bien des écrivains se sont essayés à une littérature militante à l'époque où franquistes et républicains s'affrontaient dans la péninsule Ibérique. André Malraux et George Bernanos, pour ne citer qu'eux, ont essayé de mobiliser l'opinion publique, via leur littérature, derrière leur conception de la guerre d'Espagne. Cependant, la principale contrainte de cette littérature militante à chaud est qu'elle vieillit particulièrement mal. Comme l'explique Benoît Denis, l'écrivain « souhaite que son œuvre agisse ici et maintenant et il accepte en retour qu'elle soit située, lisible dans un contexte limité et donc guettée par une obsolescence rapide »<sup>14</sup>.

A l'inverse, la plupart des journaux et des carnets personnels restent cantonnés à l'intimité d'une pensée mise par écrit, sans projet de publication immédiat. On retrouve cette logique dans les notes d'Alphonse de Châteaubriant, aujourd'hui compilées dans deux ouvrages principaux parus après la Seconde Guerre mondiale : la *Lettre à la Chrétienté mourante* (1951) et les *Cahiers 1906-1951* (1955). Il est mort quand ses notes sont rendues publiques, et il serait anachronique de conclure à une littérature engagée en les lisant. Si Alphonse de Châteaubriant n'a pas publié les carnets qu'il avait noircis pendant deux décennies principalement, c'est parce qu'il ne le voulait pas, ou tout du moins, que cette écriture correspondait à un projet éditorial le plus détaché possible de l'actualité brûlante de l'entre-deux-guerres. Il faut lire les avant-propos

---

<sup>13</sup> B. Diaz, *L'épistolaire ou la pensée nomade*, op. cit., p. 101.

<sup>14</sup> B. Denis, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, op. cit., p. 75.

publiés en préambule des textes, car ils fournissent quelques indications quant à la rédaction de ces notes et du projet éditorial qui en découle.

La *Lettre à la Chrétienté mourante* frappe par son contenu. Il s'agit d'un « journal méditatif »<sup>15</sup> ayant pour trame principale une étude et un approfondissement des enseignements des mystiques du christianisme à une époque, les années 1930, très mouvementée politiquement et socialement. Ce projet éditorial n'aurait probablement jamais vu le jour sans l'aide des ayants droit d'Alphonse de Châteaubriant qui se sont décidés à réunir ses notes, à les compiler, à leur donner une certaine cohérence et à les éditer. Du reste, c'est bien une datation extrêmement lâche et imprécise qui guide la structure du livre. Les notes sont désignées, au mieux, par un mois et une date, le plus souvent par un titre, parfois une précision géographique qui indique très grossièrement le lieu où écrit l'auteur. Quant aux *Cahiers*, un *Avertissement* indique qu'ils « réunissent ainsi des écrits très divers, qui, pour la plupart inscrits sur des carnets, formaient comme une sorte de journal que l'écrivain rédigea d'une façon extrêmement irrégulière »<sup>16</sup>. La chronologie proposée dans l'ouvrage, celui-ci étant divisé en quatre chapitres de longueurs à peu près égales, est une construction éditoriale ultérieure à la rédaction afin de donner à l'ensemble un minimum de cohérence

La prise en compte du contexte éditorial et de la nature des écrits brièvement rappelés nous amènent à penser que, si ces ouvrages se sont montrés particulièrement utiles pour s'approcher et définir au mieux l'évolution idéologique d'Alphonse de Châteaubriant, ils ne sont en rien l'aveu d'un quelconque militantisme. Journaux méditatifs sans datation précise, trop peu insérés par l'urgence du temps présent, et probablement sans volonté réelle de publication, les notes autobiographiques indiquent une préoccupation littéraire, un souci de postérité, mais ne traduisent pas – c'était notre constatation de départ – un fascisme en acte. En résumé, nous pouvons dire que, si Alphonse de Châteaubriant a milité, s'il a bien investi progressivement la sphère politique à l'aide de sa littérature, cela ne s'est fait ni par ses journaux, ni par ses lettres.

## **B) Un intellectuel « dégagé » : Alphonse de Châteaubriant dans les années 1920**

---

<sup>15</sup> Alphonse de Châteaubriant, *Lettre à la Chrétienté mourante*, Paris, Bernard Grasset, 1951, p. 10.

<sup>16</sup> Alphonse de Châteaubriant, *Cahiers, 1906-1951*, Paris, André Bonne, 1955, p. 7.

L'historiographie a désormais clairement établi que les intellectuels, les écrivains, les journalistes et les universitaires ont participé à l'effort de guerre français<sup>17</sup>, à l'exception notable de Romain Rolland qui préféra rester à l'écart de la mobilisation des consciences et le déclara ouvertement dans un court manifeste qui devint culte pour toute une génération d'intellectuels d'après-guerre : *Au-dessus de la mêlée* (1914). Une large crise de conscience secoue le monde intellectuel d'après-guerre : les écrivains qui avaient progressivement bâti et revendiqué leur autonomie vis-à-vis de la cité depuis les années 1850<sup>18</sup>, prennent conscience du rôle qui fut le leur pendant la guerre et se mettent à regretter leur assentiment aux passions nationalistes qui ont laissé l'Europe en ruine. Les écrivains et les intellectuels s'interrogent et font le bilan de leurs quatre années de guerre : la littérature doit-elle se détacher à tout prix des préoccupations politiques ? L'écrivain doit-il se cantonner à un art purement abstrait et ne pas rentrer dans le jeu des débats politiques et sociaux de son époque ? Ou, au contraire, l'écrivain a-t-il une responsabilité sociale qui doit le convaincre de prendre position ?

Pour Alphonse de Châteaubriant, la démobilisation militaire et les débats qui agitent les intellectuels semblent, *a priori*, propice à un engagement. Avant sa mobilisation militaire et le déclenchement du conflit, il avait revendiqué, dans sa correspondance avec Romain Rolland, une identité d'homme de lettres qui ne se cantonnait pas uniquement à la sphère littéraire. L'échange épistolaire entre les hommes est marquée par la récurrence de l'occurrence « esprit ». Par exemple, de Châteaubriant écrit à Romain Rolland le 4 juin 1912 :

« Je comprends et je partage votre dégoût de l'état actuel des choses. Nous sommes bien mal cachés entre la canaille et le barbare. Tant pis [...] Et puis, comme vous le dites, il y a plus haut un plan où l'invasion fera se réfugier et s'unir tous ceux qui pensent, sans distinction de nationalités. Pour réaliser ce royaume de l'esprit, il faut sans doute tout ce désordre et ces crimes »<sup>19</sup>.

Ces discussions autour de « l'esprit » font partie des multiples échanges sur le rôle de l'écrivain qui rythment le discours et la pensée intellectuelle de l'époque. L'Affaire Dreyfus a laissé des traces profondes chez les intellectuels français. Le capitaine innocenté, c'est toute une

---

<sup>17</sup> Les intellectuelles ressentent le besoin de ne pas laisser tout le poids de la défense nationale aux seuls mobilisés. Voir Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 283.

<sup>18</sup> Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.

<sup>19</sup> Louis-Alphonse Maugendre, *L'Un et l'autre. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant. Choix de lettres (1906-1914)*, Paris, Albin Michel, 1983, p. 183.

« masse », une « populace » qui se trouve discréditée. Les intellectuels dreyfusards sont pour la plupart dégoûtés de ce peuple toujours prompt à se faire influencer et à suivre ses plus bas instincts. La démocratie est elle aussi vouée aux gémonies, tout comme son égalitarisme<sup>20</sup>. Comme l'explique Paola Cattani : « L'Esprit est invoqué par tout auteur soucieux de souligner, d'appuyer et constituer sa propre identité d'homme de lettres »<sup>21</sup>. La littérature ne fait pas que consacrer une individualité : elle dote l'écrivain d'une mission et d'un rôle, elle le fait advenir comme l'intermédiaire d'un message adressé à l'humanité en même temps qu'elle influence le rapport à soi et le rapport aux autres.

S'ajoute donc, à ce postulat initial du rôle majeur de l'écrivain dans les débats de son temps, le bilan catastrophiste effectué par Alphonse de Châteaubriant avant même la fin des hostilités. Pour lui, non seulement tout est en ruine d'un point de vue moral, politique et social, mais la guerre n'a pas créé un monde apaisé : la révolution bolchevique menace à l'Est. De Châteaubriant affirme aussi, on l'a vu, que le capitalisme et le système démocratique sont au mieux à bout de souffle, au pire voués à l'échec. Par déduction logique, tout problème, tout constat décliniste, a aussi sa solution, si radicale soit-elle. L'entre-deux-guerres est donc le moment propice à un engagement, à l'affirmation publique de la nécessité d'un monde nouveau. Après la guerre, Romain Rolland devient une figure incontournable de l'engagement intellectuel, multipliant au cours des années 1920 les prises de position, les pétitions et les manifestes. Alphonse de Châteaubriant se laisse-t-il entraîner dans cette politisation de l'écriture ? Devient-il lui-même un écrivain engagé ?

Le 26 juin 1919, Romain Rolland, en première page du journal de *L'Humanité*, fait publier un manifeste – d'abord intitulé *Un appel. Fièvre déclaration d'intellectuels* qui prend bientôt le titre de *Déclaration de l'indépendance de l'Esprit* – signé par un grand nombre d'écrivains de tous horizons et de toutes nationalités. On retrouve dans ce manifeste certaines caractéristiques typiquement rollandiennes : la nécessité pour l'intellectuel de ne pas s'arrimer à un quelconque parti politique au risque de dévoyer sa fonction et son magistère moral, un idéal pacifiste de réconciliation entre les nations et enfin l'obligation de revendiquer « l'indépendance de l'esprit » en toutes circonstances. Cependant, ce parti pris assumé de refuser ouvertement à la fois le jeu politique et l'engagement intellectuel au service d'une cause est, en soi, un positionnement politique et militant. C'est le paradoxe de ce manifeste qui se veut

---

<sup>20</sup> Paola Cattani, *Le Règne de l'esprit. Littérature et engagement au début du XXe siècle*, Florence, Léo S. Olschki Editore, 2013, p. 139.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 22.



apolitique : ne pas se positionner c'est, en d'autres termes, choisir de se positionner autrement par rapport aux jeux politique et intellectuel habituels. Benoît Denis a montré que le manifeste est une des armes privilégiées de l'engagé. Ce manifeste, en défendant et en soutenant une thèse, se veut « force agissante et concrètement efficace »<sup>22</sup>. Alphonse de Châteaubriant fait partie des nombreux signataires, avant de se désolidariser totalement dans les semaines qui suivent. Paradoxalement, cette *Déclaration de l'indépendance de l'Esprit* a été l'occasion, pour lui, d'affirmer sa volonté d'être à l'écart des débats intellectuels de son temps, hors de tout militantisme et de tout engagement.

En effet, Alphonse de Châteaubriant se rétracte : sa signature en bas du manifeste de Romain Rolland l'oblige à exprimer, au journal *L'Humanité* et à Romain Rolland, son plus vif mécontentement. Il ne tarde pas à le faire savoir. A François Crucy, le rédacteur de *L'Humanité*, il explique en juillet 1919 – la lettre n'est pas datée précisément – que « *L'Humanité* a agi avec la plus grande inconsidération » et que son « attitude était parfaitement claire, elle était celle de la réserve »<sup>23</sup>. A Marcel Cachin, le directeur du journal, il explique que c'est l'apparition de son nom dans la liste des collaborateurs qui le gêne et il lui demande de rectifier cette erreur dans une lettre du 22 juillet 1919 : « *L'Humanité*, en son numéro du 21 juillet, publie mon nom dans la liste de ses nouveaux collaborateurs. Une déclaration de cette nature devant être seulement l'effet d'un acte d'adhésion formelle, il ne peut s'agir que d'une erreur ou d'une confusion »<sup>24</sup>. François Crucy cherche à arrondir les angles : l'important n'est pas tant la collaboration que l'adhésion au manifeste publié dans le journal. Le 24 juillet, il répond en ces termes à de Châteaubriant : « J'avais parfaitement compris que l'idée d'une collaboration de toi chez nous n'était pas encore en toi assez mûre » expliquant ensuite qu'il n'était « pas à Paris et Dunois, qui connaît par Rolland et par moi, ton adhésion totale à l'article le plus essentiel de notre programme de l'heure : propagande en faveur de l'Europe, rapprochement franco-germain, a tracé ton nom sans penser à mal »<sup>25</sup>.

François Crucy demande ensuite à ce qu'Alphonse de Châteaubriant retarde son exigence concernant la publication dans le journal d'un démenti qui éclaircirait la situation. Ce dernier ne cède pas et réitère sa demande de voir publier une rectification dans le prochain numéro du 27 juillet. Cette rétractation n'a pas pour unique cause une incompréhension de collaboration. De Châteaubriant envoie une lettre à Romain Rolland, en date du 12 août, dans

---

<sup>22</sup> B. Denis, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, op. cit., p. 94.

<sup>23</sup> L.-A. Maugendre, *L'Un et l'autre II. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant (1914-1944)*, op. cit., p. 145.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 147.

laquelle il lui explique ses péripéties avec *L'Humanité*. Il met en avant deux causes explicatives quant à son refus d'être mêlé à ce journal : c'est son « scepticisme en matière de socialisme » et sa « répugnance à entrer dans un groupe »<sup>26</sup> qui motivent ce refus de toute collaboration. Le premier acte d'intellectuel engagé d'Alphonse de Châteaubriant a tourné court, et si les raisons idéologiques sont pour moitié dans la motivation du refus de tout embrigadement, il y a aussi la revendication d'une posture intellectuelle à l'écart de tout militantisme.

Alors que les clercs s'investissent durablement dans les débats politiques, sociaux et internationaux des années 1920, Alphonse de Châteaubriant se tient à l'écart de toute activité militante et politique quelle qu'elle soit. C'est une véritable « guerre des manifestes » qui est déclenchée après la publication du texte de Rolland dans *L'Humanité*, ce qui n'est pas sans rappeler les batailles rangées que se livraient les intellectuels au temps de l'Affaire Dreyfus<sup>27</sup>. Le champ intellectuel se divise en deux nouveaux camps antagonistes : le patriotisme d'un côté et de l'autre le bolchevisme<sup>28</sup>. Au texte de Rolland répond le manifeste *Pour un parti de l'intelligence* rédigé par Henri Massis et publié dans *Le Figaro* du 19 juillet 1919. Alphonse de Châteaubriant ne signe pas ce manifeste et s'abstient de toute prise de position bien que celui-ci, placé sous le patronage de l'Action française par la composante des participants, soit plus en adéquation avec ses valeurs et ses opinions.

De la même manière, on ne trouve aucune trace de sa signature dans les manifestes consacrés à la demande de libération d'André Malraux emprisonné en Indochine – pétition parue le 6 septembre 1924 dans *Les Nouvelles littéraires* – ou aux événements militaires français en Afrique du Nord. A gauche de l'échiquier politique, les intellectuels se mobilisent sous l'égide du communiste Barbusse et se déclarent opposés à la guerre du Rif dans une protestation parue dans *L'Humanité* le 2 juillet 1925, pétition que Romain Rolland a signée<sup>29</sup>. A droite, d'autres intellectuels rédigent une contre-pétition qu'ils font paraître dans les colonnes du *Figaro* le 7 juillet de la même année. Cette absence d'engagement d'Alphonse de Châteaubriant en 1925 est d'autant plus intéressante que, dix ans plus tard, il se déclare favorable à l'intervention militaire de l'Italie mussolinienne de 1935 en Éthiopie. A dix ans d'écart près, on constate que la loi du plus fort et la nécessité pour l'Occident d'affirmer sa supériorité civilisationnelle ne provoquent pas, chez lui, les mêmes réactions.

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>27</sup> Jean-François Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XXe siècle*, Paris, Fayard, 1990, p. 41.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 62.

L'année 1927 offre aux intellectuels une nouvelle occasion de se mobiliser et de protester. Cette année-là, le 7 mars très précisément, le député Paul-Boncour fait voter une loi d'« organisation générale de la nation en temps de guerre » qui prévoit, entre autres, une mobilisation des intellectuels et de la presse derrière l'effort de guerre français en cas de conflit. C'est le pacifiste Michel Alexandre qui le premier déclenche les hostilités dans le journal *Libres Propos*, avant d'être suivi par *Europe* qui se range derrière le philosophe Alain<sup>30</sup>. Le 15 avril 1927, la circulaire est publiée dans *Europe* avec pour mot d'ordre cette phrase de Romain Rolland : « A cette loi de tyrannie, je jure par avance de ne jamais obéir ». Celui-ci prépare une deuxième salve de signatures qui doivent être publiées dans la revue. Le 24 avril, Romain Rolland envoie la circulaire à Alphonse de Châteaubriant en lui proposant de la signer et, le cas échéant, ne pas trop tarder à la renvoyer pour qu'elle puisse paraître en temps et en heure avec son approbation. Ce dernier répond en ces termes le 11 mai :

« Je n'ai pas encore envoyé ma signature à Europe ; je dis "encore" parce que je ne sais pas si je le ferai. J'hésite, je réfléchis. Il y a beaucoup d'arguments "pour", il y en a peut-être davantage "contre". Toutes ces signatures (sauf très peu), ne sont en réalité que de la poussière — la poussière d'un troupeau bien connu — (quelle que soit même la valeur de certaines [ou des] individualités). Dans tous les cas, je ne vois, ni ne sens encore distinctement comment je dois agir. Mais je le verrai »<sup>31</sup>.

Finalement, sa position est celle de la non-intervention et il ne signe pas la pétition parue dans *Europe*. Alphonse de Châteaubriant se refuse à tout militantisme et se tient éloigné de la fièvre pétitionnaire dans laquelle s'investissent bon nombre de ses contemporains. Son refus de tout engagement se fait aussi par le rejet d'une expression artistique qui réinvestit progressivement la société culturelle : le théâtre. A cet égard, une lettre est particulièrement informative. Le 24 mars 1932, Jacques Copeau se rappelle au bon souvenir d'Alphonse de Châteaubriant : « Vous vous souvenez de moi, d'une correspondance échangée aux premiers temps de la N.R.F, d'une entrevue, je crois bien unique, où nous formions ensemble le projet d'une pièce que vous écririez pour le Vieux-Colombier. Moi, je ne vous ai pas oublié »<sup>32</sup>. Jacques Copeau, membre du comité de rédaction avec André Gide de la *Nouvelle Revue française*, a fixé ses ambitions

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>31</sup> L.-A. Maugendre, *L'Un et l'autre II. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant (1914-1944)*, *op. cit.*, p. 312.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 364.

littéraires de rénovation théâtre et dramatique dans le théâtre du Vieux-Colombier qu'il fonde en 1913.

On sait qu'Alphonse de Châteaubriant s'est essayé au théâtre. On trouve la trace d'une pièce qui porte son nom, probable œuvre de jeunesse, écrite dans la plus pure tradition dramatique : la pièce est en cinq actes et en vers, la scène se déroule à Venise au XVI<sup>e</sup> siècle et narre l'histoire d'un amour impossible entre deux principaux protagonistes, Rizza et Liva, la pièce se clôturant par la mort de Liva qui avale un poison<sup>33</sup>. Ce qui retient notre attention, c'est ce contact existant entre de Châteaubriant et le principal artisan du théâtre populaire Jacques Copeau, dont l'objectif militant, certes loin de toute revendication politique à proprement parler, est de rendre accessible au plus grand nombre un théâtre de qualité en montant les plus grandes pièces du répertoire classique. Les sources manquent pour mieux circonscrire les relations qu'Alphonse de Châteaubriant et Jacques Copeau entretenaient. L'absence de rédaction théâtrale autre que celle précédemment citée par de Châteaubriant, laisse à penser qu'il ne s'est jamais senti concerné par le militantisme théâtral qui connaît pourtant un véritable regain d'intérêt au cœur des années folles. Un renouveau qu'incarne parfaitement Romain Rolland, auteur d'un immense cycle théâtral consacré à la Révolution française commencé bien avant la Grande Guerre.

### **C) Une écriture idéologique qui s'affirme : l'évolution des occurrences en « -isme » dans les écrits d'Alphonse de Châteaubriant de 1918 à 1939**

Le suffixe en « -isme » est fréquemment employé dans la langue française. Il peut désigner une attitude ou un comportement : altruisme, égoïsme, défaitisme, etc. Ce suffixe permet aussi de dénommer des notions abstraites du domaine de la politique : jacobinisme, patriotisme, marxisme ou encore nazisme par exemple. C'est cette usage du suffixe « -isme » dans le domaine de la politique et de l'idéologie que nous cherchons à évaluer dans les écrits d'Alphonse de Châteaubriant. En règle générale, les idéologies ont tendance à être pensées et écrites avec ce suffixe « -isme » comme le souligne John B. Thompson<sup>34</sup>. Nous partons du postulat que l'étude dans le temps de l'usage de ce suffixe par Alphonse de Châteaubriant permet de mesurer l'évolution de son militantisme à travers l'intégration de notions

---

<sup>33</sup> Bibliothèque Jacques Doucet, Paris, Alpha Ms 1812 – Alpha Ms 9860 : Alphonse de Châteaubriant : *La Timbale*, théâtre, 23 feuillets (date non indiquée).

<sup>34</sup> John B. Thompson, « Langage et idéologie », *Langage & société*, 1987, n° 39, p. 14.

idéologiques dans ses écrits.

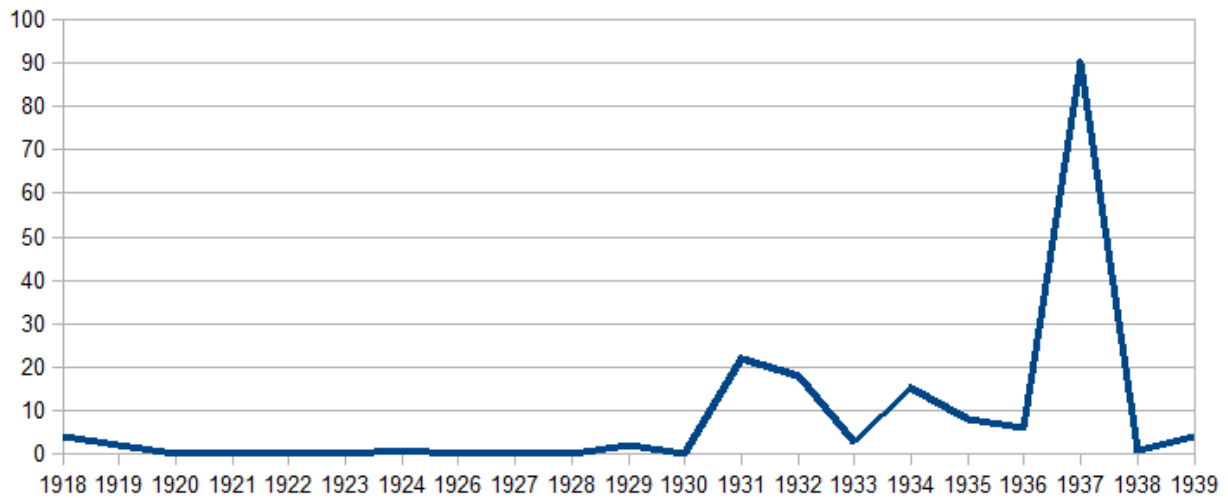
Tentant de cerner au mieux l'évolution des considérations politiques d'Alphonse de Châteaubriant, nous avons cherché dans la partition de notre corpus les termes qui se terminent par le suffixe « -isme »<sup>35</sup>. Nous obtenons ainsi quelques 377 occurrences pour 97 items (Annexe 1). Afin d'affiner au mieux notre recherche, nous avons décidé de ne relever que les occurrences avec un seuil minimum de dix mentions dans le corpus pour faciliter l'exploitation des données sous forme d'un graphique. Selon nous, seuls les termes utilisés plus de dix fois par Alphonse de Châteaubriant constituent une préoccupation idéologique, alors que les termes relevés à moins de dix reprises ne semblent être le fait que de mentions non significatives. Nous avons donc affiné notre recherche aux résultats suivants : christianisme (59 occurrences relevées), bolchevisme (30), organisme (24), national-socialisme (17), christianisme (16), nihilisme (15), intellectualisme (13) et enfin libéralisme (11). Après ce tri, nous avons décidé d'analyser ces huit items qui correspondent à 185 occurrences.

Avec la fonction « trier » de notre logiciel OpenOffice, nous avons établi deux colonnes : l'une reprend les dates de notre corpus, l'autre réunit toutes les occurrences relevées sans aucune distinction. L'objectif pour nous n'était pas de mesurer l'évolution d'un thème spécifique, ou de comparer deux thèmes pour mieux mesurer leur éloignement ou leur rapprochement, mais bien d'avoir un point de vue d'ensemble sur l'état du discours quel que soit le sujet considéré. On obtient le graphique suivant :

---

<sup>35</sup> Afin de ne pas alourdir le propos, nous avons jugé utile de ne pas répéter la méthodologie employée pour la constitution de notre corpus. Nous nous permettons de renvoyer le lecteur à l'introduction de notre mémoire où se trouve une explication détaillée de notre démarche, de nos objectifs et des limites des méthodes quantitatives pour notre sujet.

**Figure 3 : L'évolution des concepts idéologiques en « -isme » dans les écrits d'Alphonse de Châteaubriant, 1918-1939**



Axe des abscisses : année

Axe des ordonnées : nombre d'occurrences

Dès lors on peut constater, à l'aide de ce graphique, que les termes idéologiques retenus sont quasi-nuls pour la période allant de 1918 à 1930. Alphonse de Châteaubriant ne se soucie pas particulièrement d'idéologie au sens large, ce qui ne l'empêche pas d'élaborer une vision du monde dont nous avons déjà évoqués les contours. Ce graphique nous informe sur la nature de ses écrits, mais il donne aussi une indication sur la posture de l'intellectuel qui écrit. En effet, les mots idéologiques sont employés très souvent dans des situations d'énonciation publiques : meeting, articles de presse, pamphlet etc. Alphonse de Châteaubriant ne fait pas de discours en tribune dans les années 1920, et ce graphique permet de mieux appuyer notre thèse d'un retrait global à cette époque vis-à-vis du militantisme et de l'engagement. A l'inverse, on constate qu'après 1930, de Châteaubriant se fait l'écho de certaines notions politiques, philosophiques ou religieuses, qui traduisent un intérêt accru pour les problèmes de son temps. Une acmé est atteinte en 1937 date de publication, entre autres, de *La Gerbe des Forces*, son livre le plus orienté et le plus militant. Cela confirme notre interprétation selon laquelle Alphonse de Châteaubriant n'était pas un militant politique, voire un « collaborator in waiting »<sup>36</sup> dès 1918, puisque son discours, lui, ne l'est pas.

<sup>36</sup> K. Chadwick, *Alphonse de Châteaubriant : Catholic collaborator, op. cit.*

## II – Alphonse de Châteaubriant dans la mêlée

Début 1930, le régime politique fasciste en Italie devient stable et repose sur une police politique et un système coercitif efficace. A l'Est, Joseph Staline a mis la main sur l'appareil d'Etat soviétique et lance ses grands programmes économiques et sociaux. Cette « lueur » exerce alors une véritable fascination pour beaucoup de Français. Romain Rolland franchit le pas en témoignant de son adhésion au communisme dans *L'Annonciatrice* (1933). La même année, Hitler prend le pouvoir en Allemagne, détruit le parlementarisme et annihile toute opposition politique en six mois. Nombre d'écrivains investissent la politique et débordent de leurs préoccupations proprement littéraires. Alphonse de Châteaubriant ne fait pas exception.

### A) Un engagement progressif (1932-1935)

Alphonse de Châteaubriant passe donc d'un refus total de tout engagement dans les années 1920 à un investissement progressif dans la sphère politique et journalistique des années 1930. En 1932, il s'en fallut de peu pour qu'il entrât avec Bernanos et Montherlant au comité directeur du *Figaro*<sup>37</sup>. En 1933, il publie une batterie d'articles dans *La Revue universelle* avec une régularité qu'on ne lui connaissait pas<sup>38</sup>. Certes, cette « fièvre » journalistique reste très mesurée si on la compare aux grands journalistes de l'époque. Toujours est-il que cet investissement régulier dans un journal très marqué à droite est quelque chose de nouveau pour lui, bien qu'il ait publié en feuilletons, rappelons-nous, *La Brière* ou encore *La Réponse du Seigneur* dans ce journal. Alphonse de Châteaubriant n'a jamais totalement renié la presse et le monde du journalisme de son époque. En tant qu'écrivain, sa réussite littéraire et la réussite éditoriale de la maison de presse qui le publie l'astreignent à un minimum d'investissement personnel dans ce milieu-là. Du reste, ce qui caractérise dans les années 1920 sa présence dans le milieu du journalisme et des critiques se résume à une présence épisodique et éphémère. Souvent, seuls ses textes sont publiés sans qu'il ne soit obligé de faire la moindre interview<sup>39</sup>. Parfois, il fait varier le style de son écriture, et se lance dans la rédaction d'un conte

---

<sup>37</sup> Louis-Alphonse Maugendre, *Alphonse de Châteaubriant 1877-1951*, Paris, André Bonne, 1977, p. 168.

<sup>38</sup> On dénombre 11 articles de 1933 à 1934.

<sup>39</sup> Alphonse de Châteaubriant, « La Brière : portrait », *Les Annales politiques et littéraires*, 1923, n° 81, p. 123.

autobiographique<sup>40</sup>. Ailleurs, de Châteaubriant rend service et s'investit uniquement parce qu'il s'agit d'un ami ou d'un proche<sup>41</sup>. Dans le cas précis de ses articles publiés dans *La Revue universelle*, il n'est pas question de publications précédant une sortie en librairie : il s'agit d'articles qui traitent de littérature et de religion. A défaut de trouver la moindre correspondance entre les plumes habituelles du journal – comme Robert Brasillach, Charles Maurras, Léon Daudet ou autres – il est fort probable que la ligne antiallemande voulue par ses membres et par la direction, ait éloigné Alphonse de Châteaubriant des pages de l'éditorial.

En effet, *La Revue universelle* s'est montrée particulièrement inquiète et critique de la tournure que prenaient les événements de l'autre côté du Rhin. L'interdiction des journaux et des réunions publiques hostiles au gouvernement le 4 février 1933, et l'incendie du Reichstag peu après dans la nuit du 27 au 28 février – provoquant l'arrestation et la déportation de nombreux communistes et opposants, avoués ou non, au nazisme – apparaissent comme les prémices d'un durcissement des conditions d'exercice des libertés fondamentales. On sait que les journalistes et les intellectuels de tous bords politiques, furent en France particulièrement scandalisés par les atteintes à la liberté d'expression. Cependant, c'est sur la scène internationale que la « radicalisation continue », pour reprendre l'expression de Ian Kershaw à propos du régime hitlérien, provoque le plus de remous en France<sup>42</sup>. Le 14 octobre 1933, l'Allemagne se retire de la Société des Nations. En juillet 1934 le chancelier autrichien Dollfuss est assassiné, et la même année la Sarre vote son rattachement à l'Allemagne nazie. Le 4 mars 1936, Hitler enterre les accords de Locarno en remilitarisant la Rhénanie. Charles Maurras et ses affiliés furent à l'avant-garde des critiques contre la politique belliqueuse et expansionniste nazie. Pour Alphonse de Châteaubriant, ses sympathies pro-hitlériennes qui commençaient à sourdre ne pouvaient que l'éloigner durablement de *La Revue universelle*.

En 1935, Alphonse de Châteaubriant appose sa signature en bas du *Manifeste des intellectuels français pour la défense de l'Occident et la paix en Europe*, publié dans le journal *Le Temps* (édition du 4 octobre 1935). Ce manifeste est l'un des plus importants de l'entre-deux-guerres et se voulait un moyen de pression sur le gouvernement français pour que ce dernier se refuse à instaurer des sanctions contre l'Italie fasciste qui venait d'envahir l'Éthiopie, un Etat membre de la SDN. Ce qui nous intéresse n'est pas tant le contenu du

---

<sup>40</sup> Alphonse de Châteaubriant, « Souvenirs d'enfance : images dans ma mémoire », *La Revue du Bas-Poitou*, 1926, n° 1, p. 2-8.

<sup>41</sup> C'est le cas notamment pour son article « Parler de Romain Rolland » publié dans le numéro du 15 janvier 1926 de la revue *Europe*, numéro tout entier consacré à Romain Rolland pour son soixantième anniversaire

<sup>42</sup> Ian Kershaw, *Hitler. Essai sur le charisme en politique*, Paris, Gallimard, 1995 (1991).



manifeste que la posture adoptée et revendiquée par Alphonse de Châteaubriant : lui qui s'était refusé à la moindre prise de position intellectuelle dans les années 1920, appose en son âme et conscience, cette fois sans regret et sans désaveu, une signature qui l'engage. De Châteaubriant assume désormais une posture d'engagé. Cette année 1935 est une date charnière pour lui, sa signature en bas du manifeste d'Henri Massis précède un engagement beaucoup plus poussé en faveur cette fois non pas de l'Italie fasciste, mais de l'Allemagne nazie. En 1936, un an avant la publication de *La Gerbe des Forces*, il se fait journaliste et propagandiste officieux de l'Allemagne hitlérienne dans des journaux quotidiens à fort tirage.

## **B) De la prose romanesque à la prise de position militante (1936-1939)**

Apposer sa signature en bas d'un manifeste et faire connaître publiquement ses opinions politiques ne sont que le début d'un engagement qui culmine avec la publication de *La Gerbe des Forces* en 1937. Avant cela, et pendant la rédaction de cet ouvrage, Alphonse de Châteaubriant livre ses impressions dans des journaux fortement médiatisés. Fin septembre 1936, il fournit au journal *Le Jour* trois articles qui se veulent un récapitulatif de ses impressions au congrès de Nuremberg auquel il a assisté et qui s'est tenu du 8 au 14 septembre, lui qui, jusqu'alors, n'avait jamais couvert le moindre événement d'actualité. Alphonse de Châteaubriant se livre et fait publiquement savoir aux lecteurs ses opinions en matière de politique internationale dans des journaux quotidiens qui s'impriment à des centaines de milliers d'exemplaires. La comparaison avec le journalisme atteint rapidement ces limites : alors qu'on peut attendre du journaliste, en règle générale, une restitution objective des faits, il apparaît vite qu'Alphonse de Châteaubriant est un idéologue qui s'assume.

Le journal se prête mal à une description minutieuse d'un raisonnement, le contenu de chaque article étant délimité et influencé *a priori* par le nombre de caractères disponibles avant l'impression. Alphonse de Châteaubriant en a conscience : il faut que l'écriture soit serrée, que le message de l'article ressorte vite, et surtout que le lecteur lise jusqu'au bout. Dans son texte du 26 septembre<sup>43</sup>, le sous-titre donne le ton de l'argumentaire : « Pour échapper à l'étreinte d'un pays qui "prépare la guerre", faut-il se jeter dans les bras d'un autre qui la prépare tout autant ? ». L'orientation de l'article est visible dès la première phrase. Il s'agit dans ce sous-titre de mieux atténuer le rejet de l'Allemagne à travers l'usage de deux stratégies argumentatives qui se

---

<sup>43</sup> Alphonse de Châteaubriant, « Devant l'âme véhémement des foules de Nuremberg », *Le Jour*, 26 septembre 1936, p. 1-2.

répondent et se complètent : la première est la disqualification opérée avec les guillemets dévalorisants, procédé rhétorique classique dans les textes à visée argumentative et notamment dans les textes pamphlétaires<sup>44</sup>, afin de décrédibiliser la thèse d'une Allemagne belliciste. Le second outil argumentatif est cette question elle-même qui s'apparente à un argument d'autorité répondant à la question : « De quel droit ? Au nom de quoi ? ». L'idée est, dans cette question, de faire passer l'Allemagne comme un mal nécessaire, le rejet de celle-ci amenant un péril bien plus grand : le péril rouge. La question du choix entre « Berlin ou Moscou » est répétée deux fois dans la suite de l'article en page 2. Dès le lendemain, Alphonse de Châteaubriant met en lumière plus ostensiblement sa décision à lui : ce sera Berlin.

L'engagement ne se résume pas uniquement à la poursuite, plus ou moins bien argumentée, d'un objectif politique ou idéologique. Il l'est aussi, pour un littéraire, par sa « présence totale »<sup>45</sup> dans la réussite de son œuvre. Le « je » omniprésent dans les articles d'Alphonse de Châteaubriant a une fonction : légitimer son écriture et administrer la preuve. De Châteaubriant n'est pas expert ou diplomate, sa prise de parole n'est justifiée par aucune organisation, responsabilité ou mission. En revanche, il est « celui qui a vu » et sa propre expérience est la seule caution de son argumentation.

Toutefois, le « je » a aussi une traduction : l'écrivain engage dans les articles sa littérature et sa personne, en montrant les choix qui guident son action, son argumentaire et sa vision du monde. Cela est nettement lisible dans son article du 27 septembre 1936, où il écrit : « Je viens de voir bien des hommes sur les routes d'Allemagne », ou encore « je me suis entretenu » avec des paysans, et « j'ai parlé avec le grand sapin que Wagner, le premier, écouta »<sup>46</sup>. C'est donc le « je » qui parle, qui s'exprime, et qui se fait le relais des inquiétudes de son peuple. Soucieux de convaincre, Alphonse de Châteaubriant se fait volontiers intervieweur en posant des questions à « un docteur de Berlin » et à un « ardent confident de la pensée hitlérienne ». Dans le même article, il demande ainsi : « Pourtant la France considère le discours de votre chancelier comme contenant des menaces de guerre » ou « mais votre formidable redressement militaire ? ». Les réponses se veulent rassurantes pour la paix en Europe et les rapports franco-allemands. Ce qui nous intéresse, c'est surtout la variation des stratégies argumentatives dont se sert l'énonciateur : les tournures stylistiques comme les questions-

---

<sup>44</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, p. 186.

<sup>45</sup> B. Denis, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, op. cit., p. 44.

<sup>46</sup> Alphonse de Châteaubriant, « J'ai parlé avec le grand sapin que Wagner, le premier, écouta », *Le Jour*, 27 septembre 1936, p. 1-2.

réponses sont les armes utilisées par un narrateur engagé soucieux de faire varier les modalités d'acceptation et de réception de son argumentaire idéologique et politique. Le procédé d'une parole personnelle dispensatrice de vérité est le même pour l'article du 30 septembre, dernier article fourni au journal<sup>47</sup>. Là aussi, l'argumentaire repose sur la seule expérience d'Alphonse de Châteaubriant : « Il y a ce qu'on dit, il y a ce que j'ai vu par moi-même » informe-t-il le lecteur, avant de lui promettre qu' « Hitler n'est pas un conquérant ».

Le 1<sup>er</sup> novembre 1936, Alphonse de Châteaubriant rencontre en personne le ministre en charge de la propagande et de l'éducation, Joseph Goebbels, ainsi que le principal théoricien de la doctrine national-socialiste : Alfred Rosenberg<sup>48</sup>. Sa posture évolue, ses opinions aussi. Ses trois articles publiés dans *Le Jour* en septembre de cette même année se voulaient résolument pacifistes : qu'Alphonse de Châteaubriant se soit trompé sur les visées du Reich ou qu'il est sciemment menti n'est pas notre propos, il s'agit surtout de souligner que son argumentaire avait la prétention de garantir au mieux les intérêts des deux pays. Néanmoins, très vite, l'expression publique de ses opinions se fait au détriment de la France : il ne s'agit plus pour lui de sauver la paix à sa manière, mais bien de répandre la parole du national-socialisme. L'objectif n'est plus l'entente cordiale entre les deux pays, mais la reconnaissance par la France du bien-fondé de l'hitlérisme. Son livre *La Gerbe des Forces* (1937) en témoigne.

Pour en rester à la presse, Alphonse de Châteaubriant continue son prosélytisme dans un autre journal quotidien de grand tirage, *Le Petit Journal* se décidant à livrer à celui-ci ses impressions sur l'immense exposition consacrée à « l'art dégénéré » de Munich en 1937<sup>49</sup>. Cette exposition s'étend de juin à novembre, et de Châteaubriant en soulignant la qualité des orchestres et la beauté des défilés de la journée du 18 juillet, agrémentant le tout de citations des officiels du Reich visant à justifier une telle exposition. L'engagement d'Alphonse de Châteaubriant dans la presse culmine sans aucun doute avec l'article qu'il publie dans *Le Journal* début septembre 1938 : rares sont – et seront – les pro-nazis à pouvoir rencontrer en personne Adolf Hitler à la chancellerie du Reich à Berlin<sup>50</sup>. L'auteur de l'article le dit lui-même il n'est « ni un reporter, ni un envoyé spécial, ni un politicien ; je suis simplement un homme ». Alphonse de Châteaubriant se fait le porte-parole d'une doctrine, et l'interprète d'un homme d'Etat, donc d'une structure étatique. Les bases d'une collaboration sans concessions sont

---

<sup>47</sup> Alphonse de Châteaubriant, « Entre sa crainte de la Russie et sa haine de l'Allemagne », *Le Jour*, 30 septembre 1936, p. 1-2.

<sup>48</sup> L.-A. Maugendre, *Alphonse de Châteaubriant 1877-1951*, op. cit., p. 195.

<sup>49</sup> Alphonse de Châteaubriant, « Où va l'art allemand ? », *Le Petit Journal*, 1<sup>er</sup> septembre 1937, p. 2.

<sup>50</sup> Alphonse de Châteaubriant, « Hitler m'a dit », *Le Journal*, 2 septembre 1938, p. 1 et 4.

posées, et il n'est désormais plus question de littérature cantonnée seulement à l'art.

### **III – S'engager, c'est convaincre : la structure argumentative et assertive de *La Gerbe des Forces* (1937)**

Le roman *La Gerbe des Forces* (1937) d'Alphonse de Châteaubriant est l'ouvrage le plus orienté idéologiquement et le plus militant de toute sa carrière littéraire. Il témoigne de l'intérêt d'un narrateur et d'un écrivain soucieux de faire valoir sa vision du monde et de convaincre le plus large lectorat possible. Romancier, Alphonse de Châteaubriant se donne les moyens de son projet idéologique, à savoir convaincre du bien-fondé d'une alliance avec le national-socialisme : styles littéraires, argumentation, chiffres à l'appui, métaphores, jugements de valeurs et citations se succèdent pour mieux servir son entreprise militante.

#### **A) Administrer la preuve : mélanger les genres et les arguments**

Dans ce roman, on retrouve les multiples caractéristiques qui font d'un livre une œuvre engagée : l'intime conviction que l'ouvrage ne se suffit pas à lui-même et ne se cantonne pas à une « littérature pure » détachée de tout contexte social ou politique, l'engagement total de l'écrivain, et enfin la volonté de convaincre le plus grand lectorat possible<sup>51</sup>. L'objectif pour nous est de mettre en lumière la structure argumentative que met en place Alphonse de Châteaubriant pour faire prévaloir son choix politique et idéologique. L'administration de la preuve est d'autant plus efficace que l'auteur varie les stratégies narratives pour convaincre : l'appel à la passion via l'usage du registre pathétique et l'intégration constante du lecteur, se combinent avec un appel à la raison que traduit l'usage de statistiques, de preuves chiffrées, de citations. Alphonse de Châteaubriant se veut romancier et journaliste. Nous ne proposons pas une analyse exhaustive du roman, mais la mise au jour de ce qui nous semble être l'essentiel de l'armature argumentative.

Administrer une preuve, convaincre un lectorat, passent en premier lieu par la justification de l'entreprise éditoriale. A de multiples reprises, l'auteur demande à son lecteur de

---

<sup>51</sup> B. Denis, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, op. cit.

croire en sa parfaite sincérité et en sa totale neutralité. Il s'explique dès la première page : « Je n'appartiens à aucun parti politique, je n'ai jamais vu flotter au-dessus d'aucun parti la bannière où se trouve inscrit dans un linge pur l'or pur que je désire »<sup>52</sup>. Présent dans son énoncé, l'énonciateur prétend ne pas avoir d'autre mandat que celui de la nécessité et de l'honnêteté, et ce du début à la fin du roman : « Qu'est-ce qu'est l'Allemagne dans mon cœur de Français, dans mon cœur vide de toute convoitise, de tout intérêt, de tout préjugé, de toute parole donnée, de toute compromission acceptée, de tout plan concerté, de toute malice invouable, de toute réserve mentale, comme de toute insincérité professionnelle [...] ? »<sup>53</sup>. Argument rhétorique et stylistique, cette déclaration de bonne foi est la première arme assertive dont l'auteur se sert allègrement : « Je ne tire, je ne veux tirer de cette opposition aucune conclusion. Je n'ai pas à en tirer »<sup>54</sup>.

Alphonse de Châteaubriant n'a aucune légitimité pour s'appesantir sur un sujet aussi sensible que les relations franco-allemandes et le réarmement du Reich. Il sait qu'il n'est pas journaliste et que son expérience personnelle est sa seule caution. Cette protestation de bonne foi – technique que l'on retrouve aussi dans les pamphlets<sup>55</sup> – permet de donner à son argumentation un caractère indiscutable. L'auteur essaye de pallier son manque de légitimité : les références à la guerre, sa guerre, sont des arguments de poids à mettre dans la balance pour mieux convaincre. Il est un ancien combattant de la Grande Guerre, « j'ai commencé en 1914, à Charleroi »<sup>56</sup>, qui connaît le prix du sang et des larmes et qui a vécu le baptême du feu comme toute une génération. C'est un homme ayant connu la mort qui s'exprime : « J'ai vu pendant la guerre ce qui suit : un aviateur est amené au poste sanitaire. C'est un aviateur allemand, un jeune officier. Il va mourir. Il meurt. »<sup>57</sup>.

La légitimité de la parole du narrateur assurée, Alphonse de Châteaubriant multiplie les marques de communion avec son lecteur. Celui-ci est pris à partie indirectement, forcé de se sentir concerné. Cela commence par les marques affectives, l'auteur invitant quiconque le lit à croire en la parfaite sincérité de son amour fraternel dans une mise en relation permanente : « J'invite le lecteur français à s'asseoir un instant avec moi »<sup>58</sup>. Le roman se

---

<sup>52</sup> Alphonse de Châteaubriant, *La Gerbe des Forces (Nouvelle Allemagne)*, Paris, Editions de l'Homme Libre, 2005 (1937), p. 15.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>55</sup> M. Angenot, *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, op. cit., p. 241.

<sup>56</sup> A. de Châteaubriant, *La Gerbe des Forces (Nouvelle Allemagne)*, op. cit., p. 16.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 17.

transforme parfois en un appel à l'émotion : « Peut-être liras-tu ces lignes, mon frère français ; sache qu'il y a longtemps que, pour la force contenue dans ces larmes, je t'ai embrassé de toute mon âme »<sup>59</sup>. Ce langage passionné et pathétique est un outil supplémentaire dans l'administration de la preuve, dans la tentative de convaincre : le vécu et l'affectif font écran à la distance critique. Ce style est nouveau pour Alphonse de Châteaubriant, et traduit son repositionnement politique. La logique est la même quand l'auteur explique que son « cœur souffre. Et si j'osais dire pourquoi, la France, la chère France, toute l'incomparable douce France ! »<sup>60</sup>. S'ajoute à cela la prétention de se porter garant du bien commun, de défendre l'universel. Le narrateur larmoyant accomplit l'acte ultime du sacrifice en faisant don de sa personne à la défense du « nous » et des intérêts de tous : « J'ai écrit ce livre pour la France, pour mes amis de France, pour mes frères de France »<sup>61</sup>.

Cet appel constant à la passion et à la sentimentalité ne peut pas s'étendre sur la totalité des pages : le lecteur se lasserait. Alphonse de Châteaubriant sait se faire beaucoup plus froid et beaucoup plus distant quand il prend la posture d'un journaliste qui enquête, argumente et interroge. Les informations sur l'organisation et la structure du Reich viennent contrebalancer les passages plus littéraires. L'auteur décrit avec une certaine précision, bien qu'elle soit volontairement incomplète, l'appareil totalitaire de sa base à son sommet. Il explique d'abord le système du « Gau » (région) dans le Reich<sup>62</sup>, puis la « Maison de l'éducation des maîtres »<sup>63</sup>. Il y a ensuite une analyse et une description du « Front de travail allemand (*Arbeitsfront*) »<sup>64</sup>, du Secours populaire national-socialiste (*Nationalsozialistische Volkswohlfahrt*, NSV) chargé d'apporter assistance aux populations dans le besoin<sup>65</sup>, de la formation des futurs cadres du régime dans les « Ordensburgs [*Sic*] »<sup>66</sup>, etc. Face à un lectorat français habitué à l'évocation des camps de concentration pour opposants, des milices paramilitaires, des législations privatives, cette description positive des institutions du III<sup>e</sup> Reich permet non seulement à l'ouvrage de gagner en rigueur et en scientificité, mais d'offrir une autre réalité du système national-socialiste.

L'auteur renforce son argumentation en intégrant des chiffres et des statistiques, donnant

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 237.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>66</sup> Le pluriel d'*Ordensburg* est en réalité *Ordensburgen* et non pas « Ordensburgs » comme Alphonse de Châteaubriant l'écrit. A. de Châteaubriant, *La Gerbe des Forces (Nouvelle Allemagne)*, op. cit., p. 192.

l'impression d'une enquête minutieuse et surtout objective. Quand il livre avec précision les chiffres des exécutions des « cinq premières années de domination soviétique » qu'il évalue à « 2 millions d'hommes, dont 6 000 instituteurs [...] 815 000 paysans »<sup>67</sup>, la statistique remplit une triple fonction : directement elle disqualifie Moscou ; indirectement elle glorifie le Reich qui ne peut se targuer de tels chiffres ; enfin, elle donne au roman une épaisseur argumentative, qui mélange les styles du témoignage et de l'enquête journalistique. La citation remplit la même fonction : l'auteur s'est renseigné et a enquêté. A côté d'une longue citation de Fustel de Coulanges<sup>68</sup>, il publie une citation d'Adolf Hitler s'entretenant avec Fernand de Brinon<sup>69</sup>, ou encore un texte qui résume et explique le « Führerprinzip »<sup>70</sup>. La citation dans un tel texte n'a plus seulement une valeur littéraire mais répond à de multiples logiques. Non seulement elle permet de se passer de toute description du réel quand celui-ci n'est pas racontable – citer le texte du « Führerprinzip » permet de passer sous silence sa réalisation concrète, entre les violences des SA puis des SS, les camps de concentration et l'exil forcé de tous ceux qui s'opposent à la structure étatique et à son chef suprême – mais en plus elle donne l'impression d'un narrateur méthodique, dépoussiérant les archives et soucieux d'administrer sa preuve et de garantir la scientificité de son travail.

## **B) L'effacement de l'énonciateur et l'intégration du lecteur : de l'usage des pronoms « nous » et « on » sous la plume d'Alphonse de Châteaubriant**

Notre postulat initial, car toute recherche statistique part d'une intuition qui préside à la constitution du corpus comme le souligne Damon Mayaffre<sup>71</sup>, soutient que le texte littéraire militant doit dépasser les structures narratives traditionnelles du roman et de la prose. Comme l'explique Benoît Denis, auteur déjà évoqué, l'engagement littéraire présente plusieurs caractéristiques et l'auteur engagé utilise plusieurs outils argumentatifs afin d'administrer sa preuve<sup>72</sup>. Le « je » bien évidemment est essentiel, puisque dans la majorité des cas, que ce soit

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 184.

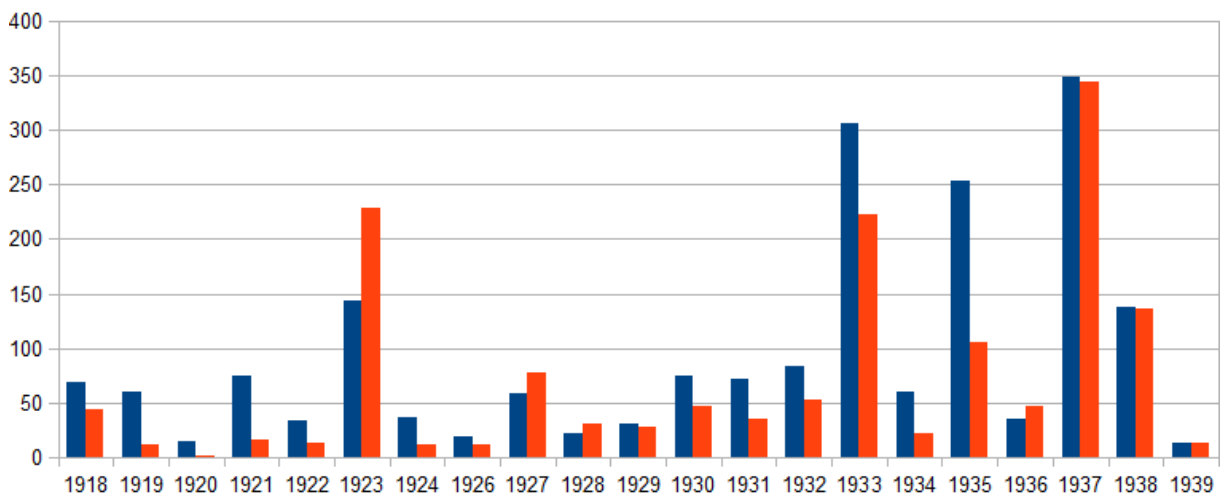
<sup>71</sup> Damon Mayaffre, « Les corpus politiques : objet, méthode et contenu. Introduction », *Corpus*, 1<sup>er</sup> décembre 2005, n° 4, p. 2.

<sup>72</sup> B. Denis, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, op. cit.

pour les écrivains devisant sur la guerre qui fait rage en Espagne dans les années 1930, ou les intellectuels qui reviennent d'URSS, c'est bien le carnet ou le roman autobiographique qui permet de dénoncer les travers du régime visité, ou de la situation vécue : André Gide de retour du Congo et Céline faisant son *Mea Culpa* de retour de Russie, témoignent de ces enjeux.

Dans notre corpus nous avons ainsi analysé chronologiquement 1497 occurrences du pronom « on », et 1940 occurrences du pronom « nous » de 1918 à 1939<sup>73</sup>. Nous obtenons cet histogramme qui présente quelques singularités qui méritent d'être relevées.

**Figure 4 : L'évolution de la présence du narrateur. Les occurrences des pronoms personnels « nous » et « on » dans les écrits d'Alphonse de Châteaubriant de 1918 à 1939**



Axe des abscisses : année

Axe des ordonnées : nombre d'occurrences

Bleu : « nous » ; orange : « on »

On constate qu'Alphonse de Châteaubriant n'a jamais autant fait varier les marques d'énonciation qu'en 1937. Cela est nettement visible par la très forte présence du « nous », non pas de « modestie »<sup>74</sup>, mais d'un « nous » de participation, un « nous » pédagogique qui vise à intégrer le lecteur à la narration<sup>75</sup>. C'est à cette date que les pronoms qui permettent au narrateur de s'intégrer dans une formule d'effacement sont les plus nombreux presque 350 occurrences relevées pour chacun de deux pronoms « nous » et « on ». Cette surreprésentation relève d'une stratégie argumentative appréciée par Alphonse de Châteaubriant : l'intégration du lecteur à son

<sup>73</sup> Pour ce graphique aussi nous nous permettons de renvoyer le lecteur à notre introduction.

<sup>74</sup> C'est cette figure du « nous » que nous utilisons pour notre travail.

<sup>75</sup> M. Angenot, *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, op. cit., p. 54.



écrit. Conscient que le compte rendu de son périple dans l'Allemagne hitlérienne, qui donne lieu à la publication de *La Gerbe des Forces* en 1937, n'est dû qu'à la seule légitimité qu'il s'octroie comme nous l'avons souligné. Les arguments avancés sont d'autant plus plausibles que l'écrivain discute avec des interlocuteurs, visite le pays, pose des questions et fait varier les modalités d'expression de la preuve tout en intégrant, on l'a dit, son lecteur.

L'usage du « on » dans ce contexte narratif précis permet au narrateur de brouiller les traces de sa présence<sup>76</sup>. Le narrateur intègre le lecteur et noue avec une lui une « complicité »<sup>77</sup> narrative, laquelle est structurée par un partage du même point de vue. Ce n'est pas Alphonse de Châteaubriant qui « voit », c'est une description et une expérience qui s'imposent à lui. L'écrivain se fait ensuite le relais. L'usage de cette occurrence permet d'atténuer la présence du narrateur dans l'énonciation : le lecteur ne peut pas accuser le narrateur de retranscrire une simple impression personnelle, traduite par l'usage du « je », puisque l'auteur ne fait que transcrire par écrit ce qui est imposé par le vécu. Cette usage du « on », comme le « nous », est le plus élevé en 1937 date de publication de *La Gerbe des Forces* et du *Bouquet Fané*. Pour nous, l'évolution de l'usage de ces deux occurrences traduit un réajustement de la littérature d'Alphonse de Châteaubriant vers la politique et une position engagée.

### **C) Convaincre le plus de lecteurs possible : Alphonse de Châteaubriant et les inquiétudes de ses contemporains**

Alphonse de Châteaubriant a bien conscience que le rejet de l'Allemagne nazie dans l'opinion publique française est large. Son ouvrage intègre directement les multiples points de frictions de cette dernière, et certains passages sont entièrement tournés vers certaines franges spécifiques de la société française : les chrétiens, les socialistes, les ouvriers ou encore les pacifistes. La première inquiétude, qui traverse l'ensemble de la société et n'est pas réductible à une orientation politique spécifique, concerne le danger que fait peser l'Allemagne sur l'Europe. L'auteur se veut rassurant : « Ce que je vois en Allemagne [...] ce n'est pas le relèvement militaire »<sup>78</sup>. Divers arguments sont utilisés pour faire croire au lecteur que l'Allemagne ne

---

<sup>76</sup> Alain Rabatel, « La valeur de « on » pronom indéfini/pronom personnel dans les perceptions représentées », *L'Information grammaticale*, 2001, n° 88, p. 32.

<sup>77</sup> M. Angenot, *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, op. cit., p. 31.

<sup>78</sup> A. de Châteaubriant, *La Gerbe des Forces (Nouvelle Allemagne)*, op. cit., p. 27.

prépare pas la guerre, quand bien même elle enrôle des milliers d'hommes qu'elle fait marcher au pas cadencé. En premier lieu, il moque l'incompréhension des Français : « Pour les Français, hélas, ce pas cadencé de 120 000 hommes marchant sous des drapeaux flamboyants n'est qu'une danse de guerre déguisée »<sup>79</sup>. Parfois, l'affirmation se veut directe, sans concession, le fait d'asséner une phrase déclarative ayant valeur d'argument : « L'Allemagne ne cherche pas, ne médite pas la guerre avec la France »<sup>80</sup>. Quand la preuve est trop visible, l'auteur parle de contextualisation, d'évolution dans la pensée : « Je sais bien qu'il y a " Mein Kampf " ... et des textes qu'il est impossible de lire sans un sursaut de protestation [...] il est nécessaire de savoir que ces imprécations contre la France ne furent pas proférées par un homme d'Etat responsable, qu'Hitler a écrit son livre en prison en 23-24 »<sup>81</sup>. Comment cacher ce système politique totalitaire, qui prend en charge l'Allemand dès son plus jeune âge, en le dressant et en lui apprenant le maniement des armes et de la discipline ? En niant : « Ce sont tous des jeunes hommes, ardents, ayant des capacités éprouvées [...] Ces destinées d'ailleurs, ne sont nullement envisagées par eux du point de vue extérieur, comme du développement d'une Allemagne cherchant la toute puissance dans le but de la réaliser au détriment de quelque autre peuple »<sup>82</sup>.

Une autre inquiétude de l'opinion française se situe dans ces systèmes politiques, allemand et italien, qui nient les libertés individuelles et fondamentales de l'être humain : en Allemagne la liberté de la presse a été bafouée, les opposants politiques sont morts, en exil ou dans des camps, les partis politiques se sont sabordés un à un quand ils n'ont pas subi la vindicte des SA. Que le lecteur ne se méprenne pas dans de mauvaises interprétations : « Les Allemands vivent sous la contrainte ? La contrainte ! Qu'est-ce que ce mot ?... la magnifique discipline chrétienne, la terrible discipline qui ne fait pas grâce à une ombre, n'est-elle pas une contrainte ? »<sup>83</sup>. Par la comparaison de deux doctrines opposées, permettant d'atténuer les caractéristiques spécifiques du premier élément comparé, Alphonse de Châteaubriant réfute l'idée du nazisme comme système despotique.

Quand *La Gerbe des Forces* est publié en 1937, cela fait un an que le Front populaire a gagné les élections en France. Le 7 juin 1936, les accords Matignon ont été signés entre le patronat et la CGT. Le droit de grève est garanti, comme la liberté syndicale. Peu après, le gouvernement vote l'instauration des premiers congés payés, la semaine de travail passe de 48

---

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 110.

à 40 heures et une revalorisation des salaires est actée. Alphonse de Châteaubriant a conscience que la question sociale est importante à cette époque, et qu'une partie des lecteurs, avec une sensibilité politique et idéologique de gauche plus ou moins marquée, est sensible à cette amélioration des conditions de travail pour le monde du travail. C'est en prenant en compte ce contexte que l'on comprend pourquoi l'auteur choisit de revenir longuement sur la question sociale nazie et les changements notables qu'impose le Reich aux travailleurs.

De Châteaubriant décrit ainsi le système de congés payés allemand, affirmant que « deux millions de voyageurs »<sup>84</sup> ont pris part à des voyages, des descriptions chiffrées venant à l'appui de la thèse d'un gouvernement veillant sur ses ouvriers. L'État allemand ne se contente pas d'organiser quelques voyages épisodiques çà et là, mais importe le loisir directement à la sortie de l'usine et partout sur le territoire du Reich : l'auteur se réjouit des « cours de sport », de « natation » ou encore des « cours préparatoire de ski » organisés au niveau des localités<sup>85</sup>. On lit une litanie de chiffres qui tous confirment le caractère massif de ces loisirs octroyés à tous : « En 1935, la communauté la " Force par la joie " organisa : 3000 concerts, 7000 soirées de musique populaire (chantes et danses populaires), 10 000 soirées dramatiques, 1 500 soirées d'Opéra, 15 000 soirées à programme mixte »<sup>86</sup>. Les intellectuels de gauche, les ouvriers et les syndicalistes qui lisent cet ouvrage peuvent être rassurés : l'Allemagne fait mieux que le Front populaire, et l'ouvrier allemand est heureux comme Dieu en France.

Une autre partie essentielle du lectorat à convaincre concentre les chrétiens et les catholiques. Dans la doctrine nazie, le christianisme est foncièrement mauvais : il n'est qu'une ruse juive de conquête du monde, il préconise la sauvegarde des faibles et des malades, il nie la prédominance de l'instinct sur la raison, et nie aussi le caractère sacré et inviolable de la race<sup>87</sup>. Quand Hitler arrive au pouvoir, un concordat est signé entre le gouvernement allemand et le Saint-Siège, le premier étant satisfait de voir l'électorat catholique se rallier à la légitimité du gouvernement fraîchement arrivé aux commandes du pays, le second voulant améliorer les relations exécrables qu'il entretenait avec la République de Weimar. L'apaisement des relations entre les deux entités politiques ne durent pas. Lors de la Nuit des Longs Couteaux, du 29 juin au 2 juillet 1934, certains membres éminents du catholicisme en Allemagne sont éliminés, comme Erich Klausener, et les membres du parti politique catholique *Zentrum* qui

---

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>87</sup> Johann Chapoutot, *La loi du sang : penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, 2014.

refusent en masse leur ralliement au NSDAP sont persécutés. Le 15 septembre 1935, une nouvelle étape est franchie dans cette opposition entre chrétiens et nazis : les lois de Nuremberg sont promulguées, transposant officiellement dans la juridiction allemande l'antisémitisme et le racisme nazis. Quand Alphonse de Châteaubriant finit de composer son ouvrage<sup>88</sup>, le pape Pie XI a déjà publié son encyclique *Mit Brennender Sorge* le 10 mars 1937, contestant officiellement le paganisme, le racisme du nazisme, la structure politique du régime et la violation du concordat. Face à cette situation conflictuelle, Alphonse de Châteaubriant argumente et réfute. Alors que *Mein Kampf*, comme on l'a vu, ne devait pas être considéré en dehors de sa période de rédaction, les propos d'Adolf Hitler de 1924 forment un argument d'autorité toujours valable : « N'a-t-il pas rédigé, proclamé, l'article 24 du programme officiel du N.S [*Sic*] ? N'a-t-il pas dit, dès 1924, au ministre Held : "Je n'ai jamais combattu et ne combattrai jamais Rome" »<sup>89</sup>. Plus loin, l'auteur utilise la même structure argumentative pour défendre la compatibilité entre le christianisme et le nazisme que nous avons déjà soulignée précédemment : plutôt que de nier la réalité, il minore celle-ci avec un raisonnement du type « c'est possible, mais c'est pire ailleurs » ce qui revient à accepter le postulat initial. On lit par exemple : « On accuse le National-socialisme de déchristianiser l'Allemagne ? Je ne sais ce que j'en dois penser [...] je n'ai rencontré nulle part cet odieux esprit sectaire si fréquent chez nos anticléricaux de France »<sup>90</sup>.

A droite de l'échiquier politique et idéologique, l'anticommunisme et la haine viscérale du bolchevisme constituent un puissant facteur de mobilisation pour un nombre important de lecteurs potentiels. L'arrivée au pouvoir en France du Front populaire est un indicateur intéressant des mentalités de l'époque, son rejet par une part non négligeable du corps politique et social l'est tout autant. Alphonse de Châteaubriant a conscience que cet argument de l'Allemagne nazie comme bouclier contre le communisme, sorte de mal nécessaire en somme, constitue un argument de poids. Il ne se prive pas de le souligner. Le communisme est assimilé à une maladie qui se propage vite : « Et cela gagne l'Europe centrale : la Hongrie, les Balkans puis la Hollande, les Pays du Nord, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne. Cela passe en Asie : l'Hindoustan, la Chine. Bientôt il n'y a [*Sic*] plus que le Japon en Asie, et l'Italie en Europe qui soient indemnes »<sup>91</sup>. Ce que propose Alphonse de Châteaubriant, ce n'est ni la guerre ni l'agressivité : cette litanie de pays contaminés n'a d'autre objectif que d'imposer l'idée d'un péril

---

<sup>88</sup> Dans la postface de *La Gerbe des Forces*, on trouve cette indication qui permet de nous renseigner sur la datation de rédaction de l'ouvrage : « Nantes-Grillaud (décembre 1936) Heidelberg (juin 1937) ».

<sup>89</sup> A. de Châteaubriant, *La Gerbe des Forces (Nouvelle Allemagne)*, op. cit., p. 150.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 175.

menaçant. C'est un argument qui tient une posture défensive, mettant le lecteur devant un choix nécessaire : périr ou se sauver. Se sauver justement, et sauver les autres, un homme s'est proposé de le faire : « Cet homme, c'est HITLER [*Sic*] »<sup>92</sup>.

Poser la question d'une collaboration avec l'Allemagne nazie dans les années 1920 n'a pas de sens. Alphonse de Châteaubriant a bien collaboré avec l'occupant nazi, et son prosélytisme pour l'Allemagne hitlérienne n'a rien d'épisodique ou de conjoncturel : il est le fruit d'une idéologie profondément ancrée qui a su s'exprimer publiquement. Cependant, cela s'est fait progressivement : Alphonse de Châteaubriant passe d'une situation d'ermite dans les années 1920, loin de tout engagement militant et politique, à un investissement progressif dans champ politique et idéologique de la seconde moitié des années 1930 essentiellement, attachant sa littérature et ses armes littéraires à un projet politique et européen contraire aux intérêts de la France.

---

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 176.



## **Chapitre 5 : Foi chrétienne et foi nazie**

Chez Alphonse de Châteaubriant, la religion chrétienne a préparé la réception d'un système politique irrationnel, vouant un culte au symbolisme et à la sacralisation de la politique et de la société. C'est grâce au vecteur de la religion chrétienne qu'Alphonse de Châteaubriant affirme que l'homme est mauvais par nature ; c'est dans les textes religieux qu'il théorise le nécessaire retour à soi, loin des valeurs préexistantes à l'homme mises en avant par la démocratie, comme la justice, la liberté ou l'égalité. C'est dans l'affirmation permanente d'une nécessité du principe divin dans la vie de tous les jours qu'il pose les jalons d'une reconstruction d'un homme nouveau. Pour Alphonse de Châteaubriant, la religion chrétienne épurée et dévoyée de ses principes miséricordieux, universalistes et antiracistes, a jeté les bases de l'acceptation d'un système totalitaire qui, lui aussi, fait de la reconstruction de l'homme, de la négation des valeurs libérales, et de la sacralisation de l'ensemble de la sphère quotidienne un primat de sa politique et de son action.

Pour ce dernier chapitre de notre mémoire, les notes d'Alphonse de Châteaubriant nous sont, encore une fois, d'un précieux usage pour cerner au mieux le passage, voire l'assemblage, d'une foi à une autre. Quant à son livre *La Gerbe des Forces* (1937), vaste roman que nous avons évoqué dans notre chapitre précédent, et qui narre son périple dans l'Allemagne nazie, il constitue une base essentielle, du point de vue de sa densité et de sa nature, pour saisir au mieux sa profession de foi national-socialiste.

### **I – Une pensée chrétienne comme prémices à la fascisation**

La foi chrétienne ne se résume pas à une religion pratiquée dans l'intimité d'une chambre pour Alphonse de Châteaubriant. Elle est un système de pensée politique, culturelle et sociale en opposition avec les valeurs modernistes et démocratiques. Antimodernisme et christianisme s'entremêlent, s'influencent, s'expriment l'un et l'autre conjointement dans un processus de fascisation dont la finalité est le collaborationnisme. De Châteaubriant est porteur d'une culture et d'une vision du monde qui trouvent une réalisation concrète dans le nazisme

## **A) Un homme est mauvais par nature quand il est privé de Dieu**

Les valeurs libérales, démocratiques et modernes ont défini l'homme indépendamment de tout postulat religieux. L'homme est bon par nature, et il est libre. Face à cette conception de l'homme optimiste qui présuppose des droits inhérents à l'existence humaine, Alphonse de Châteaubriant laisse voir, dans ses considérations sur l'homme et sur l'état actuel des choses, une théorie du péché originel, autre trait caractéristique de son antimodernisme<sup>1</sup>. Si l'homme tend vers Dieu et que la présence du Ciel est nécessaire, alors l'homme sans Dieu est sans valeur. Puisque Dieu ne peut advenir dans la conscience qu'avec un intense travail religieux, alors l'homme naît naturellement dans le défaut et dans l'erreur.

Le constat d'une nécessaire présence de Dieu dans les moindres recoins de l'existence humaine est la première étape d'une conception de l'homme perçu comme structurellement inconsistant et limité. Alphonse de Châteaubriant affirme ainsi en juillet 1929 que « la délivrance est de blanchir ces murs, la délivrance est de remplacer tous ces signes par un signe unique : l'idée de Dieu »<sup>2</sup>, avant d'affirmer en juillet 1930 que la recherche de Dieu subordonne toutes les activités humaines : « Dieu est le nom que nous avons donné à une chose qui existe dans notre nature même, une chose qui mérite les épithètes d'infini, et qu'il s'agit de découvrir dans notre conscience »<sup>3</sup>. L'absence de Dieu dans l'homme est une régression anthropologique qui crée un homme sans valeur explique de Châteaubriant en juin 1931 : « La pensée humaine sans Dieu est un instant de ténèbres au milieu d'une éternité de lumières »<sup>4</sup>. Faire de Dieu la base de l'existence humaine et de sa recherche une nécessité, présupposent un rejet de tous ceux qui ne participent pas à un tel exercice de la foi. La présence de Dieu n'est pas dans le baptême qui intègre les plus jeunes dans la communauté des croyants, mais dans une réflexion ultérieure d'adulte. La nuance est de taille : tout le monde ne peut avoir Dieu en soi.

Selon Alphonse de Châteaubriant, l'homme sans Dieu est un homme sans valeur : « L'opinion d'un homme qui n'a pas vécu l'expérience de Dieu est une opinion sans valeur, c'est une opinion sans lumière. C'est comme un objet inéclairé [*Sic*] dans la nuit et qui n'a pas son

---

<sup>1</sup> Antoine Compagnon, *Les antimodernes de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, 2005, p. 89.

<sup>2</sup> Alphonse de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951*, Paris, Bernard Grasset, 1955, p. 93.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 114.



existence »<sup>5</sup>. L'homme est mauvais par nature puisqu'il est naturellement influencé par ses sens et par cette conscience de la réalité de la matière qui n'est, finalement, que la partie la moins noble de l'esprit humain. De Châteaubriant divise l'esprit en deux : d'un côté il y a cette part de la conscience immédiate à l'homme, « d'où s'élève la connaissance de l'irréalité de tout ce qui n'est pas Dieu »<sup>6</sup> ; de l'autre il y a cette partie de l'esprit qui doit s'efforcer de tendre vers un principe transcendantal. Le constat de l'homme et de la modernité est un constat de l'égarement et de l'insuffisance : « La pensée de l'homme s'est égarée dans son mécanisme même »<sup>7</sup>. L'orgueil caractérise l'esprit humain, ce dernier est persuadé d'être à lui-même sa seule finalité : « Nous croyons être des créateurs tout-puissants... alors que, par la faute de cet orgueil, teigne des prés, gale des fleurs, mal rongeur de la vigne, nous ne sommes que les ombres de ce que nous pourrions être »<sup>8</sup>.

Dès lors, Alphonse de Châteaubriant sous-entend que la valeur humaine n'est pas présupposée à l'existence humaine, mais constitue une vertu en devenir. Il explique ainsi en septembre 1930 qu'« il faut avoir le souci, non seulement de devenir meilleur mais de gravir jusqu'à ses derniers sommets, les hauteurs de sa vocation d'homme »<sup>9</sup>. Ce constat d'une toute puissance du divin dans l'esprit et dans l'existence humaine, quitte à nier à l'homme une quelconque valeur si une telle absence se fait remarquer, amène à l'affirmation progressive de la nécessité d'une nouvelle humanité et à la refondation de l'homme et de ses principes. Alphonse de Châteaubriant a une lecture rigoriste des principes bibliques et prend au pied de la lettre les injonctions à créer un nouvel homme et à se régénérer par la foi. Pour lui, les appels du Christ et des Apôtres ne sont pas des concepts imagés, qui doivent être interprétés moralement et de manière distante, mais des principes politiques et sociaux à appliquer dans la société civile tels quels. Alphonse de Châteaubriant le dit : « Si nous voulons savoir quelque chose, il nous faut quitter nos sandales. Que dis-je ! Il nous faut tout quitter, - être nu ! »<sup>10</sup>. Le discours sur Dieu est accompagné d'une litanie de termes et de citations sur la destruction, la reconstruction, l'abandon de soi qui tous témoignent de la volonté, après le constat des carences humaines, de reforger une nouvelle humanité.

---

<sup>5</sup> Alphonse de Châteaubriant, *Lettre à la Chrétienté mourante*, Paris, Bernard Grasset, 1951, p. 68.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 241.

<sup>9</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951, op. cit.*, p. 101.

<sup>10</sup> A. de Châteaubriant, *Lettre à la Chrétienté mourante, op. cit.*, p. 114.

## **B) Un relativisme moral : un « mal » naturel, et non en acte**

Dans la vision du monde d'Alphonse de Châteaubriant, et cela recoupe les caractéristiques de sa pensée que nous avons mises au jour, on constate une négation de toutes les valeurs préexistantes et extérieures à l'individu. La Révolution française, tout en consacrant l'autonomie de l'individu, a établi, en formant un « nouveau statut anthropologique du Moi »<sup>11</sup>, une multitude de droits inhérents et inaliénables à l'être humain. Pour Alphonse de Châteaubriant, dans l'expression de son antimodernisme et de sa foi, ces droits de l'homme prétendument inamovibles varient en fonction de l'époque et du projet politique : la morale n'est pas extérieure et globale, mais personnelle et individuelle. La justice n'est pas collective mais intime, le Droit quant à lui s'efface devant la conquête interne de Dieu. On mesure, dès lors, toute la portée d'une telle conception de l'homme : la morale ne constitue pas un système établi et universel, mais dépend d'un rapport de force qui varie selon les situations. Ce constat très net nous semble particulièrement visible dans les propos qu'Alphonse de Châteaubriant tient sur l'opposition entre le bien et le mal.

A cet égard, l'intérêt d'Alphonse de Châteaubriant pour la thématique du bien et du mal s'insère dans un contexte littéraire et intellectuel beaucoup plus large. Dans les années 1920 et 1930, la littérature chrétienne est en plein essor dans la société française, structurée autour de deux figures principales que sont Jacques Maritain, figure du renouveau thomiste, et Charles Maurras figure de proue de l'Action française<sup>12</sup>. Le péché, la grâce, l'existence et la présence du mal sont des thèmes récurrents dans les œuvres littéraires de cette époque et dépassent les cadres strictement chrétiens et catholiques<sup>13</sup>. André Gide, par exemple, développe dans sa littérature une présence continue et omniprésente de la figure démoniaque. Après son livre *La Symphonie pastorale* (1919), Gide publie *Les Faux-Monnayeurs* (1925) dans lequel on trouve, dans le prolongement de son premier roman, une présence démoniaque accompagnant systématiquement les personnages du roman et s'incarnant dans l'hypocrisie logée dans le cœur de l'homme<sup>14</sup>. L'année suivante, Georges Bernanos publie son premier roman qui le fait connaître à l'ensemble de la critique littéraire, *Sous le soleil de Satan*, ouvrage et qui s'appuie

---

<sup>11</sup> Alain-Gérard Slama, « Portrait de l'homme de droite. Littérature et politique » dans Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites en France, 3. Sensibilités*, Paris, Gallimard, 2006, p. 800.

<sup>12</sup> Philippe Chenaux, *Entre Maurras et Maritain. Une génération intellectuelle catholique (1920-1930)*, Paris, Les Editions du Cerf, 1999.

<sup>13</sup> Pierre Colin (dir.), *Intellectuels chrétiens et esprit des années 1920*, Paris, Cerf, 1997, p. 33.

<sup>14</sup> Eliane Tonnet-Lacroix, *La littérature française de l'entre-deux-guerres (1919-1939)*, Paris, Editions Nathan, 1993, p. 101.

sur une présence du mal et du démon. Alphonse de Châteaubriant lui aussi s'est penché sur cette existence du mal, et sur le sens qu'il fallait lui donner, dans son premier roman *Monsieur des Lourdines* (1911). Le personnage principal, un sympathique vieillard débonnaire, se voit ruiné du jour au lendemain à cause de son fils qui a contracté d'importantes dettes de jeu sur Paris. Cette dette n'est qu'un souci parmi d'autres pour celui qui voit son cadre naturel lui échapper : le manoir familial doit être mis en vente une fois les domestiques congédiés, et sa femme meurt de chagrin à l'annonce des déboires de son fils. La morale est dans le pardon, père et fils finissant par se réconcilier pour mieux affronter l'avenir.

Ce qui nous intéresse, c'est la révélation autour de ces deux notions de bien et de mal d'un système de valeurs opposé à la modernité. Alphonse de Châteaubriant s'inscrit dans ce courant philosophique qui, de Nietzsche à Pareto, en passant par Gustave le Bon et George Sorel, n'a cessé de bafouer la morale dominante pour faire de l'action et de l'instinct les principes censés commander les hommes<sup>15</sup>. Alphonse de Châteaubriant suit le même chemin de pensée du relativisme moral : le bien et le mal ne sont pas des notions indépendantes préexistantes à l'homme, mais des conceptions corrélées à un objectif religieux.

S'appuyant sur l'œuvre de Dostoïevski *Les Frères Karamazov*, Alphonse de Châteaubriant en tire une lecture toute personnelle : le mal est en soi, dans la personnalité même des protagonistes, sous la forme d'un « dragon », figure légendaire, que « chacun de vous a en lui tout pareil »<sup>16</sup>. Le roman de l'auteur russe a une influence décisive sur sa pensée, au point qu'il y consacre un article dans *La Revue universelle*<sup>17</sup> dont on retrouve le contenu dans ses notes publiées après sa mort. L'idée d'un mal structurellement lié à la conscience, un mal qui conduit des innocents à se voir condamnés à mort, l'influence profondément. De Châteaubriant explique ainsi que « la lutte contre le mal, il faut le comprendre, réside organiquement dans la lutte contre l'image du mal, dans l'extirpation, hors de la conscience, de la connaissance du mal par son image »<sup>18</sup>. Rien n'existe au-delà du siège de l'individualité, rien n'a d'existence réelle dans le monde qui n'ait été prévu et voulu par l'esprit : « Le seul adversaire est au-dedans, et l'unique drame gît dans la nuit de notre conscience »<sup>19</sup>. De Châteaubriant

---

<sup>15</sup> Emilio Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, Paris, Gallimard, 2004 (2002), p. 133.

<sup>16</sup> A. de Châteaubriant, *Lettre à la Chrétienté mourante*, op. cit., p. 24.

<sup>17</sup> Alphonse de Châteaubriant, « Les Karamazov et le Sphinx », *La Revue universelle*, 1933, n° 54, p. 1-6 ; 193-199 ; 317-322.

<sup>18</sup> A. de Châteaubriant, *Lettre à la Chrétienté mourante*, op. cit., p. 32.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 66.

affirme : « Connaissance du mal : pensée de négation, supposition de quelque absence de Dieu, de quelque absence de l'Être ; pensée sans lien avec la vie, sans lien avec l'Être »<sup>20</sup>. Le mal n'est pas en acte, il n'est que l'absence de bien. Il n'est pas dans l'expérience humaine mais dans une métaphysique. On trouve la même constatation dans sa lecture de *L'Apocalypse* : « Si le mal du monde, comme il fut dit, est une objection contre Dieu, est-ce que, bien plutôt, Dieu ne serait pas une objection contre le mal du monde ? »<sup>21</sup>. Le bien et le mal sont dénoncés comme des constructions sociales par des hommes qui se regroupent en société : « La notion de bien et de mal est la première arme que découvre l'homme en société pour mettre à l'abri des attaques de son semblable son égoïsme et sa faiblesse » affirme de Châteaubriant en septembre 1930<sup>22</sup>. Cette citation très courte offre un condensé de ce qui constitue une régression par rapport à une conception anthropologique qui s'affirmait jusque-là dans la société française. En plus de réitérer sans cesse le constat d'un homme mauvais par nature, débordant de défauts et de limites, Alphonse de Châteaubriant détruit les notions de bien et de mal qu'une société, avec ses institutions et ses lois, a progressivement mises en place.

A travers l'exemple des notions de mal et de bien que nous venons d'évoquer, se constitue un système de pensée qui place la réalité humaine et son bien-fondé dans une métaphysique détachée de toute réalité. Affirmer la médiocrité naturelle de l'homme, c'est être réceptif *a priori* à n'importe quelle solution politique ou idéologique qui fait de l'avènement d'un homme nouveau ayant la sacralité au cœur de son existence une solution souhaitable. De la même manière, enlever au bien et au mal leur réalisation concrète dans l'existence pour en faire une métaphysique conduit à accepter les actes les plus autoritaires dès lors qu'ils servent la réalisation espérée de l'homme nouveau. En effet, en parallèle de l'affirmation de tels propos, il est un régime politique et idéologique qui lui aussi affirme que le bien et le mal ne sont que des notions affiliées à des systèmes de valeurs en opposition avec les principes de la nature qui consacre la loi du plus fort sur celle du plus faible<sup>23</sup>. A la lumière de telles déclarations, on ne comprend pas nécessairement pourquoi Alphonse de Châteaubriant a adopté le national-socialisme, mais on comprend mieux pourquoi il ne s'y soit pas opposé : son système de pensée faisait qu'il était prédisposé à recevoir une telle idéologie.

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>22</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951, op. cit.*, p. 99.

<sup>23</sup> Johann Chapoutot, *La loi du sang : penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, 2014, p. 79.

### **C) Théorie pour un homme nouveau**

En parallèle de sa détestation du monde moderne et de l'affirmation constante d'un homme privé de toute valeur et de toute vérité en l'absence du primat de Dieu dans sa vie, Alphonse de Châteaubriant donne de l'épaisseur à ses présupposés anthropologiques en proposant le modèle d'un homme nouveau. Il est intéressant de comparer les caractéristiques communes des théories politiques et sociales qui elles aussi proposent un tel objectif, et dont l'historien américain George Mosse a donné les principales caractéristiques<sup>24</sup>, avec les affirmations d'Alphonse de Châteaubriant. Si ce dernier n'est pas, avant son voyage en Allemagne, un adepte du coup de force, du culte du corps musclé<sup>25</sup>, ou encore de la jeunesse, caractéristiques essentielles de l'homme nouveau fasciste, la découverte du national-socialisme fait évoluer sa position sur le sujet<sup>26</sup>. Avant son voyage, la religion chrétienne se suffit à elle-même dans cette apologie d'une humanité régénérée : elle propose dans son histoire, sa théologie, ses cultes et ses saints, des éléments réutilisés et interprétés dans ce sens. Le constat est fait, nous l'avons évoqué. Privé de Dieu, l'homme ne peut prétendre à une quelconque valeur et le monde ne peut être sauvé. Alphonse de Châteaubriant ne se contente pas de fustiger le monde moderne, d'agonir ses semblables : il propose une solution et un but. C'est en ça que sa pensée ne se résume pas entièrement au conservatisme ni au scepticisme envers « tout changement radical »<sup>27</sup>, trait essentiel de l'antimodernisme.

La fondation d'un homme nouveau commence par l'affirmation du nécessaire changement de principe humain. Alphonse de Châteaubriant l'explique à de nombreuses reprises : il faut changer, impulser un renouveau. Il explique ainsi dans une note d'avril 1934 : « Nous cherchons des vérités sans vouloir changer notre état, alors qu'il nous faut produire un état d'où naissent à nos yeux ces vérités »<sup>28</sup>. Avant d'évoquer un quelconque but, et surtout les différents moyens d'y parvenir, il insiste sur cette ignorance néfaste de la nécessité

---

<sup>24</sup> George L. Mosse, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Editions Abbeville, 1997 (1996).

<sup>25</sup> Dans le fascisme, la conception de l'Etat et de la politique repose sur la virilité, celle-ci était omniprésente dans l'image que se donnait le pouvoir, à travers sa « sainte milice », ses chemises noires ou encore sa liturgie politique. Voir Emilio Gentile, *La religion fasciste*, Paris, Perrin, 2002 (1993).

<sup>26</sup> E. Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, op. cit., p. 132-133. C'est parce que le nazisme avait un projet totalitaire et totalisant pour la société allemande, dont le projet d'un homme nouveau débarrassé des tares démocratiques et modernes, que l'historien Ian Kershaw affirme que le concept de "totalitarisme", bien que limité, reste opérant pour définir la structure du nazisme. Voir Ian Kershaw, *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris, Gallimard, 1997 (1985), p. 93.

<sup>27</sup> E. Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, op. cit., p. 137.

<sup>28</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951*, op. cit., p. 140.

du changement : de Châteaubriant qualifie ainsi de « fatal, obscur et indéchiffrable » cet « état de choses qui a nom l'ignorance de soi-même, l'ignorance des secrets de la structure et des ressources vitales dans laquelle l'homme est plongé » en juillet de la même année<sup>29</sup>. Le changement est « le désir du devenir », accouplé à l'effort de « se surpasser » affirme-t-il en novembre 1936<sup>30</sup>. De Châteaubriant souhaite le changement et s'en fait le défenseur.

Alphonse de Châteaubriant suggère ensuite que ce dépassement de soi, cette volonté de tendre vers un but et un renouveau, ne peuvent se faire qu'à travers le renoncement. On retrouve, derrière cette affirmation, le caractère foncièrement pessimiste qu'il a de la nature humaine. Il affirme que l'homme n'est pas une valeur en soi irréductible. Il est un être en devenir, incomplet, qui doit se détruire pour se reconstruire. La notion de « destruction » est récurrente sous sa plume : l'homme est un bâtiment dont il faut reconstruire les fondations pour donner forme à un meilleur édifice. De Châteaubriant explique en février 1934 qu'aussi « longtemps qu'un homme n'a pas procédé à la destruction en lui de tout ce qui est secondaire [...] il ne peut arriver à l'essentiel »<sup>31</sup>. Il réitère cette constatation et affirme qu'« il faut démolir. La religion de Dieu est une grande démolisseuse des constructions de l'homme »<sup>32</sup>, expliquant ailleurs que « pour qu'un sanctuaire nouveau surgisse, il faut qu'un sanctuaire ait été détruit. Il faut que le dieu de la destruction [...] ait été appelé à l'aide »<sup>33</sup> soulignant que « le salut des temps modernes » exige « une œuvre de destruction »<sup>34</sup>. Credo inlassablement répété, « la destruction de l'homme objectif est la grande œuvre qui est à la base de la christianisation de l'homme »<sup>35</sup>. Certes, il faut détruire : mais comment ? L'homme est le lieu du renouveau. Ayant fait le constat de sa propre décadence, de la nature foncièrement erronée de son existence sans principe divin, il faut que l'homme s'abandonne pour mieux se retrouver. La destruction accompagne ainsi le renoncement à soi, maintes fois ordonné. La solution au problème de l'homme est en lui-même : c'est la contemplation en soi du principe divin. De Châteaubriant explique ainsi que « l'homme qui n'a pas été initié à cette intelligence seconde »<sup>36</sup> est limité, incertain, en dehors de la vérité réelle. Étape essentielle du redressement, il faut retourner à Dieu en renonçant à soi : « L'acte intérieur par lequel un homme s'ouvre à cette direction divine est une démarche

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>32</sup> A. de Châteaubriant, *Lettre à la Chrétienté mourante*, *op. cit.*, p. 70.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 49.

capitale non seulement pour cet homme, mais pour tous les autres hommes »<sup>37</sup> avant d'affirmer que l'homme doit « réaliser en lui le médiateur lui-même »<sup>38</sup>. De Châteaubriant soulignait déjà en juillet 1929 que « contempler n'est rien, si l'on n'a pas commencé par renoncer à soi-même »<sup>39</sup> avant d'affirmer peu de temps après que « la contemplation est en elle-même et par elle-même, l'instrument de la transformation et de l'évolution »<sup>40</sup>. Pour former des hommes vertueux et accomplis, Alphonse de Châteaubriant propose la sacralisation de l'existence humaine et définit une nouvelle anthropologie : le bon citoyen n'est pas le citoyen raisonné, qui exerce ses droits civiques, mais un homme religieux qui laisse de côté la liberté civile pour mieux se sacrifier à un projet politique qui le dépasse.

Alphonse de Châteaubriant pour étayer ses propos, s'appuie sur une Bible, riche en images et en exemples de renouveau. On avait souligné, déjà, que la référence à *L'Apocalypse* intervenait dans le contexte d'une critique d'un monde en déclin, dont l'effondrement est proche. Pour appeler à la consécration d'un homme nouveau, il est d'autres citations et d'autres références religieuses particulièrement utiles pour nourrir un argumentaire. Le Christ descendu au tombeau n'a-t-il pas lui-même accédé à une autre réalité ? De Châteaubriant explique en novembre 1936 que l'homme est semblable à un « champ » qu'il faut faire « fructifier »<sup>41</sup>. Il est une terre vierge naturellement, et le principe divin doit ensemer son sol et faire émerger les fruits de la sauvegarde et du renouveau. Qu'il produise des épines ou des fruits, du bon grain ou de l'ivraie, le champ est une image essentielle de la culture biblique. Alphonse de Châteaubriant cite ensuite une parole du Christ : « "Il faut que vous naissiez de nouveau", nous a dit Jésus. Cette déclaration nous paraît extraordinaire, mais elle est la grande leçon qu'Il est venu nous donner »<sup>42</sup>. Mircea Eliade a donné quelques analyses autour du terme immémorial de la « seconde naissance »<sup>43</sup>. Il s'agit pour l'homme qui renaît, à travers le rite initiatique du baptême dans le christianisme par exemple, d'accéder à la spiritualité en mettant à mort sa « vie profane ». Alphonse de Châteaubriant reprend cette idée obstétrique pour mieux insister sur la nécessaire mise à mort de l'homme matériel.

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>39</sup> A. de Châteaubriant, *Cahiers 1906-1951, op. cit.*, p. 90.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>42</sup> A. de Châteaubriant, *Lettre à la Chrétienté mourante, op. cit.*, p. 228.

<sup>43</sup> Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965 (1957), p. 169.

Pour résumé, la religion chrétienne pour Alphonse de Châteaubriant sert de point d'appui à la défense d'un renouveau spirituel de l'homme. La valeur de l'homme ne précède pas son existence : elle est un construit de son existence qui varie en fonction de la foi religieuse. Le mal et le bien sont des artefacts métaphysiques qui ne trouvent pas leur principe dans une morale non négociable et immuable s'imposant à tous les membres de la société. Enfin, l'homme n'est pas achevé : un renouveau lui est nécessaire. On constate que le christianisme décrit par Alphonse de Châteaubriant nourrit à sa manière une critique virulente contre « l'homme cartésien, optimiste, rationaliste, confiant dans la Vérité »<sup>44</sup> fruit de la modernité. Alphonse de Châteaubriant par le christianisme a rogné progressivement cette conception de l'homme fondée sur le progrès. Reste à mesurer la perméabilité entre son système de pensée et l'idéologie nazie.

## **II – De l'homme nouveau chrétien à l'homme nouveau nazi**

En 1937, Alphonse de Châteaubriant assume publiquement son adhésion au national-socialisme avec son livre *La Gerbe des Forces*. C'est par la foi, la croyance religieuse au sens large, qu'il adhère à l'idéologie nazie. Il retrouve en elle, le culte des symboles, l'espérance d'une nouvelle humanité hiérarchisée et restaurée, un vaste mouvement qui fait de l'instinct et de l'irrationalité, les bases idéologiques d'un monde nouveau renversant définitivement les conceptions morales et idéologiques des sociétés démocratiques, libérales, communistes, et plus généralement modernes. Néanmoins, on ne peut que souligner les multiples contradictions doctrinales entre Alphonse de Châteaubriant et le national-socialisme : l'un est chrétien, quand l'autre veut éradiquer, à terme, toute cellule chrétienne du Reich ; de Châteaubriant a une sensibilité foncièrement conservatrice quand le nazisme se veut une révolution permanente à l'aide de la jeunesse ; enfin il faut noter les différences de tempérament en ce qui concerne la violence. Alphonse de Châteaubriant n'est pas spécifiquement violent quand le national-socialisme a une « violence congénitale » qui en « définit l'identité » et « lui assigne sa figure historique »<sup>45</sup>. Questionner l'adhésion à un tel système politique et idéologique revient à mesurer les résistances entre Alphonse de Châteaubriant et l'idéologie nazie, s'il y en a, et l'acculturation d'un système de pensée à l'autre.

---

<sup>44</sup> E. Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation, op. cit.*, p. 131.

<sup>45</sup> Philippe Burrin, *Fascisme, nazisme, autoritarisme*, Paris, Seuil, 2000, p. 143.



## **A) Alphonse de Châteaubriant et le nazisme : le transfert d'un système de pensée dans une réalité concrète**

L'irrationalité, c'est-à-dire l'opposition à la raison et à la science comme moteurs de l'histoire humaine, caractérise la pensée d'Alphonse de Châteaubriant. Franchissant le Rhin pour se rendre en Allemagne en 1936, il part à la découverte d'un système politique et idéologique dont l'irrationalité est une caractéristique majeure et qui s'organise autour de deux principaux points de repères auxquels tout se rattache : la *Volksgemeinschaft*, ou « communauté du peuple », et le « Führer »<sup>46</sup>. Cette communauté du peuple qui repose sur une prétendue égalisation des conditions et sur une identité raciale homogène promue au rang de valeur cardinale, se mélange au mythe entretenu autour d'Adolf Hitler pour conjointement, à travers, notamment, l'esthétisation de la politique, effacer la réalité des structures du régime et promouvoir un rapport sacré et fusionnel à la nation<sup>47</sup>. Dans le peuple allemand et à travers Hitler, Alphonse de Châteaubriant est fasciné : il trouve un régime adapté à sa démesure.

Le constat de la décadence est toujours le même et accompagne Alphonse de Châteaubriant dans son voyage : « Le développement monstrueux de la machine, la ruée des masses dans l'arène, l'usure totale des aristocraties historiques, l'effroyable déchristianisation de l'esprit moderne »<sup>48</sup> sont les maux de la modernité. L'écrivain est venu chercher un système politique non-démocratique, hiérarchique, avec une forte prégnance religieuse. En l'Allemand, de Châteaubriant voit « l'interprète des puissances qui sont en lui » quand « le Français raisonne »<sup>49</sup>, affirmant une nouvelle fois cette opposition fondamentale entre l'esprit scientifique et l'irrationalité naturelle. Le peuple, quant à lui, est rendu à sa fonction : la servilité. De Châteaubriant affirme « qu'un gouvernement a pour tâche, non point d'être un *joueur* dans le jeu de la politique, mais d'être un *éducateur du peuple* [Sic] »<sup>50</sup>. De la même manière l'écrivain trouve dans la réalité concrète ce qu'il appelait de toutes ses forces par écrit : le renoncement à soi-même pour servir un intérêt vital supérieur à la réalité humaine. De Châteaubriant salue « ce

---

<sup>46</sup> Peter Reichel, *La fascination du nazisme*, Paris, Editions Odile Jacob, 1993 (1991), p. 105.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>48</sup> Alphonse de Châteaubriant, *La Gerbe des Forces (Nouvelle Allemagne)*, Paris, Editions de l'Homme Libre, 2005 (1937), p. 32.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 53.

précepte » qui « demande à chaque homme de se sacrifier pour tous, de renoncer à soi-même pour tous »<sup>51</sup>. Ce renoncement à soi est chose plus aisée quand il est fait dès le plus jeune âge, et que l'enfant n'est pas influencé par les valeurs démocratiques : « Il fallait tout recommencer ; détruire, déraciner l'intellectualisme, le libéralisme, l'individualisme, et procéder par l'éducation des enfants »<sup>52</sup> afin de mieux affirmer la prééminence d'un « homme nouveau »<sup>53</sup> dont l'écrivain souligne le bienheureux avènement. Le travail est lui aussi rendu à son essence, loin de toute spéculation et de toute organisation : il a « cessé d'être une marchandise » pour être rendue à la « communauté »<sup>54</sup>, affirme-t-il. Enfin, le régime national-socialiste a l'immense mérite d'être un rempart contre le communisme mondial, cette aversion du communisme étant un invariant de la pensée d'Alphonse de Châteaubriant de sa mobilisation sous les drapeaux français en 1914 jusqu'à ce voyage en Allemagne. Les déclarations contre le « bolchevisme », cette « organisation dictatoriale » semblable aux hordes de « Gengis-Khan »<sup>55</sup> témoignent d'un profond et durable sentiment d'animosité envers la Russie soviétique et l'idéal communiste. Parmi les trois cercles concentriques de l'imprégnation fasciste<sup>56</sup>, Alphonse de Châteaubriant se situe parmi ces intellectuels non encartés dans un parti politique – comme Drieu la Rochelle ou des transfuges de l'Action française du nom de Lucien Rebatet ou Robert Brasillach – qui subissent et diffusent l'esprit fasciste en France à partir de 1936.

De décembre 1936 à juin 1937, Alphonse de Châteaubriant trouve en l'Allemagne nazie une révolution idéologique mettant à bas les principes démocratiques et libéraux qu'il exècre. Il tombe en admiration devant ce régime qui manie à la perfection l'art de la propagande, du mythe et de l'esthétisation de la politique. Cette première accroche est donc liée à des prédispositions personnelles et idéologiques entre Alphonse de Châteaubriant et un système totalitaire et foncièrement antidémocratique. C'est pour cette raison que nous nous bornons à un relevé assez sommaire des liens naturels entre le régime hitlérien et Alphonse de Châteaubriant. En revanche, il nous semble plus utile d'explicitier ce que le régime nazi provoque chez l'écrivain, ce qu'il fait émerger et ce qu'il fait remonter à la surface : de Châteaubriant n'est pas seulement enthousiaste de trouver un pays où règnent ses propres pré-supposés idéologiques, il fait aussi évoluer ses opinions personnelles et s'adapte à certaines

---

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>56</sup> Nous nous inspirons de l'analyse de Philippe Burrin développée dans son chapitre « Le fascisme français », dans P. Burrin, *Fascisme, nazisme, autoritarisme*, *op. cit.*, p. 247-266.

caractéristiques du régime qui lui sont, au premier abord, étrangères.

## **B) Alphonse de Châteaubriant et la violence**

Si la Grande Guerre influence l'itinéraire intellectuel d'Alphonse de Châteaubriant – c'est à la guerre qu'il fait le procès du monde moderne avec des pièces à conviction qui s'accumulent au fil des ans – ses écrits ne font pas état d'une quelconque violence : pour le dire concrètement, de Châteaubriant n'a pas de déclarations brutales contre les parlementaires ou ses adversaires politiques et idéologiques, il ne se fait pas non plus pamphlétaire, procédé littéraire le plus violent qui soit<sup>57</sup>. Il n'appelle jamais à la violence ou à la brutalité contre qui que ce soit. Comme l'explique Antoine Prost, les anciens combattants aspirent à oublier les horreurs du champ de bataille une fois sortie vainqueurs de la guerre, et le concept de « brutalisation » de George Mosse est certes adapté pour l'Italie et l'Allemagne au sortir de la guerre, mais pas pour la France<sup>58</sup>. La très forte prégnance de l'image d'une guerre idéalisée, bien loin de la réalité nouvelle de la guerre de matériel, dans l'imaginaire d'Alphonse de Châteaubriant est à relever.

Dans son livre *La Réponse du Seigneur* publié en 1933, au-delà de la trame religieuse et de la très forte catholicité qui impriment l'ouvrage et qui sont hors de notre propos, l'auteur évoque les anciens ordres guerriers du Moyen Âge, les Templiers, la quête du Saint-Graal et la chevalerie. Indépendamment de l'utilité narrative de telles évocations dans la stratégie littéraire de l'œuvre, il faut souligner que la violence et l'affrontement envisagés sont à mille lieux de la réalité des combats d'artillerie et de position qu'imposent désormais la guerre moderne, conditions violentes qu'Alphonse de Châteaubriant a lui-même subies pendant plus de quatre années. L'écrivain revient à une forme dépassée et ancienne d'affrontements, beaucoup moins mortels et sanglants que les affrontements de tranchées à tranchées, où la vertu chevaleresque, le courage et à une certaine noblesse dans le combat peuvent s'exprimer. Cette manière imaginée de faire la guerre est traversée par ce qu'Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau ont nommé une « éthique de l'héroïsme »<sup>59</sup>.

---

<sup>57</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.

<sup>58</sup> Antoine Prost, « Brutalisation des sociétés combattantes », dans Bruno Cabanes et Edouard Husson (dir.), *Les sociétés en guerre, 1911-1946*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 99-109.

<sup>59</sup> Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 49.

Cette logique d'une violence atténuée et imaginée est sensiblement la même dans le roman *Au pays de Brière* (1935) déjà longuement évoqué. Dans un passage de l'ouvrage, de Châteaubriant retranscrit une conversation qu'il a avec certains des habitants de cette terre de Loire-Atlantique. C'est le personnage de Guénot qui raconte sa guerre contre les Prussiens en 1870, puis celui de Tinot qui narre les événements autour de la Commune et qui explique qu'il a fusillé des insurgés, « cinquante à la fois » qui ont été « alignés au bord de leur fosse, de façon à ce qu'ils y tombent du même coup »<sup>60</sup>. Le narrateur ne réagit pas devant de tels propos rapportés, et il n'y a que l'anecdote d'un capitaine tué d'une balle en plein front par les insurgés après avoir ordonné à ses hommes de ne surtout pas baisser la tête qui le laisse méditatif<sup>61</sup>. La guerre racontée par l'entremise de ces personnages littéraires a aussi pour caractéristique d'être datée et terminée depuis longtemps. Dans ces deux exemples, on remarque que les violences évoquées sont passées et ne concernent que de loin l'auteur des ouvrages qui ne participent pas à de tels affrontements. Du reste, Alphonse de Châteaubriant n'a pas conservé une nostalgie du front et tait dans l'entre-deux-guerres, du moins jusqu'en 1937, l'expérience de sa propre guerre.

Néanmoins, en parallèle de cette publication, une étape est franchie dans ce rapport entre Alphonse de Châteaubriant et la violence, et notamment la violence infligée, en 1935. Désireux de faire passer un cap civilisationnel à l'Italie, Mussolini décide de poser le premier jalon de son empire colonial et lance le 3 octobre 1935 une guerre d'agression contre l'Ethiopie<sup>62</sup>. Nous avons déjà évoqué cet événement, qui déclenche en France une véritable guerre des manifestes, et souligné que la signature d'Alphonse de Châteaubriant en bas du *Manifeste des intellectuels français pour la défense de l'Occident et la paix en Europe* dans *Le Temps* du 4 octobre était un événement essentiel pour de l'évolution de son militantisme. En revanche, nous n'avons pas évoqué le contenu du manifeste et ce qu'il implique. Il est question dans celui-ci d'un droit du plus fort, du plus civilisé, à imposer sa domination sur quelques « tribus incultes », et de justifier « une œuvre colonisatrice »<sup>63</sup> nécessaire. De Châteaubriant légitime l'usage de la violence quand elle est un moyen de défendre une civilisation perçue comme supérieure à toutes les autres. Il ne cantonne pas ce principe de violence assumée et subie à de simples enjeux internationaux et géopolitiques : dans les sociétés elles-mêmes, le sommet se doit d'écraser les

---

<sup>60</sup> Alphonse de Châteaubriant, *Au pays de Brière*, Paris, De Gigord, 1935, p. 93.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>62</sup> E. Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, op. cit., p. 61.

<sup>63</sup> *Le Temps*, 4 octobre 1935, p. 2

vellités de la base et de lui assigner une direction.

Comme l'indique Philippe Burrin, de 1933 à 1945 « la violence nazie suivit un processus constant d'extension et de radicalisation » dans les paroles, les discours et les actes<sup>64</sup>. Le recours à la violence est une « caractéristique habituelle de tous les régimes autoritaires durant la phase de "prise de pouvoir" » explique Ian Kershaw<sup>65</sup>. Le fait de ne pas rejeter immédiatement ce régime qui écarte systématiquement ceux qu'il juge indésirables est déjà un signe avant-coureur d'une radicalisation certaine dans le domaine de la violence. Pour Alphonse de Châteaubriant, se rendre dans l'Allemagne nazie c'est en amont penser que la violence en soi n'est pas condamnable, et qu'elle peut avoir un but et des objectifs qui la rendent nécessaire. Dès lors, on constate non seulement qu'Alphonse de Châteaubriant justifie la mise au pas de la société allemande, mais qu'en plus il évoque, élément nouveau chez lui, sa Première Guerre mondiale.

Alphonse de Châteaubriant est absolument fasciné par l'esthétisation de l'armée, et surtout la militarisation de la société. Évoquant très probablement les SS, il donne une description enjouée : « Celle-ci, vivante et forte, large d'épaule, agile, musclée, noire, brune, soutachée de nikel, fortifiée sur toutes ses coutures d'un métal impeccable »<sup>66</sup>. L'historien Michel Lacroix a souligné cette profonde influence de l'apparence sur des esprits enclins à recevoir positivement un tel dressage des corps et une telle mise en scène du muscle, de la virilité et de l'intransigeance : « Le corps dévoile l'esprit, l'extérieur est le signe de l'intérieur »<sup>67</sup>. Du jeune « Siegfried », de Châteaubriant retient l'image d'un homme « sanglé dans son uniforme doré » avec son « poignard noir au côté » et « l'œil fixé sur le lointain horizon »<sup>68</sup>. Le soldat allemand l'impressionne, il traduit dans son uniforme la guerre et la foi : « L'homme national-socialiste est là, sous son uniforme brun ou noir, comme l'ancien guerrier, l'ancien moine, ressuscités par la force revenue des vieilles vérités éternelles »<sup>69</sup>.

L'évocation de la Première Guerre mondiale est présente. Elle accompagne les descriptions enjouées d'Adolf Hitler, l'expérience combattante de l'ancien caporal allemand appuyant la thèse de la prédestination d'un caractère exceptionnel. Alphonse de Châteaubriant

---

<sup>64</sup> P. Burrin, *Fascisme, nazisme, autoritarisme*, op. cit., p. 143.

<sup>65</sup> Ian Kershaw, *Hitler. Essai sur le charisme en politique*, Paris, Gallimard, 1995 (1991), p. 138.

<sup>66</sup> A. de Châteaubriant, *La Gerbe des Forces (Nouvelle Allemagne)*, op. cit., p. 39.

<sup>67</sup> Michel Lacroix, *De la beauté comme violence : l'esthétique du fascisme français, 1919-1939*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004, p. 192.

<sup>68</sup> A. de Châteaubriant, *La Gerbe des Forces (Nouvelle Allemagne)*, op. cit., p. 52.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 111.

explique qu'il a « la vision d'un Hitler soldat, soldat de la guerre, soldat dans un jour d'affreuse bataille, et debout, seul, dans cet entonnoir creusé par l'obus meurtrier, seul, au milieu des cadavres et des râlots, les pieds dans le sang et la leçon du ciel sur la tête »<sup>70</sup>, une vision bien loin de la réalité historique d'un Adolf Hitler estafette, logé dans des conditions sûres à l'abri de l'assaut des tranchées ennemies<sup>71</sup>. De Châteaubriant reprend à son compte l'argumentaire du culte du chef accompagnant les discours fascistes, cette « exaltation de l'homme supérieur » et de « l'individualité exceptionnelle »<sup>72</sup>. Cette individualité hors norme s'est forgée dans l'adversité de la Grande Guerre. C'est en parlant d'Adolf Hitler que, pour la première fois, Alphonse de Châteaubriant sous-entend que la guerre à laquelle il a pris part puisse avoir une quelconque conséquence positive. Dans l'entre-deux-guerres, de Châteaubriant n'évoque pas son expérience combattante. C'est la guerre qui a fait germer cette conception décadentielle du monde qui s'ancre durablement dans son esprit. La guerre représente pour lui, au même titre que les régimes politiques modernes, un monde en voie d'effondrement. A partir de 1937, de Châteaubriant reconnaît à la guerre une qualité : elle a fait émerger Adolf Hitler, et de la bataille est née la solution. C'est bien la lutte, le combat au sens large, qui caractérise le Führer et le définit puisque le « géant Antée lui a parlé à l'oreille »<sup>73</sup> affirme de Châteaubriant, utilisant une l'image mythologique d'un Grec en lutte permanente avec les voyageurs qu'il rencontre. En plus de sa bonté naturelle et de sa pureté, Hitler est un « héros de guerre »<sup>74</sup>.

Alphonse de Châteaubriant mobilise son expérience de la guerre à dessein de convaincre de la communauté de destin entre Français et Allemands. Il évoque ainsi un épisode de sa guerre où il prétend avoir vu mourir un aviateur allemand et affirme finalement qu'il « faut être capable d'aimer son ennemi »<sup>75</sup>. L'expérience de la guerre, de la douleur des tranchées, sert l'objectif d'un rassemblement des deux nations aux intérêts antagonistes. De Châteaubriant « retrouve ici les impressions si fortes qui m'ont secoué dans tout mon être il y a dix-huit ans » et condamne les « cris de guerre »<sup>76</sup> de ses camarades qui n'étaient pas prêts à se rassembler et à s'unir. Le nationalisme allemand ne gêne pas Alphonse de Châteaubriant : il aurait fallu un tant soit peu de patriotisme ou de nationalisme dans son esprit pour créer une quelconque opposition. On a vu en étudiant son expérience combattante en 1918 qu'Alphonse de Châteaubriant n'est pas nationaliste. Le remède au déclin et à l'effondrement qu'il n'a de cesse d'annoncer passe par

---

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>71</sup> Thomas Weber, *La première guerre d'Hitler*, Paris, Perrin, 2012 (2010).

<sup>72</sup> M. Lacroix, *De la beauté comme violence : l'esthétique du fascisme français, 1919-1939*, *op. cit.*, p. 78.

<sup>73</sup> A. de Châteaubriant, *La Gerbe des Forces (Nouvelle Allemagne)*, *op. cit.*, p. 75.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 109.

une adhésion à un système politique et idéologie qui ne prend pas en compte les frontières nationales de la France.

On assiste donc à un double discours de la part de l'écrivain. D'un côté la guerre devient salubre et esthétiquement belle, puisqu'elle traduit le rehaussement vital de la race allemande à travers une posture et un uniforme. De l'autre, son caractère effroyable et ses conséquences morbides sont rappelés pour mieux appuyer la nécessité d'un rapprochement franco-allemand afin d'éviter un nouveau cataclysme européen. Alphonse de Châteaubriant conserve une certaine attitude pacifiste devant le déroulement des événements. A l'inverse, émerge aussi sous sa plume, nouvelle modalité essentielle de son parcours intellectuel, une acceptation de la violence et de la brutalité infligée. C'est une conséquence directe de son souhait d'une société hiérarchique tournée essentiellement vers cette régénération qu'il ne cesse d'appeler de ses vœux et qui trouve une réalisation concrète dans le national-socialisme. On peut affirmer que cette découverte de l'Allemagne hitlérienne, toute proportion gardée, l'a brutalisé, et que c'est une nouvelle guerre sociale, un nouveau front, qu'il assume et qu'il soutient désormais.

### **C) La racialisation d'une pensée : l'évolution du conservatisme naturaliste au racisme biologique**

Le concept de « race » et le primat du racisme sur l'explication de l'histoire, de la politique et des comportements humains, est un invariant fondamental de la doctrine nazie, à tel point que l'on puisse affirmer que l'idéologie du nazisme est « l'idéologie raciste »<sup>77</sup>. Ce concept de race accompagne toute l'histoire du nazisme, dans sa doctrine et dans son action, autour de la triple injonction de « procréer, combattre et régner »<sup>78</sup>. Nous avons supposé précédemment que le racisme ne constituait pas la base romanesque, voire un angle d'approche intellectuel acceptable, pour la compréhension de l'itinéraire intellectuel d'Alphonse de Châteaubriant à travers son roman *La Brière* publié en 1923. Cependant, quatorze années plus tard, Alphonse de Châteaubriant déclare son admiration pour une doctrine foncièrement raciste, aspect du national-socialisme qu'il ne tait pas et qu'il ne cherche pas à dissimuler. Cette acceptation du primat raciste s'est faite progressivement. L'apparition d'une pensée raciste chez de Châteaubriant est le fruit d'un double mouvement, entre une sensibilité personnelle et un

---

<sup>77</sup> Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, *Le mythe nazi*, Paris, Editions de l'Aube, 2005 (1991), p. 27.

<sup>78</sup> J. Chapoutot, *La loi du sang : penser et agir en nazi*, op. cit.

processus d'acculturation.

La datation de l'assimilation d'un préjugé raciste est plus difficilement mesurable dans le temps que son évolution. Il est fort probable que, pour Alphonse de Châteaubriant, la publication de sa nouvelle *La Meute* en 1927, soit la première apparition d'un certain intérêt pour l'hérédité, le sang et le métissage. Dans ce court texte d'une centaine de pages, il est question d'un petit coin de terre isolé dans lequel M. et Mme Nérès reçoivent deux chiens appartenant à la meute du roi de France. Ces deux chiens sont resplendissants, l'origine de leur provenance étant en adéquation avec leurs attributs canins : « Jamais on n'en avait vu de pareils... Deux bêtes de chasse, le mâle et la femelle, découplés à faire béer d'admiration »<sup>79</sup>. Andromède et Persée, les deux chiens, sont « surpris dans leur innocence »<sup>80</sup> et finissent par être dévorés par une meute de chiens de paysans, horde de bâtards dont le physique découle de leur sang mêlé et de leur provenance roturière : « Des fauves, des noires, des tachés, têtes plates, têtes courtes, toutes les formes d'oreilles »<sup>81</sup>. C'est le mélange des sangs qui provoque cette multiplicité de phénotypes. Une autre caractéristique de leur provenance est négativement soulignée, puisque l'auteur affirme que ce sont des chiens de paysans : « Cinquante paysans de chiens, cinquante mâtins, bâtards de tous poils, tous museaux et ergots »<sup>82</sup>. Ces chiens se caractérisent par leurs pratiques aussi, c'est-à-dire leur capacité commune à l'exaltation dans le meurtre et la sauvagerie : « Tous ces "ferme-mâchoires", tous ces "sans-queue" étaient saisis les uns pour les autres d'une amitié exaltée, déployaient leurs cérémonies fraternelles »<sup>83</sup>. Bref, les « bâtards disciplinés à coup de fourche »<sup>84</sup> finissent par déchiqueter dans une furie joyeuse la gorge des chiens bien nés dans leur sommeil.

Cette courte nouvelle aurait pu être utile dans nos analyses sur l'antidémocratie d'Alphonse de Châteaubriant. Elle nous semble beaucoup plus appropriée dans une analyse de l'évolution d'une conception raciste du monde en ce qu'elle montre de quelles manières la peur obsessionnelle de la décadence et le refus constant des postulats modernistes amènent un préjugé identitaire qui ne demande qu'à s'épanouir. Il n'est plus seulement question pour Alphonse de Châteaubriant de fustiger le système électoraliste, le libéralisme individualiste, ou le système prolétarisé, mais bien d'affirmer une relation de cause à effet entre le sang et le comportement. Dans cette nouvelle, c'est le sang gâté, mélangé et métissé qui attaque dans sa

---

<sup>79</sup> Alphonse de Châteaubriant, *La Meute*, Paris, Bernard Grasset, 1935 (1927), p. 51.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 136.



folie furieuse le sang noble et pur. Alphonse de Châteaubriant ne se cantonne pas uniquement au règne animal pour exprimer une telle vision du monde : la frontière entre l'homme et la bête est poreuse et facilement franchissable, et ce, bien avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir. La bête n'est pas mauvaise dans ses actes, elle l'est dans son essence. C'est son espèce qui la pousse à agir et à attaquer. Cette conception déterministe du vivant est en parfaite adéquation avec la conception humaine et naturaliste du nazisme pour qui la race et l'hérédité sont l'alpha et l'oméga de l'histoire et de la société.

Il est une autre composante de la pensée d'Alphonse de Châteaubriant qui évolue et qui prédispose à l'acceptation de postulats racistes : le primat de la nature. La nature sert de principe irréductible dans l'opposition à la modernité, à ses villes et à ses valeurs. Nous avons déjà évoqué le roman *Au pays de Brière* (1935) dans lequel était visible une assimilation de l'être humain à son sol. Alphonse de Châteaubriant voit dans la nature et dans son fonctionnement un socle d'explications de l'histoire du monde et des rapports humains. Émerge sous sa plume, au début des années 1930, un intérêt pour le vitalisme et l'assimilation de l'espèce humaine aux principes du règne animal.

Le 20 octobre 1934, dans une note intitulée : « La littérature de demain », de Châteaubriant écrit que « l'héritage des Grecs n'est pas dans un certain classicisme, il est dans l'obéissance à la nature et à ses mouvements »<sup>85</sup>. Le 3 mai 1935, dans une note dont le titre est une indication géographique, « Herrenwiess » en l'occurrence, il évoque une « loi de la nature qui fait les reines jusque parmi les hommes »<sup>86</sup>. Parlant des « anciennes sociétés » qui sont mortes, l'écrivain explique le 16 juillet 1935, que leur évolution et leur postérité sont dues à « toute une vie organique » qui « avait jailli de ses assemblages et édifié le spectacle d'une magnifique et glorieuse évolution humaine »<sup>87</sup>. Peu avant son départ vers l'Allemagne dans une note datée d'avril 1936, de Châteaubriant assimile la foi à un « dynamisme vital qui procède d'un besoin de délivrance et d'un pessimisme moral foncier »<sup>88</sup>. Apparaît aussi dans ses écrits la première référence indirecte à la race. Toujours en 1936, le 2 juillet cette fois, il explique que « si le groupement n'est pas pur, si les individus sont dissemblables par la nature de leur esprit [...] chaque homme deviendra individuel et la grande force de la prière sera perdue »<sup>89</sup>. Les

---

<sup>85</sup> A. de Châteaubriant, *Cahier 1906-1951*, *op. cit.*, p. 148.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 167.

éléments idéologiques d'Alphonse de Châteaubriant se trouvent influencés par ce paradigme vitaliste qui émerge et qui s'affirme. Dans une note non datée, de Châteaubriant affirme que « se connaître, c'est savoir de quels éléments réels on est fait, suivant quelle hiérarchie réelle on est fait, et pour quelle fin on est fait »<sup>90</sup>. Déterminisme, éléments naturels préexistants à l'homme et finalité, les trois éléments sont liés dans cette logique anthropologique qui s'étoffe.

Alphonse de Châteaubriant, intégré dans un champ littéraire et partie prenante d'une société française qui voit la montée des périls fascistes, est influencé par ce que Philippe Burin a nommé le « champ magnétique des fascismes »<sup>91</sup>. Dans une France marquée par un discrédit croissant des institutions républicaines et du pouvoir politique au sens large, un discrédit qui ne peut que ravir Alphonse de Châteaubriant, les régimes politiques fascistes constituent des sources de comparaison, voire d'inspiration, pour bon nombre d'intellectuels et d'écrivains<sup>92</sup>. Au tout début des années 1930, le régime fasciste italien ne s'est jamais aussi bien porté puisqu'il est désormais fermement ancré dans la société italienne. C'est à cette période que les historiens considèrent que l'architecture politico-institutionnelle est achevée, et que le régime s'est stabilisé<sup>93</sup>. L'arrivée d'Hitler au pouvoir en 1933 et l'instauration d'une dictature à parti unique en six mois portent au pinacle un deuxième régime fasciste qui porte en son sein une idéologie calquée sur le culte de la nature et de ses leçons : la division de l'espèce humaine en diverses races, la loi du plus fort comme principe de conservation et de préservation de l'espèce ou encore la primauté de l'instinct sur la raison<sup>94</sup>. Alphonse de Châteaubriant, comme tant d'autres, subit « l'imprégnation fasciste »<sup>95</sup> et son propre tempérament idéologique rencontre et s'entremêle avec des postulats idéologiques partageant les mêmes affinités.

Alphonse de Châteaubriant ne fait pas qu'investir ses propres idées dans la réalisation politique concrète du plus belliqueux des deux pays fascistes qui entourent la France. En d'autres termes, il y a une caractéristique idéologique qui n'est pas prégnante dans son esprit, mais qui s'accommode à la fois de sa conception de l'espèce humaine, de la politique et de l'acceptation du national-socialisme comme remède à la modernité : le racisme. En lui, Alphonse de Châteaubriant trouve un point d'appui pour sa conception de la communauté et de

---

<sup>90</sup> A. de Châteaubriant, *Lettre à la Chrétienté mourante*, op. cit., p. 102.

<sup>91</sup> P. Burrin, *Fascisme, nazisme, autoritarisme*, op. cit., p. 211.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 214.

<sup>93</sup> E. Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, op. cit., p. 48.

<sup>94</sup> J. Chapoutot, *La loi du sang : penser et agir en nazi*, op. cit.

<sup>95</sup> Serge Bernstein et Michel Winock, *Fascisme français ? La controverse*, Paris, CNRS Editions, 2014, p. 47.

la vie. Ce qui prévalait avant 1937 ne vaut plus : il ne voit plus des êtres humains, il ne voit que des éléments raciaux.

Alphonse de Châteaubriant est entré dans le jeu du national-socialisme, « jeu terrible, parce que la mort des races en est l'enjeu »<sup>96</sup>. Il croise toujours des êtres humains indifférenciés, comme dans ses écrits précédents, mais cette fois les gens rencontrés ont quelque chose d'autre à montrer : leur race. Voici qu'un « chœur de femmes germaniques » relève du « génie de la race »<sup>97</sup>. La race est venue combler le déficit des sociétés gangrenées par l'individualisme et l'autonomie de la personne humaine. Elle est le mot, le concept, dans lequel Alphonse de Châteaubriant donne corps à son souhait d'une société hiérarchique et d'un embrigadement de la masse. Il explique ainsi que « l'esprit égalitaire, qui est en nous ce qui tremble à l'énoncé du mot race, est un esprit paralyseur de vie »<sup>98</sup>. La race prédétermine tout, c'est elle qui fixe les lois et les mœurs qui ne sont pas des constructions humaines : « La France a ses races et son sol, qu'elle trouve elle aussi la morale de ses races et la loi de son sol »<sup>99</sup>. On trouve des références à Hitler accompagnées de remarques générales sur la race : elle uniformise en même temps qu'elle promet un chef naturel. Le chancelier est qualifié de « génie de la race »<sup>100</sup>. Néanmoins, cette race est un équilibre fragile à préserver : concevoir le monde en termes de races c'est accepter une lutte pour la survie de ses agrégats raciaux. Alphonse de Châteaubriant adopte cette grille de lecture d'opposition raciale affirmant que cette « race magnifique » est « autrement proche que nous que celle des inquiétants slaves »<sup>101</sup>. Son christianisme est lui-même enclin à accepter des postulats racistes : la « thèse de la race » se tire « tout naturellement de la métaphysique de saint Paul »<sup>102</sup> affirme-t-il.

A la rencontre du national-socialisme, Alphonse de Châteaubriant tend à biologiser son système de pensée. Le concept de race lui offre un précieux outil sémantique et idéologique qui donne une nouvelle épaisseur à sa vision du monde : la race promet l'inégalité naturelle des espèces humaines, elle véhicule agrégat de caractéristiques naturelles innées, elle met à terre les conceptions humaines et libérales de l'homme, et enfin elle prédétermine l'homme dont la valeur est donnée dans le sang. Cette rencontre avec l'Allemagne antidémocratique est décisive : elle oriente la pensée de l'écrivain qui était préparé, en amont, à recevoir une telle

---

<sup>96</sup> A. de Châteaubriant, *La Gerbe des Forces (Nouvelle Allemagne)*, op. cit., p. 25.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>99</sup> *Idem.*

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 159.

influence.

Nous n'épuisons pas la lecture et l'analyse de *La Gerbe des Forces* en nous concentrant essentiellement sur la violence, le racisme et les principales caractéristiques antidémocratiques du régime national-socialiste. Néanmoins, il nous a paru essentiel de nous concentrer sur ces facteurs qui sont des éléments absolument essentiels de la nature du régime, et sur lesquels nous ne pouvions faire l'impasse. On remarque que la foi chrétienne pour Alphonse de Châteaubriant a précédé et précipité l'acceptation du régime hitlérien et que s'opère de l'une à l'autre de ces deux croyances, un transfert d'irrationalité, un appel à la reconstruction de l'homme et un relativisme moral aliéné à la défense d'un objectif civilisationnel de sauvegarde et de régénération. Alphonse de Châteaubriant est parti en Allemagne pour chercher des signes d'apaisement et trouve des raisons d'espérer. Cette découverte de l'Allemagne antidémocratique l'influence au point de voir naître en lui une acceptation de la violence et une biologisation de son système de pensée, qui préfigurent une collaboration sans condition. Le racisme préfigure, selon nous, une nouvelle mobilisation culturelle : le primat du racisme précède une acceptation ultérieure de l'antisémitisme qui pourtant n'est pas constitutif de la pensée d'Alphonse de Châteaubriant dans l'entre-deux-guerres. Pour résumer brièvement, Alphonse de Châteaubriant est raciste en 1937 puis antisémite en 1941 quand il devient un assidu de l'Institut des questions juives, suivant ainsi une logique implacable et mortifère.



## Conclusion

### La vision du monde d'Alphonse de Châteaubriant, d'une guerre à l'autre

Cette nouvelle interprétation du parcours intellectuel d'Alphonse de Châteaubriant a permis de consolider notre thèse initiale. Son adhésion au national-socialisme au milieu des années 1930 ne peut pas s'analyser à travers le prisme du déterminisme ou avec une lecture orientée de ses écrits visant à l'innocenter de ses liens avec le nazisme.

Les écrits d'Alphonse de Châteaubriant ont été particulièrement précieux tout au long de notre travail. En étudiant leur nature, leur contenu, leur contexte d'édition et de rédaction, nous avons pu saisir au mieux une œuvre littéraire vaste, complexe, dans laquelle se développe une vision du monde qui évolue, s'affermi, et trouve un débouché politique. Cette vision du monde est conditionnée par l'expérience la Grande Guerre. Alphonse de Châteaubriant qui écrivait dans des journaux socialistes et républicains avant 1914, voit un monde s'effondrer devant ses yeux. Mobilisé, il fait le procès du monde moderne et voue aux gémonies capitalisme et communisme ainsi que les valeurs qui en découlent. La guerre a fixé dans son esprit des idées essentielles qui l'accompagnent dans les deux décennies qui suivent sa démobilisation : une haine viscérale du socialisme, un rejet systématique des valeurs libérales et démocratiques de la France républicaine, un dégoût prononcé pour la « masse », le « peuple », et une profonde affection pour une France des terroirs et des seigneurs disparue dans l'industrialisation. C'est bien la cristallisation de cette vision du monde survenue lors de la mobilisation d'Alphonse de Châteaubriant sous les drapeaux français qui donne sens à son évolution intellectuelle ultérieure et à son après-guerre.

Dans une France victorieuse marquée par le conflit qui laisse le pays exsangue, l'écrivain Alphonse de Châteaubriant se fait relativement discret. La publication de son roman *La Brière* en 1923 laisse place à onze années de silence romanesque. Pendant ce laps de temps, il prend plaisir à se morfondre dans une vision décadentielle du monde et des hommes, et se montre profondément marqué par le ressentiment et la nostalgie. Dans une religion chrétienne dépouillée de ses valeurs universalistes et miséricordieuses, il trouve un système idéologique et culturel qui lui permet de donner corps à une de ses obsessions d'après-guerre : la nécessaire régénération de l'homme, ce dernier étant naturellement enclin à la finitude, la faute et la médiocrité. L'injonction culturelle de tout un pays au sacrifice de soi pendant la Grande Guerre,

qui avait perdu progressivement de son sens pour Alphonse de Châteaubriant qui ne voyait plus aucune raison de se battre en 1918, est réinvestie dans cette liturgie religieuse. L'essentiel des valeurs issues de la Révolution française sont systématiquement battues en brèche sous sa plume, et Alphonse de Châteaubriant bâtit jour après jour une nouvelle conception anthropologique de l'homme en harmonie avec les régimes à prétention totalitaire qui émergent aux portes de la France.

Cette révolution idéologique qui consiste à rogner les valeurs de la France, et cet appel à un nouveau monde et à une humanité régénérée débarrassée des valeurs libérales, Alphonse de Châteaubriant est persuadé que l'Allemagne nazie l'incarne. Motivé par un souci pacifiste, il part à la découverte de l'ancien pays ennemi d'outre-Rhin contre lequel il s'est battu pendant les longs mois de sa mobilisation de 1914 à 1918. Il en rapporte bien plus que des promesses de paix. Alphonse de Châteaubriant est sincèrement impressionné par ce qu'il découvre dans ce pays qui a fait de la propagande et du mythe un art maîtrisé proche de la perfection. Au contact de cette nation qui impose un embrigadement de la population, il passe sous silence ce qui n'est pas racontable : son livre *La Gerbe des Forces*, publié en 1937, est vide de toute référence aux mesures que les juifs subissent depuis 1933, vide d'allusions aussi à l'élimination systématique des opposants au régime. La vision du monde d'Alphonse de Châteaubriant se fixe à un régime foncièrement raciste et violent : il racialise sa pensée et justifie les mesures d'exceptions, les entorses au droit, le contrôle de la population et la militarisation de la société. Devenu un fervent adepte du national-socialisme et de son Führer, de Châteaubriant découvre dans le nazisme ce qu'il appelait de toutes ses forces dans ses écrits, ainsi qu'un rempart nécessaire et efficace contre le bolchevisme qu'il n'a cessé de fustiger, et de craindre, de 1918 à 1939. Cultivant une culture de droite passéiste contre-révolutionnaire, Alphonse de Châteaubriant trouve dans le fascisme le moyen de mettre un terme au régime parlementaire français.

Persuadé qu'Hitler et l'Allemagne vont faire le bonheur de l'Europe, Alphonse de Châteaubriant entre dans l'arène politique et médiatique. Au cours du milieu des années 1930, il multiplie les articles dans la presse et les prises de position publiques. Cependant, rien n'est comparable à cet ouvrage *La Gerbe des Forces* dans lequel il investit sa renommée littéraire, son honneur et assume clairement sa nouvelle vision idéologique. En publiant un tel ouvrage, Alphonse de Châteaubriant scelle son destin et sa postérité littéraire. En cette même année 1937, il est un autre écrivain français qui fait du racisme une solution souhaitable et un constat similaire d'un monde en voie d'effondrement avancé : Louis-Ferdinand Céline. La même année

sont publiés *La Gerbe des Forces* et *Bagatelles pour un massacre*, le premier en mai et le second fin décembre. Tous deux légitiment le racisme, et tous deux participent à cet aplatissement de l'orgueil national face au danger de l'hitlérisme dans une France paralysée et effrayée par le redressement de l'Allemagne.

Le terme de contamination nous semble approprié pour conclure sur l'itinéraire intellectuel d'Alphonse de Châteaubriant, au moins du point de vue idéologique. La maladie nationale-socialiste infecte un corps et un organisme prédisposés à la recevoir. La vision du monde d'Alphonse de Châteaubriant ne constitue pas une ligne droite, sans soubresaut et sans évolution. Néanmoins, il faut réaffirmer que les bases de son système de pensée se constituent pendant la guerre, surtout en 1918, et qu'Alphonse de Châteaubriant ne renie jamais le constat du monde effectué lors de sa dernière année de mobilisation. Du reste, sa pensée s'étoffe, s'appuie sur une culture chrétienne revisitée et réinterprétée, s'accoutume au nazisme, et donne sens à un engagement. On connaît la suite : l'armée allemande balaye la Troisième République, et de Châteaubriant devient une tête d'affiche de la collaboration et du milieu médiatique parisien en dirigeant *La Gerbe* à partir du 11 juillet 1940. La gerbe se fane en 1944, de Châteaubriant fuit Paris avant d'être condamné à mort, son livre pronazi étant une pièce à conviction irréfutable sur le bureau du juge chargé de son dossier en plus de son activité collaborative, et il meurt dans un anonymat quasi-complet en 1951 en Autriche, bien loin des terres de son enfance qu'il chérissait tant<sup>1</sup>.

## **Le double échec du militantisme d'Alphonse de Châteaubriant**

Conclure sur l'évolution de l'itinéraire intellectuel d'Alphonse de Châteaubriant n'est pas conclure sur son itinéraire militant. De ce point de vue, son militantisme est marqué par un double échec. Tout d'abord, l'échec du « médiateur » en situation de politique, pour reprendre la notion de Pascal Ory et de Jean-François Sirinelli<sup>2</sup>. Alphonse de Châteaubriant n'a probablement pas réussi à convaincre grand monde avec son livre, exception faite de Marc

---

<sup>1</sup> Il nous avait paru intéressant de trouver des archives en Autriche qui relateraient la présence d'Alphonse de Châteaubriant et de sa compagne Gabrielle Castelot, sans grande réussite. Il est fort probable que la situation d'exilé condamné à mort par la justice de son pays ait poussé de Châteaubriant à se faire relativement discret. Les meilleures sources sur cette période de sa vie sont très probablement ses propres écrits, et les notes qu'il tient à jour jusqu'à la fin de sa vie.

<sup>2</sup> Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France : de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Perrin, 1986, p. 10.



Augier qui reconnaît la dette qu'il lui doit dans son engagement national-socialiste<sup>3</sup>. Sorte de compte rendu journalistique teinté d'ésotérisme et de mysticisme, entrecoupé de reportages, de citations et de passages plus littéraires, son ouvrage *La Gerbe des Forces* subit un vaste rejet une fois publié. Les insultes fusent. Dans *Passe Partout*, de Châteaubriant est un criminel : « Ce que M. de Châteaubriant nous offre est le produit d'un crime et cela seul devrait inciter un chrétien à la réflexion », le journal n'acceptant pas une défense de ce pays qui proclame « la nécessité d'anéantir une partie de l'humanité »<sup>4</sup>. Même son de cloche dans *Vingtième Siècle*, où l'analyse de l'ouvrage succède au titre de l'article « l'Allemagne vue par un naïf », avant que l'auteur de l'article ne fustige cette « candeur » d'Alphonse de Châteaubriant, qui « s'ingurgite tous les bobards » avant de « les servir pieusement aux lecteurs de son gros bouquin »<sup>5</sup>. Dans *Je suis partout*, Robert Brasillach qualifie Alphonse de Châteaubriant de « Jocrisse du Walhalla »<sup>6</sup>. Tout au plus, de Châteaubriant peut-il se gargariser d'avoir convaincu de la justesse de sa cause quelques fanatiques disposés à recevoir ce genre de discours. Cependant, l'opinion publique ne se rallie pas aux suppositions qui sont les siennes – pour la période chronologique qui nous intéresse, c'est-à-dire de la publication de l'ouvrage en 1937 jusqu'en 1939 – et si l'Allemagne nazie finit par imposer sa force et sa vision du monde en France, c'est à la faveur d'une défaite militaire et d'une reddition sans concession.

Le deuxième échec d'Alphonse de Châteaubriant est un échec politique, puisqu'il s'est trompé sur les volontés réelles du nazisme. Il n'a pas vu – ou n'a pas voulu voir – que l'hitlérisme précipiterait la France dans l'abîme et n'apporterait en rien la paix à l'Europe. Est-il vraiment question de naïveté ? La violence et le racisme n'étaient-ils pas un mal nécessaire, outils utiles pour créer les conditions d'un homme nouveau et d'une humanité régénérée, qu'Alphonse de Châteaubriant a assumés sans broncher ? Les multiples provocations militaires d'Hitler n'ont en rien diminué son engagement, bien au contraire. On aurait pu imaginer que, trompé sur les prétentions du nazisme, Alphonse de Châteaubriant se soit retiré de tout militantisme au lieu d'accepter la direction de *La Gerbe* et de devenir proche de certains des plus hauts dignitaires nazis, comme Otto Abetz. De Châteaubriant s'est vite accoutumé aux

---

<sup>3</sup> Il évoque Alphonse de Châteaubriant dans son livre *Les SS de la Toison d'Or* (1975). Voir Louis-Alphonse Maugendre, *Alphonse de Châteaubriant 1877-1951*, Paris, André Bonne, 1977, p. 167.

<sup>4</sup> *Passe Partout*, 01/09/1937.

<sup>5</sup> *Vingtième Siècle*, 12/11/1937.

<sup>6</sup> *Je suis partout*, 8/07/1937. Cité par Jean-Felix Lapille, « Une parousie européenne : La Gerbe (1940-1944) », mémoire de maîtrise sous la direction de Pascal Ory et Denis Peschanski, Université Paris-1, Paris, 2016, p. 53. « Jocrisse » est un nom masculin qui signifie « bête, idiot ». Le « Walhalla » est un bâtiment religieux situé à Donaustauf en Bavière.

agressions du Reich, indépendamment de tous les arguments pacifistes qu'il avait avancés dans son ouvrage.

A cela s'ajoute une autre erreur d'Alphonse de Châteaubriant qui, à sa décharge, est bien plus recevable : il est fort probable qu'il n'ait pas vu, ou senti, le profond mépris que les dirigeants nazis avaient pour les thuriféraires étrangers<sup>7</sup>. Alphonse de Châteaubriant était simplement l'un des meilleurs pions de l'échiquier nazi dans sa politique d'aplatissement de l'opinion publique française. Invité par le régime, rencontrant en personne Adolf Hitler comme nous l'avons déjà évoqué, Alphonse de Châteaubriant a vu ce que les dirigeants nazis voulaient lui montrer, et il a entendu ce qu'ils voulaient bien lui faire entendre. De ce point de vue, Alphonse de Châteaubriant s'est entièrement trompé sur les intentions du nazisme et de ses représentants.

### **Perspectives de recherche et prolongements**

Notre sujet de recherche s'arrête en 1939, le premier prolongement historiographique à effectuer serait l'élargissement de nos considérations sur la vision du monde d'Alphonse de Châteaubriant aux années allant de 1940 à 1945. Notre objectif était de comprendre l'évolution intellectuelle d'Alphonse de Châteaubriant de la Première Guerre mondiale jusqu'à la fin des années 1930. Les questionnements historiques et les outils heuristiques que nous avons utilisés, nous semblent pertinents pour la Seconde Guerre mondiale. Il serait intéressant de voir si Alphonse de Châteaubriant s'est remobilisé lorsque Français et Allemands se sont déclarés la guerre une nouvelle fois en 1940, et comment il effectue sa nouvelle démobilisation après avoir fui la capitale parisienne en 1944. Isolé avec sa maîtresse Gabrielle Castelot en Autriche, l'analyse de ses notes doit permettre de déterminer le sens qu'il donne à sa vie, à son itinéraire, les regrets exprimés, et enfin les ultimes évolutions, ou non, de sa vision du monde juste avant sa mort.

L'analyse quantitative effectuée sur le corpus que nous avons constitué nous a été utile pour comprendre l'évolution du militantisme d'Alphonse de Châteaubriant, mais elle est encore loin d'avoir livré tous ses résultats. Le temps nous a manqué pour pousser l'analyse factorielle des correspondances (AFC) jusqu'au bout, mais gageons que le travail serait plus qu'intéressant pour mieux cerner la vision du monde d'Alphonse de Châteaubriant. Il serait souhaitable de mesurer les couples opposés dans ses écrits : nous avons déjà évoqué l'opposition entre intellect

---

<sup>7</sup> Voir Barbara Lambaueur, *Otto Abetz et les Français ou l'envers de la collaboration*, Paris, Fayard, 2001.

et intellectualisme dans notre deuxième chapitre. Il est certain que d'autres oppositions de ce type soient repérables et analysables. Nous n'avons pas pu intégrer dans notre corpus traité par les méthodes de quantification les articles de presse publiés par Alphonse de Châteaubriant, comme nous l'avons évoqué dans l'introduction de notre mémoire. Il faudrait les intégrer.

De plus, nous n'avons pas pu accéder à la correspondance entre de Châteaubriant et son éditeur Bernard Grasset, puisque le fond est en cours de traitement et n'est pas communicable pour l'instant. Plusieurs mails ont été envoyés à la maison d'édition sans aucune réponse. M. Théofilakis s'est lui-même chargé de l'envoi d'un mail pour demander à ce que nous puissions consulter le fonds d'archives relatif à ces lettres en échange de quoi nous nous proposons de le classer et de l'inventorier. La caution universitaire n'a pas été suffisante pour faire bouger les lignes. En l'absence de réponse concrète, nous avons fait l'impasse sur ces lettres.

Le journal *La Gerbe* a été depuis longtemps investi par les chercheurs et leurs étudiants, mais il n'y a pas, à notre connaissance, de recherche spécifique et centrée sur Alphonse de Châteaubriant comme rédacteur en chef de 1940 à 1944. Pourtant, les papiers ne manquent pas. Les scellés de *La Gerbe*, c'est-à-dire les documents saisis par les forces de l'ordre sur mandat de perquisition, comprennent des centaines et des centaines de documents variés : des journaux saisis dans les bureaux d'Alphonse de Châteaubriant, des romans envoyés par des anonymes pour être publiés dans les pages du journal, des lettres envoyées par les lecteurs ou les multiples collaborateurs du journal au rédacteur en chef, des comptes rendus de réunions, etc<sup>8</sup>. Derrière tous ces documents, se pose la question de la réussite ou non d'un Alphonse de Châteaubriant *militant*.

Ayant les bonnes grâces des plus hautes personnalités de Vichy, l'écrivain a eu l'occasion d'un tête-à-tête avec Pétain, tout en étant bien vu par les Allemands, Alphonse de Châteaubriant se retrouve au centre de deux systèmes politiques, idéologiques et culturels dont les multiples intérêts divergent. Il serait intéressant d'étudier l'influence de ces rapports de force sur lui, et inversement son rôle d'interface, le tout corrélé à ses propres opinions et à ses propres objectifs. Alphonse de Châteaubriant en accédant à une place élevée dans la société française en tant que directeur d'un des journaux les plus lus de l'Occupation, se découvre dans une situation de militant que peu d'intellectuels ont pu connaître. En d'autres termes, il a enfin les moyens de ses ambitions en ayant la possibilité d'étaler sa vision du monde à une large échelle. Il passe d'une gerbe à l'autre, du roman au journal, et son audience varie considérablement. De

---

<sup>8</sup> Archives nationales, Pierrefitte-sur-Seine, Z/6/1137 ; Z/6/1138 ; Z/6/1139 : scellés de *La Gerbe*.

quelles manières cette nouvelle fonction influence-t-elle son prosélytisme ? Comment arrive-t-il à concilier son admiration d'avant-guerre pour le national-socialisme avec le régime de Vichy ? Que deviennent ses projets de régénération ? Les événements dramatiques que traversent l'Europe et la France à cause d'un régime nazi de plus en plus violent, totalitaire et exterminateur, ont-ils raison de son engagement et de sa foi nazie ?

Enfin, il faudrait étudier la mémoire d'Alphonse de Châteaubriant dans l'extrême-droite française et dans la littérature, lui qui n'a bénéficié d'aucune aide pour la défense de sa postérité littéraire. Contrairement à certains écrivains comme Lucien Rebatet qui bénéficie de l'aide de Jean Paulhan pour publier ses *Deux Etendards* et accéder à une sorte de renommée après sa condamnation à mort en 1946<sup>9</sup>, ou encore Robert Brasillach dont les œuvres ont été publiées après-guerre par son gendre Maurice Bardèche, de Châteaubriant est oublié après les années 1950 bien que ses ayants droit publient certaines de ses notes. Il serait intéressant de voir comment la presse d'extrême-droite se fait l'écho ou non de ses œuvres, dans *Rivarol* par exemple, journal créé en 1951 qui devient le point de ralliement des épurés et des anciens vichystes. Il faudrait étudier aussi les manières dont sa mémoire est réappropriée ou non, par des écrivains et des idéologues à partir du début des années 1960, quand émerge une nouvelle génération d'extrême-droite autour d'Alain de Benoist. Comment le GRECE (Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne) considère-t-il Alphonse de Châteaubriant ? Le mouvement littéraire des Hussards, groupe formé autour de Roger Nimier et d'Antoine Blondin entre autres, a-t-il considéré cet écrivain et de quelle manière ?

De ces questionnements, nous pouvons apporter deux éléments qui ont le mérite de baliser le terrain. Le premier, c'est une constatation que nous avons fait pendant notre recherche, est qu'une postérité littéraire peut se mesurer aux livres encore trouvables sur le marché : d'Alphonse de Châteaubriant, on ne trouve que de vieilles éditions de *Monsieur des Lourdines*, et de *La Brière*, ces deux principaux romans qui ont fondé sa réputation littéraire, et *La Gerbe des Forces*. Ce dernier livre est publié aux Editions de l'Homme Libre, maison d'éditions connue pour ses publications d'auteurs nazis, négationnistes et antisémites. La postérité littéraire d'Alphonse de Châteaubriant se résume-t-elle à des petites librairies d'extrême-droite, spécialisées dans l'édition de publications sulfureuses ? Souignons, enfin, qu'un *Bulletin du Club Alphonse de Châteaubriant* a été publié de 1983 à 1988. On sait, après

---

<sup>9</sup> Robert Belot, *Lucien Rebatet. Le fascisme comme contre-culture*, Paris, Presses universitaires de Rennes, 2015.

une brève consultation de ces bulletins, que Robert de Châteaubriant s'est un temps intéressé à ces publications qui évoquaient son père. Marc Augier intervient dans un numéro.

Du reste, les bulletins sont de faible densité, la recherche de financement étant la principale occupation de ce périodique avant une quelconque mise en valeur des œuvres écrites d'Alphonse de Châteaubriant. Du 1<sup>er</sup> au 8<sup>ème</sup> numéro, les bulletins ne se composent que d'une page recto-verso. On y trouve le nom de quelques librairies amies, un éditorial qui fait le point sur les finances et la situation du papier, des nouvelles de publications qui ne concernent pas forcément Alphonse de Châteaubriant. A noter dans le bulletin n°9 une interview de Marc Augier sur son « maître », et dans le bulletin n°11 une interview de Robert de Châteaubriant, datée de juin 1985, sur son père. Du reste, les autres numéros disponibles reproduisent des extraits de romans d'Alphonse de Châteaubriant. C'est une piste à explorer. Parallèle et complémentaire de ces remarques, se pose la question de la lecture de ses écrits après sa mort. Les *Cahiers 1906-1951*, et la *Lettre à la Chrétienté mourante* sont des ouvrages utiles pour la recherche historique, mais le caractère foisonnant et désordonné des notes qui y sont compilées rend compliqué une lecture et une appropriation de ces écrits par de quelconques idéologues. En soi, le fait que ces deux ouvrages n'aient pas été republiés au-delà des années 1950 permet de répondre partiellement à la question.



# Annexe

## Annexe 1

Présentation sous forme de tableau de la totalité des mots ayant un « -isme » comme suffixe  
dans notre corpus (1918-1939)

Termes	nombre
christianisme	59
bolchevisme	30
organisme	24
National-Socialisme	17
Christianisme	16
nihilisme	15
intellectualisme	13
libéralisme	11
communisme	9
romantisme	9
individualisme	8
mimétisme	7
scepticisme	7
déterminisme	6
mécanisme	6
national-socialisme	6
loyalisme	4
catéchisme	3
déisme	3
despotisme	3
dynamisme	3
Humanisme	3
Libéralisme	3
marxisme	3
matérialisme	3
mutisme	3
National-socialisme	3
optimisme	3
psychisme	3
aristocratisme	2
ascétisme	2
athéisme	2
automatisme	2
Bolchevisme	2
Bouddhisme	2
capitalisme	2
catholicisme	2

chimisme	2
Communisme	2
Hindouisme	2
idéalisme	2
immobilisme	2
industrialisme	2
internationalisme	2
monisme	2
mysticisme	2
obscurantisme	2
parlementarisme	2
racisme	2
rationalisme	2
réalisme	2
sensualisme	2
socialisme	2
Socialisme	2
symbolisme	2
antagonisme	1
antichristianisme	1
anticléricalisme	1
anti-germanisme	1
atavisme	1
Automatisme	1
classicisme	1
cosmisme	1
dilettantisme	1
Egocentrisme	1
fanatisme	1
fascisme	1
fatalisme	1
fétichisme	1
fonctionnarisme	1
Führerisme	1
hiératisme	1
hitlérisme	1
hyperchristianisme	1
hypnotisme	1
illuminisme	1
impressionnisme	1
Impressionnisme	1
irréalisme	1
mandarinisme	1
Marxisme	1
narcissisme	1
nationalisme	1
nominalisme	1
occultisme	1
paganisme	1
patriotisme	1



pessimisme	1
prisme	1
Racisme	1
rigorisme	1
Romantisme	1
Spartanisme	1
syllogisme	1
synthétisme	1
Volcanisme	1
Voltaireanisme	1

## **Etat des sources**

### **I) Archives publiques**

#### **A) Bibliothèque nationale de France (BNF), Paris**

##### **Bibliothèque numérique (Gallica)**

- Association des écrivains combattants, *Bulletins de l'Association des écrivains combattants* (1914-1956). <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32726060k/date>>. Consulté le 13 mai 2018.

##### **Site François-Mitterrand**

- GR FOL-Z-133 : *Les Nouvelles littéraires* (1922-1936).

##### **Site Richelieu-Louvois**

- NAF 14688 (F 214-218) : lettres d'Alphonse de Châteaubriant adressées à Jean de Pierrefeu.
- NAF 14689-14693 (F 344-347) : lettres d'Alphonse de Châteaubriant adressées à René Lalou.
- NAF 18624 (F 63) : lettres d'Alphonse de Châteaubriant adressées à René Boylesve.
- NAF 24137 (F 48) : lettres d'Alphonse de Châteaubriant adressées à Alfred Porter ou Mme Aurel.
- NAF 28222 (F 39-49) : fonds Jean-Richard Bloch, lettres reçues d'Alphonse de Châteaubriant.
- NAF 28297 (F 56-94) : fonds Jean Guéhenno, lettres reçues d'Alphonse de Châteaubriant.
- NAF 28349 (F 1-22) : fonds Gabriel Marcel, lettres reçues d'Alphonse de Châteaubriant.
- NAF 28352 (F 28-36) : fonds Marcel Martinet, lettres reçues d'Alphonse de Châteaubriant.

#### **B) Centres d'archives**

##### **Bibliothèque Jacques Doucet, Paris**

- Alpha Ms 1812 - Alpha Ms 9860 : Alphonse de Châteaubriant : *La Timbale*, théâtre, 23 feuillets (date non indiquée).

- Gamma 1057 (1) : une lettre d'Alphonse de Châteaubriant à André Gide (26 mai 1929).

### **Bibliothèque Sainte-Geneviève, Paris**

- Ms 4522 : une lettre d'Alphonse de Châteaubriant adressée à André Rousseaux (18 août 1938).

- Ms 4975 : fonds André Rousseaux, huit pièces concernant Alphonse de Châteaubriant (1933-1938).

### **Institut de France, Paris**

- Ms 5700 / Feuilletts 104-106 : trois lettres d'Alphonse de Châteaubriant adressées à Henri de Régnier (1923-1933).

- Ms 7226 (100) : une lettre d'Alphonse de Châteaubriant adressée à Anna de Noailles (non datée).

- Ms 7927 (43) : une carte de visite d'Alphonse de Châteaubriant adressée à Francis Ambrière (19 août 1933).

### **Musée du Service de Santé aux Armées, Paris**

- Journal des marches et des opérations (JMO) de l'ambulance 13 du 11<sup>e</sup> corps d'armée.

## **II) Archives privées**

### **Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), Normandie, Saint-Germain-la-Blanche-Herbe**

- GRS : fonds Grasset et Fasquelle, 570 boîtes d'archives (1920-1980).

## **III) Sources imprimées**

### **A) Alphonse de Châteaubriant**

## 1) Romans et nouvelles

CHATEAUBRIANT Alphonse de, *Souvenir*, Fontenay-le-Comte, Lussaud, 1923.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, *La Brière*, Paris, Bernard Grasset, 1985 (1923).

CHATEAUBRIANT Alphonse de, *Sonnet « à René Vallette »*, Paris, Les Lettres, 1924.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, *La Meute*, Paris, Bernard Grasset, 1935 (1927).

CHATEAUBRIANT Alphonse de, *Locronan*, Paris, Cahiers Libres, 1928.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, *La Réponse du Seigneur*, Paris, Bernard Grasset, 1933.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, *Au pays de Brière*, Paris, De Gigord, 1935.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, *Hommage à René Bazin*, Paris, A. Fontaine, 1936.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, *Le Bouquet Fané*, Paris, P. Tisné, 1937.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, *La Gerbe des Forces (Nouvelle Allemagne)*, Paris, Editions de l'Homme Libre, 2005 (1937).

CHATEAUBRIANT Alphonse de, *Les Pas ont chanté*, Paris, Grasset, 1938.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, *Lettre à la Chrétienté mourante*, Paris, Bernard Grasset, 1951.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, *Lettres des années de guerre 1914-1918*, Paris, André Bonne, 1952.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, *Cahiers 1906-1951*, Paris, Bernard Grasset, 1955.

## 2) Articles dans des journaux périodiques

CHATEAUBRIANT Alphonse de, « La Brière : portrait », *Les Annales politiques et littéraires*, 1923, n° 81, p. 123.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, « M. Alphonse de Châteaubriant », *Les Annales politiques et littéraires*, 1924, n° 83, p. 645-646.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Souvenirs d'enfance : images dans ma mémoire », *La Revue du Bas-Poitou*, 1926, n° 1, p. 1-2.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Une lettre inédite d'Alphonse de Châteaubriant », *La Revue du Bas-Poitou*, 1927, n° 3, p. 205-207.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Locronan et son culte », *L'Illustration*, 1928, n° 86, p. 369-372.

- CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Esprit », *La Revue universelle*, 1933, n° 52, p. 93-97.
- CHATEAUBRIANT Alphonse de, « De la sainteté », *La Revue universelle*, 1933, n° 52, p. 595-601.
- CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Fragments d'un journal », *La Revue universelle*, 1933, n° 53, p. 55.
- CHATEAUBRIANT Alphonse de, « L'Acte intérieur », *La Revue universelle*, 1933, n° 53, p. 57-63.
- CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Pensées détachées », *La Revue universelle*, 1933, n° 53, p. 336-341.
- CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Les Karamazov et le Sphinx », *La Revue universelle*, 1933, n° 54, p. 1-6 ; 193-199 ; 317-322.
- CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Pensées détachées », *La Revue universelle*, 1933, n° 55, p. 82-86.
- CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Saint Jean et l'Apocalypse d'Albert Dürer », *La Revue universelle*, 1933, n° 55, p. 275-279 ; 513-521.
- CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Saint Jean et l'Apocalypse d'Albert Dürer », *La Revue universelle*, 1933, n° 56, p. 19-26 ; 329-337 ; 694-708.
- CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Servir », *La Revue universelle*, 1934, n° 57, p. 196-203.
- CHATEAUBRIANT Alphonse de, « L'Esprit de la Terre », *La Revue universelle*, 1934, n° 58, p. 189-200.
- CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Le National-socialisme et nous », *Cahiers franco-allemands*, 1937, n° 3, p. 81.
- CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Nouvelle Allemagne », *Cahiers franco-allemands*, 1937, n° 4, p. 81-90.
- CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Souvenirs », *La Revue de Paris*, 1938, n° 1, p. 241-268.
- CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Cuirassiers », *Les Annales politiques et littéraires*, 1938, n° 3, p. 597-598.
- CHATEAUBRIANT Alphonse de, « La nécessité d'un rapprochement franco-allemand », *Cahiers franco-allemands*, 1939, n°3, p. 85-89.

### 3) Articles dans des journaux quotidiens

- CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Conférence sur La Meute », *Les Nouvelles de Versailles*, 16 mars 1927, p. 3.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Gentilshommes campagnards », *Les Nouvelles de Versailles*, 19 février 1936, p. 3.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Devant l'âme véhémement des foules de Nuremberg », *Le Jour*, 26 septembre 1936, p. 1-2.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, « J'ai parlé avec le grand sapin que Wagner, le premier, écouta », *Le Jour*, 27 septembre 1936, p. 1-2.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Entre sa crainte de la Russie et sa haine de l'Allemagne », *Le Jour*, 30 septembre 1936, p. 1-2.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Où va l'art allemand ? », *Le Petit Journal*, 1 septembre 1937, p. 2.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Hitler m'a dit », *Le Journal*, 2 septembre 1938, p. 1 et 4.

CHATEAUBRIANT Alphonse de, « Nuremberg dans la ferveur nazie », *Le Jour*, 8 septembre 1938, p. 1.

#### 4) Préfaces

BLANPAIN DE SAINT-MARS Louis, *Souvenirs de Vénérie en Bas-Poitou*, Fontenay-le-Comte, Imprimerie moderne, 1933, p. 3-9.

CASTELOT Gabrielle, *Les Trois Roses*, Paris, Messein, 1936, p. 5-16.

CHABAS Maurice, *Sur les routes du Lot*, Paris, J. De Gigord, 1936, p. 5-11.

FERRUS Paule, *La Révélation de soi*, Paris, Editions Adyar, 1938, p. 7-8.

JACQUELOT DU BOISROUVRAY Jacques de, *Sur les chemins de Bretagne*, Nancy, Editions Berger-Levrault, 1933, p. 7-11.

LE ROY Florian, *Les Châteaux de Bretagne*, Rouen, Defontaine, 1936, p. 11-12.

MUGNIER Henri, *Les Passagers*, Neuchâtel, Attinger, 1934, p. 9.

VALLETTE René, YOLE Jean, MAUCLERE Jean et BROCHET Louis, *Le Bas-Poitou*, La Rochelle, Editions d'Art Raymond Bergevin, 1927, p. 7-9.

WITT Jean de, *Chasses de Brière*, Paris, Editions de la Bonne idée, 1935, p. 5.

#### 5) Correspondances

MAUGENDRE Louis-Alphonse, *L'Un et l'autre. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant. Choix de lettres (1906-1914)*, Paris, Albin Michel, 1983.

MAUGENDRE Louis-Alphonse, *L'Un et l'autre II. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant (1914-1944)*, Paris, Albin Michel, 1996.

# **Bibliographie**

## **I) Méthodologie et épistémologie**

### **A) Encyclopédie et méthodologie**

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Paris, Bayard, 2004.

HARTOG François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 2012 (2003).

ORY Pascal, *L'histoire culturelle*, Paris, Presses universitaires de France, 2015 (2004).

POIRRIER Philippe, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Points, 2004.

PROST Antoine, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 2010 (1996).

### **B) Ouvrages généraux**

ABBAD Fabrice, *La France des années 1920*, Paris, Armand Colin, 1993.

BEAUPRE Nicolas, *Les Grandes Guerres (1914-1945)*, Paris, Belin, 2012.

GUIEU Jean-Michel, *Gagner la paix 1914-1929*, Paris, Seuil, 2015.

## **II) La Grande Guerre d'Alphonse de Châteaubriant (1918-1923)**

### **A) Expérience combattante et culture de guerre**



AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *A travers leurs journaux : 14-18 les combattants des tranchées*, Paris, Armand Colin, 1986.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Combattre. Une anthropologie de la guerre moderne (XIXe-XXIe siècle)*, Paris, Seuil, 2008.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000.

BEAUPRE Nicolas, *Ecrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne, 1914-1920*, Paris, CNRS Editions, 2006.

BECKER Annette, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994.

BECKER Jean-Jacques, *1914 : Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1977.

BECKER Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *La France, la nation, la guerre : 1850-1920*, Paris, SEDES, 1995.

BECKER Jean-Jacques et KRUMEICH Gerd, *La Grande Guerre, une histoire franco-allemande*, Paris, Tallandier, 2012 (2008).

CORBIN Alain, *Le miasme et la jonquille*, Paris, Flammarion, 2008 (1982).

LARCAN Alain et FERRANDIS Jean-Jacques, *Le service de santé aux armées pendant la Première Guerre mondiale*, Paris, Editions LBM, 2008.

MARIOT Nicolas, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, 2013.

PROCHASSON Christophe et RASMUSSEN Anne, *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale, 1910-1919*, Paris, La Découverte, 1996.

PROST Antoine et WINTER Jay, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004.

TREVISAN Carine, « Lettres de guerre », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2003, vol. 103, n° 2, p. 331-341.

## **B) Les démobilisations d'Alphonse de Châteaubriant**

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Cinq deuils de guerre, 1914-1918*, Paris, Editions Noësis, 2001.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et PROCHASSON Christophe (dir.), *Sortir de la Grande Guerre : le monde et l'après 1918*, Paris, Tallandier, 2008.

CABANES Bruno, *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Seuil, 2004.

CABANES Bruno et HUSSON Edouard (dir.), *Les sociétés en guerre, 1911-1946*, Paris, Armand Colin, 2003.

CABANES Bruno et PIKETTY Guillaume, « Sortir de la guerre : jalons pour une histoire en chantier », *Histoire@Politique*, 2007, n° 3, p. 1-8.

FREMEAUX Jacques et BATESTI Michèle (dir.), *Sortir de la Grande Guerre*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2014.

GOBINEAU Arthur de, *Œuvres. Tome 1*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1983.

HORNE John, « Guerres et réconciliations européennes au 20e siècle », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 5 novembre 2009, n° 104, p. 3-15.

HORNE John, « Locarno et la politique de démobilisation culturelle : 1925-1930 », *14-18 Aujourd'hui – Today – Heute*, juin 2002, vol.5, p. 73-87.

HORNE John, « Démobilisations culturelles après la Grande Guerre », *14-18 Aujourd'hui – Today – Heute*, Editions Noësis, Paris, 2002, vol.5, p. 45-53.

JEISMANN Michael, *La Patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, Paris, CNRS Editions, 1997 (1992).

LAPORTE Sophie, « Choc traumatique et histoire culturelle », *14-18 Aujourd'hui – Today – Heute*, Editions Noësis, Paris, 1999, vol.3, p. 37-54.

MOSSE George L., *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Editions Abbeville, 1997 (1996).

MOSSE George L., *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Hachette, Paris, 1999 (1990).

POLLAK Michael, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Editions Métailié, 1990.

POLLAK Michael, « La gestion de l'indicible », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, vol. 62, p. 30-53.

PROCHASSON Christophe, « La littérature de guerre » dans Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, p. 1189-1200.

PROST Antoine, *Les anciens combattants, 1914-1940*, Paris, Gallimard, 2014 (1977).

RASMUSSEN Anne, « Réparer, réconcilier, oublier : enjeux et mythes de la démobilisation scientifique, 1918-1925 », *Histoire@Politique*, 2010, n° 3, pages non indiquées.

TISON Stéphane, *Comment sortir de la Guerre ? Deuil, mémoire et traumatisme (1870-1940)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011.

TREVISAN Carine, *Les fables du deuil. La Grande Guerre : mort et écriture*, Paris, Presses universitaires de France, 2001.

### **III) Alphonse de Châteaubriant dans l'entre-deux-guerres : un écrivain antimoderne (1924-1935)**

#### **A) Alphonse de Châteaubriant l'antimoderne**

BARRAL Pierre, « La terre » dans Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites en France. 3. Sensibilités*, Paris, Gallimard, 2006, p. 49-67.

COMPAGNON Antoine, *Les antimodernes de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, 2005.

CORBIN Alain, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot*, Paris, Flammarion, 1998.

ELIADE Mircea, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965 (1957).

GIRARDET Raoul, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986.

NOIRIEL Gérard, *Les ouvriers dans la société française, XIXe-XXe siècle*, Paris, Seuil, 1986.

PARAIRE Philippe et Michael, *Proudhon-Bakounine-Kropotkine : la révolution libertaire*, Noisy-le-Sec, Les Editions de l'Épervier, 2010.

PREVOTAT Jacques, *L'Action française*, Paris, Presses universitaires de France (coll. « Que sais-je »), 2004.

SLAMA Alain-Gérard, « Portrait de l'homme de droite. Littérature et politique » dans Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites en France, 3. Sensibilités*, Paris, Gallimard, 2006, p. 787-835.

STERNHELL Zeev, *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Gallimard, 2013 (1983).

STERNHELL Zeev (dir.), *L'Eternel retour. Contre la démocratie l'idéologie de la décadence*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1994.

TAGUIEFF Pierre-André, *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, La Découverte, 1987.

WINOCK Michel (dir.), *Histoire de l'extrême droite en France*, Paris, Seuil, 1993.

## **B) Alphonse de Châteaubriant : un écrivain chrétien**

ANGENOT Marc, *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.

BOURDIEU Pierre, « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1991, vol. 89, n° 1, p. 3-46.

BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, vol. 62, n° 1, p. 69-72.

BOUTRY Philippe, « Dieu » dans Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites en France. 3. Sensibilités*, Paris, Gallimard, 2006, p. 209-244.

CATTANI Paola, *Le Règne de l'esprit. Littérature et engagement au début du XXe siècle*, Florence, Léo S. Olschki Editore, 2013.

CHADWICK Kay, *Alphonse de Châteaubriant : Catholic collaborator*, Oxford, Peter Lang Ltd, 2002.

CHADWICK Kay, « Alphonse de Châteaubriant, Collaborator on Retrial : un non-lieu individuel d'une portée nationale », *French Historical Studies*, automne 1994, vol. 18, n° 4, p. 1057-1082.

CHENAUX Philippe, *Entre Maurras et Maritain. Une génération intellectuelle catholique (1920-1930)*, Paris, Les Editions du Cerf, 1999.

COLIN Pierre (dir.), *Intellectuels chrétiens et esprit des années 1920*, Paris, Les Editions du Cerf, 1997.

DUCHATELET Bernard, *Romain Rolland, une œuvre de paix*, Paris, Presses de la Sorbonne, 2010.

DUCHATELET Bernard, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Paris, Albin Michel, 2002.

DURET Serge, « Clérambault, un cheminement vers la clarté », *Association Romain Rolland. Cahiers de Brève*, juillet 2014, n° 33, p. 43-52.

GUGELOT Frédéric, *La conversion des intellectuels au catholicisme en France, 1885-1935*, Paris, CNRS Editions, 1998.

LACOSTE Jean, « D'un château à l'autre : promenade littéraire du 24 juillet 2009 », *Association Romain Rolland. Cahiers de Brève*, juillet 2010, n° 25, p. 30-32.

MAUGENDRE Louis-Alphonse, *Alphonse de Châteaubriant 1877-1951*, Paris, André Bonne, 1977.

ROUDAUT Jean, *Les Villes imaginaires dans la littérature française*, Paris, Hatier, 1990.

SERRY Hervé, *Naissance de l'intellectuel catholique*, Paris, La Découverte, 2004.

THIESSE Anne-Marie, *Ecrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle époque et la Libération*, Paris, Presses universitaires de France, 1991.

TONNET-LACROIX Eliane, *Après-guerre et sensibilités littéraires (1919-1924)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991.

TONNET-LACROIX Eliane, *La littérature française de l'entre-deux-guerres (1919-1939)*, Paris, Editions Nathan, 1993.

## **IV) Au service de l'Allemagne nazie (1936-1939)**

### **A) Un engagement progressif**

DENIS Benoît, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, Paris, Seuil, 2000.

DIAZ Brigitte, *L'épistolaire ou la pensée nomade. Formes et fonctions de la correspondance dans quelques parcours d'écrivains au XIXe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

HAMON Philippe, *Texte et idéologie. Valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 1984.

SIRINELLI Jean-François, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XXe siècle*, Paris, Fayard, 1990.

## **B) Quantification et engagement : les statistiques et l'évolution intellectuelle d'Alphonse de Châteaubriant**

GUILHAUMOU Jacques, « Le corpus en analyse de discours : perspective historique », *Corpus*, n° 1, 15 novembre 2002.

LEMERCIER Claire et ZALC Claire, *Méthodes quantitatives pour l'historien*, Paris, La Découverte, 2008.

MAYAFFRE Damon, « Les corpus politiques : objet, méthode et contenu. Introduction », *Corpus*, n° 4, 1<sup>er</sup> décembre 2005.

PROST Antoine, « Les mots » dans René Rémond (dir.), *Pour une histoire politique*, Paris, Seuil, 1988, p. 255-285.

RABATEL Alain, « La valeur de « on » pronom indéfini/pronom personnel dans les perceptions représentées », *L'Information grammaticale*, 2001, n° 88, p. 28-32.

THOMPSON John B., « Langage et idéologie », *Langage & société*, 1987, n° 39, p. 7-30.

## **C) L'idéologie : nazisme et fascisme**

BELOT Robert, *Lucien Rebatet. Le fascisme comme contre-culture*, Paris, Presses universitaires de Rennes, 2015.

BERSTEIN Serge et WINOCK Michel, *Fascisme français ? La controverse*, Paris, CNRS Editions, 2014.

BRUNETEAU Bernard, « L'Europe nouvelle de Hitler » : *une illusion des intellectuels de la France de Vichy*, Monaco, Edition du Rocher, 2003.

- BURRIN Philippe, *Fascisme, nazisme, autoritarisme*, Paris, Seuil, 2000.
- CHAPOUTOT Johann, *La loi du sang : penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, 2014.
- GENTILE Emilio, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, Paris, Gallimard, 2004 (2002).
- GENTILE Emilio, *La religion fasciste*, Paris, Perrin, 2002 (1993).
- KERSHAW Ian, *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris, Gallimard, 1997 (1985).
- KERSHAW Ian, *Hitler. Essai sur le charisme en politique*, Paris, Gallimard, 1995 (1991).
- LACOUÉ-LABARTHE Philippe et NANCY Jean-Luc, *Le mythe nazi*, Paris, Editions de l'Aube, 2005 (1991).
- LACROIX Michel, *De la beauté comme violence : l'esthétique du fascisme français, 1919-1939*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004.
- ORY Pascal, *Du fascisme*, Paris, Perrin, 2010 (2003).
- REICHEL Peter, *La fascination du nazisme*, Paris, Editions Odile Jacob, 1993 (1991).
- TAGUIEFF Pierre-André, *La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Paris, Mille et une nuits, 1998.
- WINOCK Michel, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, 2014 (1992).

## **Table des illustrations**

Figure 1 : Un vaste corpus espacé dans le temps : la répartition des écrits d'Alphonse de Châteaubriant (1918-1939) .....	27
Figure 2 : Les offensives allemandes du printemps 1918 .....	35
Figure 3 : L'évolution des concepts idéologiques en « -isme » dans les écrits d'Alphonse de Châteaubriant, 1918-1939 .....	125
Figure 4 : L'évolution de la présence du narrateur. Les occurrences des pronoms personnels « nous » et « on » dans les écrits dans les écrits d'Alphonse de Châteaubriant de 1918 à 1939 .....	135



## Table des matières

Sommaire .....	6
<b>Introduction</b> .....	11
Présentation du sujet .....	12
Historiographies du sujet .....	14
Présentation critique des sources .....	22
Outils et méthodes utilisés .....	23
Enjeux de la recherche et annonce du plan .....	27
<b>Partie I : Finir la guerre et déposer les armes : les démobilisations d'Alphonse de Châteaubriant</b> .....	29
<b>Chapitre 1 : La démobilisation militaire du soldat Alphonse de Châteaubriant</b> .....	30
I – A l' écart des dernières grandes offensives de 1918 : la fin de la guerre pour le soldat Alphonse de Châteaubriant .....	31
A) Alphonse de Châteaubriant et son ambulance d'armée .....	31
B) Cessation des hostilités et démobilisation militaire d'Alphonse de Châteaubriant .....	37
II – Écrire la guerre, écrire la douleur : la souffrance ressentie par Alphonse de Châteaubriant .....	40
A) Le corps à l'épreuve de la violence .....	40
B) Ecrire le temps d'avant .....	43
III – De quelques idées à la fin de la guerre .....	47
A) Le constat de la fin d'une époque .....	47
B) Du triple refus de la démocratie, du libéralisme et du bolchevisme .....	51
C) Alphonse de Châteaubriant et l'Allemagne : interprétation d'un « non-dit » .....	54

<b>Chapitre 2</b> : Alphonse de Châteaubriant et les années d'après-guerre : une démobilisation culturelle réussie ? .....	58
I – Les traces de l'expérience combattante .....	59
A) Le retour à la vie civile d'Alphonse de Châteaubriant : le bonheur retrouvé ? .....	59
B) Ne pas écrire la guerre : les non-dits de l'expérience combattante .....	65
C) Alphonse de Châteaubriant et la sociabilité ancien-combattant .....	68
II – <i>La Brière</i> (1923) : un écrivain encore mobilisé ? .....	70
A) <i>La Brière</i> : un roman « raciste » ? .....	70
B) « Aoustin » l'antihéros .....	73
C) La réception de <i>La Brière</i> .....	78
<b>Partie II : D'une guerre d'usure, à une société usée</b> .....	82
<b>Chapitre 3</b> : Alphonse de Châteaubriant l'antimoderne .....	83
I – Une pensée réactionnaire .....	84
A) Alphonse de Châteaubriant prophète du déclin.....	84
B) Lutter contre 1789 et ses conséquences.....	88
II – En lutte contre les modèles politiques modernes.....	93
A) La démocratie ou l'horreur de l'égalité .....	93
B) Le Moyen Âge en opposition à la démocratie .....	96
C) Le communisme ou l'horreur de l'irrégion.....	99
III – Les paysages et la vision du monde d'Alphonse de Châteaubriant .....	100
A) Le village et l'incarnation dans l'espace des opinions d'Alphonse de Châteaubriant ....	101
B) Alphonse de Châteaubriant et les leçons de la nature : la négation de l'individualité...	105

<b>Partie III : S'engager et convaincre, Alphonse de Châteaubriant au service de l'Allemagne nazie</b> .....	111
<b>Chapitre 4 : De l'ermite au prosélyte, l'évolution d'une position politique</b> .....	112
I – Le refus de l'engagement .....	112
A) Un « collaborateur » dès 1918 ? La question des sources écrites, de leur influence et du positionnement politique d'Alphonse de Châteaubriant .....	113
B) Un intellectuel « dégagé » : Alphonse de Châteaubriant dans les années 1920 .....	117
C) Une écriture idéologique qui s'affirme : l'évolution des occurrences en « -isme » dans les écrits d'Alphonse de Châteaubriant de 1918 à 1939 .....	123
II – Alphonse de Châteaubriant dans la mêlée .....	126
A) Un engagement progressif (1932-1935) .....	126
B) De la prose romanesque à la prise de position militante (1936-1939) .....	128
III – S'engager, c'est convaincre : la structure argumentative et assertive de <i>La Gerbe des Forces</i> (1937) .....	131
A) Administrer la preuve : mélanger les genres et les arguments .....	131
B) L'effacement de l'énonciateur et l'intégration du lecteur : de l'usage des pronoms « nous » et « on » sous la plume d'Alphonse de Châteaubriant .....	134
C) Convaincre le plus de lecteurs possible : Alphonse de Châteaubriant et les inquiétudes de ses contemporains .....	136
<b>Chapitre 5 : Foi chrétienne et foi nazie</b> .....	142
I – Une pensée chrétienne comme prémices à la fascisation .....	142
A) Un homme est mauvais par nature quand il est privé de Dieu .....	143
B) Un relativisme moral : un « mal » naturel, et non en acte .....	145
C) Théorie pour un homme nouveau .....	148

II – De l’homme nouveau chrétien à l’homme nouveau nazi .....	151
A) Alphonse de Châteaubriant et le nazisme : le transfert d'un système de pensée dans une réalité concrète.....	152
B) Alphonse de Châteaubriant et la violence .....	154
C) La racialisation d'une pensée : l'évolution du conservatisme naturaliste au racisme biologique .....	158
<b>Conclusion</b> .....	165
La vision du monde d’Alphonse de Châteaubriant, d’une guerre à l’autre .....	165
Le double échec du militantisme d’Alphonse de Châteaubriant .....	167
Perspectives de recherche et prolongements .....	169
Annexe .....	174
Etat des sources .....	177
Bibliographie.....	183
Table des illustrations.....	191
Table des matières .....	192